

YVES DUFEIL

LA PIERRE DES PORTES

Éditions SOL' AIR



*Elle n'avait pas fini de parler
qu'un vaisseau de Bretagne
vint se perdre à la côte ; qu'un
vaisseau du pays, sans rames,
les mâts rompus et fracassé de
l'avant à l'arrière, se brisa
contre les rochers...*

Barsaz Breizh

à la mémoire de Mary Miles

AVANT PROPOS

Il était environ vingt trois heures ce samedi 18 Novembre 1905 quand, aveuglé par une tourmente de neige, le paquebot à vapeur *Hilda*, en provenance de Southampton, se fracassait sur les récifs au large de Saint-Malo. A son bord, se trouvaient cent trente et une personnes. Marins ou passagers ; hommes, femmes ou enfants ; cent trente et une vies humaines que le destin avait réunies dans ce qui pour cent vingt cinq d'entre elles allait devenir le dernier voyage.

Ce drame, maintes fois je l'ai vécu par la pensée. Des années durant, je me suis imprégné de cette tragique histoire. Le récif et l'épave m'en ont fourni le concret. Escaladant le rocher, j'ai parcouru l'un ; plongeant sur les restes d'un grand corps brisé, j'ai touché l'autre. Saint-Malo, Dinard ou Saint-Cast m'ont fourni le cadre. Roscoff, Cléder ou Sibiril, bourgades martyres s'il en fut, m'ont donné le personnage du *Johnny* breton. Les archives, quant à elles, m'ont livré, indépendamment des faits, des noms. Tous les noms de ceux qui étaient à bord et parfois même dans l'impersonnelle froideur des rapports officiels, jusqu'au détail de leurs derniers vêtements et fonds de poche.

Une jeune femme, orpheline dont nulle famille ne réclama le corps en est devenu l'âme.

Cette tragédie qui endeuilla toute une région, j'ai voulu la faire revivre dans ce livre, le temps d'un récit. Après réflexion, j'ai décidé de rien changer, ni aux faits -c'était bien la moindre des choses-, ni aux acteurs, jusque dans leur état civil. Chacun dans ce récit a conservé son nom véritable. La seule liberté que je me sois permise a été celle de romancer quelque peu ces personnages en leur prêtant des attitudes, des paroles, une histoire qui n'étaient sans doute pas tout à fait les leurs. Ce choix m'est apparu nécessaire pour en restituer la dimension humaine.

Que leur mémoire me pardonne !

Mon seul but a été de rendre à ce tragique fait divers la place qui lui revient dans notre mémoire collective.

Mon seul désir est que par delà les années, ses victimes enfin tirées de l'oubli, conservent à jamais le culte ému de notre souvenir.

A Saint Malo, quatre vingt dix ans plus tard...

1

Vendredi matin, 17 Novembre 1905.

Il s'en faudra encore de deux bonnes heures avant que le jour naissant ne se lève complètement sur Southampton qui s'éveille mais déjà, sans plus attendre, la ville s'ébroue et sort du sommeil dans lequel l'avait plongé la nuit, tandis que le port respire la mer comme si dans le bruit sourd de son activité renaissante, il prenait une profonde inspiration d'air marin.

C'est maintenant la ville tout entière qui retentit du labeur des hommes en cette fin de semaine. Là-bas, à droite sur un vapeur, une sirène mugit, appelant un remorqueur. Devant nous, le feu blanc du musoir de la jetée lance un coup d'oeil complice à sa bonne ville où il a vu le jour. Derrière nous, dans la cité, c'est tout un monde qui se lève, s'étire, se met en marche. Dans les maisons, dans les foyers, les bouilloires chantent, les théières fument. Recouvrant la ville, un froid humide et vif tente une dernière fois de maintenir l'engourdissement de la nuit. Peine perdue. Les hommes n'en ont cure. Il est six heures et c'est tout un pays qui s'éveille. Pour l'Angleterre comme pour le reste de l'Empire, commence une nouvelle journée dont seule changera l'heure de début car, de par le vaste monde, on affirme volontiers que jamais le soleil ne se couche sur le royaume du roi Edouard.

Le peuple anglais est debout proclamant fièrement Dieu et son droit.

Une véritable frénésie s'est emparée de l'Europe. Elle s'est propagée à l'Amérique, à l'Asie aussi et même jusqu'à l'Afrique. La révolution industrielle est en marche et elle doit apporter à chacun bonheur et richesse. Du moins le croit-on. Sur terre, les trains roulent déjà. Sur mer, les bateaux continuent à naviguer et tout comme les usines, crachent une épaisse fumée. Atteints de bougeotte, des hommes vont, viennent, se hâtant en tous sens. Des enfants qui devraient encore dormir se pressent vers les ateliers. Ceux-là n'auront pas le loisir et encore moins la chance de connaître l'école bien longtemps. Enfants d'ouvriers ils sont, ouvriers ils deviendront et resteront à quelques exceptions près. Ceux des collèges, ceux de l'aristocratie de demain sont debout eux aussi. L'avenir appartient dit-on, à ceux qui se lèvent tôt et l'Angleterre ne fait pas exception à la règle. Renforcée dans sa conviction d'être le phare du monde, sans douter un instant de ses raisons, elle se remet au travail. Les trains sont faits pour rouler, les bateaux pour naviguer et les usines pour manufacturer. Sur les quais des ports, dans les soutes des navires ou sur les plates-formes d'un convoi ferroviaire, c'est toute la richesse d'un pays qu'on entasse. Matière première qui débarque ; marchandises qui embarquent. Commandes, livraisons, commerce. Tout un credo économique devenu avec le *God save the King*, le chant de toute une nation de marins et de marchands.

Le Southampton Post est déjà en vente. Le Times et le Daily Mail étant imprimés à Londres, n'arriveront qu'en cours de matinée avec le premier train. Les courtiers ont commencé à feuilleter les pages encore humides de l'encre des presses. Les annonces s'ajoutent aux nouvelles, les cours de l'or aux faits divers. Chacun doit pouvoir trouver dans son journal ce qu'il y

cherche. Qu'il s'agisse du mouvements des navires attendus ou en partance, du dernier cours de l'acier ou de l'accident du fiacre qui hier, a versé dans une ruelle mal pavée, blessant grièvement une vieille dame et son cocher, tout est dans le journal.

Dans les colonnes maritimes, à la rubrique *Shipping News*, on trouve sous le nom de chaque compagnie, la situation des navires qui fréquentent Southampton. Qu'il s'agisse de la Cunard ou de la Blue Funnel, de la South Western ou de la Great Western, toutes ont leur encart dans la gazette. Qu'elles soient célèbres transatlantiques ou modeste prolongement à travers la Manche d'une compagnie ferroviaire, elles se trouvent toutes dans le *Shipping News*.

C'est ainsi que l'on y trouve la London & South Western, cette compagnie dont tous les navires ont reçu en baptême un prénom de femme. Délicate attention pour un bateau, nom féminin en anglais. La Great Western, port d'attache Weymouth n'est pas oubliée non plus. Deux compagnies concurrentes mais unies par le même métier ; deux compagnies de style différent qui l'une et l'autre, desservent les îles anglo-normandes, Saint-Malo ou Saint-Brieuc briquant le *Channel* a raison d'une traversée presque chaque jour.

Qu'ils se nomment *Hilda* ou *Lydia*, *Ibex* ou *Reindeer*, leurs navires font partie du paysage maritime local. D'une rive à l'autre de la Manche, ils acheminent voyageurs et marchandises, commerçants et bagages. Attirée par la douceur du climat, l'aristocratie britannique envahissant cette fois pacifiquement nos côtes, apporte avec elle luxe, élégance et Livres Sterling. Pour sa part, la Bretagne exporte ses primeurs et ses enfants qui en font le commerce sur le sol anglais. Pour sûr, l'*Entente Cordiale* dont on se défie encore un peu, a sans doute du bon !

Rule Britannia et que Dieu garde son gentil Roi !

Ce 17 Novembre sera un jour comme les autres. Pour la Great Western, l'*Ibex* fait escale à Guernesey où il séjournera quelques heures avant de reprendre le chemin inverse vers Weymouth. Pour la South Western, l'*Ada* en provenance de Southampton est attendu à Saint-Malo en fin d'après-midi, tandis que le *Hilda* appareillera dans la soirée pour la Bretagne. Tout cela est dans le journal qu'il suffit de prendre la peine d'ouvrir. Avec la régularité ou presque d'une horloge, les traversées succèdent aux traversées. C'est le coeur de l'Angleterre qui bat au rythme de ses navires. Les horaires tout comme les itinéraires sont affichés. Ils sont faits pour être respectés car "*Time is money !*"

*

* *

Premier Lieutenant à bord de l'*Ada* de la South Western, Johnny Palmer arpente la passerelle du petit cargo. Il est de quart de deux heures à six heures de l'après-midi. Sous ses pieds, un navire d'une cinquantaine de mètres chargé de cent quatre vingt tonnes de marchandises diverses. Un bon bateau, une mer belle et devant l'étrave, là-bas dans le lointain, un trait sombre qui barre l'horizon : la côte française.

Quelque part au milieu de cette ligne, encore invisible, le port de Saint-Malo vers lequel le vapeur fait route.

- D'ici une demi heure, nous entrerons dans les passes et à mon avis c'est sur rade que nous finirons notre quart, suppute Palmer.

Ne sachant si cette supposition nécessite une confirmation de sa part, le matelot Wood qui est à la barre se contente d'un grognement en guise de réponse. Comprenne qui voudra...

- Tiens un charbonnier qui rentre sur lest !

L'oeil rivé à la longue-vue, Palmer fait un tour d'horizon. Rien d'autre à faire durant ce quart de routine.

- Il doit filer sur Bristol...

Quelques milles séparent les deux navires. L'un fait route au Nord ou à peu près, l'autre est cap au Sud. A tout hasard, le lieutenant fait donner un long coup au sifflet du navire.

Salut collègue ! Salut camarade anglais !

Car cela ne fait aucun doute, cette silhouette surmontée d'un long panache de fumée noire qui s'étire dans le sillage, est bien celle d'un britannique.

- Ce doit être le *Garth*, avance l'homme de barre.

- Possible...

Au fond de lui, Palmer est un peu irrité de n'avoir pas reconnu plus vite le profil de ce charbonnier gallois qui à présent, se détache nettement sur l'horizon ouest.

Le coup de sirène n'a pas reçu de réponse. Ou peut-être, ne l'a-t-on pas entendu... Trop loin sans doute...

Dans le même temps Jim Howe, maître après Dieu du vapeur *Ada* rejoint la passerelle.

- Pourquoi ce coup de sirène, Monsieur Palmer ?

- Pour saluer le collègue, là-bas !

Et en même temps, du doigt, il désigne la silhouette sombre qui continue à avancer sur le flanc tribord.

- Ah...

Approbation ? Désapprobation ? Johnny Palmer ne le saura jamais. Le capitaine Howe est avare de ses mots. Serait-ce une

manie chez les capitaines ? Tous ceux que Palmer a rencontrés dans sa carrière étaient peu loquaces. Qui sait ? Peut-être le commandement rend-t-il sinon muet, du moins chiche, lorsqu'il s'agit de s'exprimer. Interrogation à laquelle du haut de ses vingt-cinq ans, le jeune lieutenant est en tout cas bien incapable de répondre. Il faudrait sans doute le demander au capitaine en personne, mais ce n'est certes pas lui, Johnny Palmer, qui se hasarderait à lui poser pareille question pouvant paraître irrespectueuse. D'ailleurs, l'entrée de la passe de Saint-Malo approche et il y a mieux à faire que d'essayer d'analyser la personnalité du capitaine.

Redoutable, cet accès à Saint Malo ! même par beau temps. A toute heure de la marée aucun passage ou presque n'est sûr, en dehors de la passe du Grand Jardin, celle-là qui s'appuie sur le phare du même nom pour mieux viser ensuite l'entrée du port. Surtout avec un bateau de la taille de l'*Ada*. Ici et là, des roches acérées dorment sous l'eau verte que le calme actuel rend encore plus dangereuses, car aucune ne laisse briser le ressac sur son échine. Par contre, sous quelques pieds d'eau, elles attendent avec la patience de celles qui ont l'éternité devant elles, le flanc du navire qui viendra s'y frotter. Et des roches, il y en a partout. Arrivant du large, le navire rencontre Bunel, croise les Portes, longe la Savate, le Buron et cent autres encore...

Pour les éviter, une seule solution : conserver scrupuleusement les alignements qui matérialisent l'axe de la passe. Mais encore pour cela, faut-il disposer d'une bonne visibilité ! Aujourd'hui, ce sera facile car il fait beau... Enfin, ce serait facile pour Howe qui a des années d'expérience mais pour lui, jeune lieutenant, cela va être plus difficile car en effet, comme sur un

ton de défi après son coup de sirène intempestif, le capitaine vient de lui jeter :

- Puisque vous vous servez si bien de la sirène, Monsieur Palmer, vous saurez sans doute vous servir aussi bien du compas de relèvement ! A vous le soin pour l'entrée au port ! J'ai demandé au pilote de vous laisser faire.

Piège ou marque de confiance ? Optons pour la seconde possibilité. Il est vrai que le capitaine Howe est un sacré bourru mais il n'est pas homme à tendre des chausse-trappes de cette sorte. Oh pour sûr, ce faisant, il ne prend aucun risque car de toutes façons, tout comme le pilote d'ailleurs, il restera sur la passerelle. Il ne le laisserait pas aller jusqu'au bout d'une erreur. Certes non, mais par contre, il ne se priverait pas de le lui faire remarquer en deux mots sévères. Mais il n'y a pas de raisons ; Howe a toujours été juste avec lui. Allons ! C'est décidé. Il doit s'agir d'une marque de confiance.

Et tu as raison Johnny Palmer. Le capitaine Howe t'apprécie et te fait confiance. Mais vois-tu, comme beaucoup de ces gens taciturnes qui ne parlent que lorsque c'est vraiment nécessaire, il ne se laisse pas aller aux confidences. Encore moins aux compliments.

Le charbonnier de tout à l'heure n'est maintenant plus qu'un point sombre derrière l'*Ada*. Sur bâbord avant, l'île Cézembre et le phare du Jardin se détachent nettement. Penché attentivement sur le compas, Palmer prend un relèvement et lance à l'homme de barre :

- Gouvernez au Sud 15 Est !

Du coin de l'oeil, il guette la réaction de Howe.

- Sud 15 Est, confirme le matelot.

Howe n'a fait aucun commentaire, mais Palmer sent le poids du regard du Capitaine sur sa nuque. Donc l'ordre était bon sinon il n'aurait pas manqué de le reprendre et on peut considérer son silence comme une approbation.

Mentalement, Palmer revoit la route à suivre jusqu'à l'entrée du port. Il l'a longtemps étudiée, souvent pratiquée. Il va falloir faire attention au courant. En tenir compte pour corriger le cap et la dérive. Nous sommes en marée de mortes-eaux mais elle n'est pas négligeable pour autant cette dérive, surtout lorsque l'on subit un courant traversier... Et pour sa crédibilité de lieutenant, mieux vaudrait ne pas avoir à faire des corrections de cap toutes les minutes.

Les brumes du couchant achèvent d'engloutir le pâle soleil qui n'est désormais plus qu'un halo rougeâtre. Tout comme le phare du Jardin dont l'oeil s'allume maintenant aussi régulièrement qu'il s'éteint.

L'oeil est sur la mer et regarde le marin.

Que fait Anne en ce moment ?

Tel un éclair, cette pensée vient de lui traverser l'esprit. Anne est cette jeune femme qui depuis deux semaines maintenant a pris le nom de Palmer. Non loin du port, ils ont loué un petit appartement dans lequel ils se sont installés voici deux jours. Modeste mais confortable. Un petit nid d'amour dans lequel la jeune femme entreprend avec conviction une longue carrière d'épouse de marin, une vie parsemée d'îlots de bonheur dans un océan d'attente.

- Venez au Sud 5 Est, ordonne sèchement Howe !

Palmer a sursauté.

Shit ! Je me suis loupé ! Anne, je pense trop à toi !

Se mordant les lèvres un instant, Palmer tente une sortie honorable.

- On dérive plus que je ne le pensais !

- En effet, grommelle Howe, veillez-y Monsieur Palmer !

A vous le soin pour la suite !

Et re-"*shit*" ! Ah il ne me fait grâce de rien le Vieux ! Le matelot de quart doit bien rire sous cape. Mais aussi, pourquoi faut-il toujours qu'un Lieutenant apprenne son métier en faisant des erreurs devant un Capitaine quand ce n'est pas aussi devant un matelot. Passe encore pour le premier, c'est lui le maître. Mais devant un matelot !

Il a pourtant bien raison ton Capitaine, Johnny Palmer. Une dérive cela se corrige avant que de s'écarter trop de sa route. Surtout quand on entre en Baie de Saint-Malo. D'ailleurs, ce sont les malouins eux-mêmes qui affirment que tout Capitaine capable d'entrer à Saint-Malo sans talonner sur une roche, est capable d'entrer dans n'importe quel port du monde. Voire ! Mais il y a sûrement un fond de vérité dans cette affirmation car les passes de Saint-Malo, surtout à mi-marée, c'est un véritable exercice d'école ! Un sommet dans l'art de naviguer !

*

* *

Doucement, à mesure que le crépuscule descend, le petit village de Saint-Cast s'enfonce dans la nuit. Çà et là, quelques becs de gaz éclairent d'une lueur vacillante les ruelles où les maisons de ses habitants se serrent frileusement les unes contre les autres. Lourdes et robustes maisons de Bretagne, faites de granit et recouvertes d'ardoises.

Situé à une trentaine de kilomètres de Saint-Malo, en direction du Cap Fréhel, le bourg de Saint-Cast abrite quelques centaines d'âmes qui pour la plupart vivent de la pêche. Une église, une école, quelques commerces et quelques fermes. Un village de ce début de siècle, lieu de vie qui ancre ses racines dans l'histoire de son passé même si en ce soir de Novembre bien peu se souviennent encore que c'est sur le sable de cette grève que voici pratiquement cent cinquante ans, un corps expéditionnaire anglais animé de bien mauvaises intentions se faisait vilainement étriller par ces rudes bretons.

Débarqués à Saint-Lunaire quelques jours plus tôt, plusieurs milliers de tuniques rouges comme on les appelait à l'époque, avaient voulu en finir avec Saint-Malo et tenté de la prendre à revers pour finalement se faire clouer lamentablement sur les rives de la Rance. Ne pouvant plus avancer, ils avaient alors reflué vers les plages qui leur avaient permis ce débarquement non sans chemin faisant, piller, violer ou tuer. Mais les conditions météorologiques ayant brusquement empiré, la troupe n'avait pu rembarquer depuis Saint-Lunaire et avait dû poursuivre son chemin jusqu'à la baie plus abritée de Saint-Cast où l'escadre avait trouvé refuge. Ce contretemps allait permettre aux Bretons du Duc d'Aiguillon d'organiser l'interception des Anglais. Le choc se produisit sur la grève au matin du 11 septembre et tournait rapidement au désastre pour les troupes britanniques qui devaient finalement laisser près de trois mille morts ou blessés sur le sable. Ce fut la dernière tentative anglaise pour réduire le nid de corsaires de Saint-Malo. Désormais, l'Angleterre n'allait plus lancer vers le continent que les armées ô combien plus pacifiques de ses touristes.

Mais ce n'est pas au souvenir de cette bataille que songe Auguste L'Hôtelier, le garde-champêtre qui poursuit sa ronde, allumant l'un après l'autre les becs de gaz qui éclairent la commune. Cette histoire d'ailleurs il ne la connaît pas car le souvenir en a disparu dans la mémoire locale sauf peut-être chez quelque érudit du lieu

Mission accomplie Auguste ! Il ne te reste plus qu'à retourner tranquillement vers ta petite maison près de l'église. Rentrer en te hâtant lentement, au rythme de ton pas chargé de souvenirs et d'expérience, au rythme serein de ce pays qui est le tien. Te hâter certes, mais sans pour autant t'interdire une petite escale chez ton bon copain Honoré, celui qui tient le débit de boissons du bas du bourg. Ce bas vers lequel convergent chemins et ruelles qui descendent des hauteurs du village en direction du port.

Port n'est pas exactement le mot qui convienne même si c'est celui que l'on donne à cette anse abritée, protégée des grandes brises d'ouest par la Pointe de Pen Gwen. En fait, c'est plutôt un abri car entièrement ouvert à l'est. On l'a doté d'une cale sur laquelle à partir de la mi-marée, débarquent poissons et crustacés que la petite flottille de pêcheurs va arracher à la mer chaque fois que le temps le permet. Ils sont là quelques dizaines de caseyeurs ou de homardiens, à serrer leurs embarcations les unes contre les autres derrière le promontoire rocheux de la Pointe. Rassemblement fraternel à l'image de leur solidarité de marin-pêcheurs qui mieux que quiconque savent combien on a besoin des uns et des autres lorsque la mer s'avise de vous malmener.

Allez ! Juste le temps d'une bolée ou deux, père Auguste !
Petit intermède de détente après une journée bien remplie et

avant d'aller rejoindre Germaine, ta compagne depuis tant d'années que tu n'en tiens même plus le compte. Et puis, il n'est pas tard. D'ailleurs voici justement que sonne l'Angelus dont les notes quittent le clocher de la nouvelle église et s'élèvent vers le ciel, répandant alentour leur timbre clair. Loué soit le Seigneur et paix sur la terre après cette journée de labeur ! C'est sûr, elles carillonnent bien nos trois nouvelles cloches qui font la fierté de notre curé. Oui, elles sonnent clair dans le silence de cette soirée, silence à peine troublé par le long bruissement des vaguelettes qui viennent mourir sur la grève. Elles ont été installées il n'y a pas bien longtemps. Voyons, c'était en 1900 ou en 1901 ? En tout cas c'était au printemps, ça je m'en souviens. Mais en quelle année ? Bah ! Au fond, quelle importance ? L'essentiel n'est-il pas qu'elles carillonnent joliment, n'est-ce pas Monsieur le Recteur ?

- B'soir Honoré !

- Tiens père Auguste ! Entre donc un moment avec nous !

Je te mets une bolée ?

- Dame oui ! Je m'étais arrêté pour ça à c't' heure !

Il faut bien admettre que le français de nos deux compères n'est pas très académique. En fait de français, c'est plutôt le patois qu'ils parlent, ce patois rugueux de Haute Bretagne, le langage de ceux qui n'ont guère usé de culottes sur les bancs de la communale.

Trois lampes à pétrole éclairent la salle basse et enfumée, faisant danser sur les murs blanchis à la chaux l'ombre d'Honoré qui tire au tonneau un pichet de cidre doré. Près de la cheminée dans laquelle une paire de bûches d'un chêne nouveau claquent sèchement en projetant des étincelles, quatre pêcheurs se réchauffent. Mains tendues vers la chaleur bienfaisante, ils font

jouer lentement leurs pauvres doigts gourds, crevassés par la morsure du froid venue s'ajouter à celle des filets et aux piqûres des hameçons.

- Ben l'bonsouer Auguste ! T'en as-t-y fini avec tes becs de gaz à né ?

- Pour sur mon gâs et si queuqu'un s'prend les sablots dans les pavés, ce sera tout comme pas à cause qu'on y voye goutte !

En deux longues lampées qui s'achèvent sur un profond soupir de contentement, le contenu de la bole a disparu dans le gosier altéré d'Auguste qui machinalement, s'essuie la moustache d'un revers de manche.

- L'est bon ton cid' Honoré !

- Dame pardi, j'achetions point n'importe qua, tu l'se ben !

Après ces traditionnelles considérations d'usage, Auguste L'Hotelier se tourne vers son vieil ami Ange, l'un des quatre marins installés près de la cheminée.

- Qua qu't'en dis ta, Ange du temps qui va faire ? J'cre ben qu'ça va s'gâter vanté plus vite qu'il n'y parait parce que j'a mal és genoux !

- Ma fa oui ! C'est ben d'trop calme depuis queuque jours. Même le peïsson il a pu l'courage de mordre !

Une seconde bolée rejoint la première au fond de l'estomac d'Auguste qui poursuit ses supputations sur le temps à venir.

Au carillon de la majestueuse horloge à balancier qui trône contre le mur à gauche de la porte d'entrée, la demie vient de sonner. D'un vieux gousset patiné par le temps, Auguste extrait laborieusement quelques pièces qu'il laisse tomber sur le comptoir où elles achèvent de s'immobiliser après avoir quelques instants durant, dansé nerveusement sur le zinc.

- Allez les gâs ! Kenavo !

- Kenavo Auguste !

Et la lourde porte de chêne retombe sur le petit bistrot d'Honoré, se refermant sur la douce chaleur du feu de bois qui achève de se consumer. Dans quelque pré lointain, une vache meugle. Comme en écho, le jappement rageur d'un chien lui répond. Sur le pavé luisant de l'humidité du soir, les sabots d'Auguste martèlent le lent retour du garde-champêtre vers sa maison. Tout est calme dans ce doux village de Saint-Cast. Tout est paisible sur ce petit coin de terre bretonne qui sereinement, s'enfonce dans la nuit.

2

Vendredi soir, 17 Novembre.

Une humidité poisseuse colle à la ville de Southampton en cette froide soirée d'hiver. Même si au calendrier des saisons, nous sommes encore en automne, c'est bel et bien l'hiver qui ce soir s'est installé sur le Hampshire. Après une journée déjà passablement grise, la brume puis le brouillard ont envahi le ciel, enveloppant la ville, les bassins et le port tout entier dans une atmosphère cotonneuse et oppressante.

L'intense activité qui est celle de tout grand port s'est peu à peu ralentie. En milieu d'après-midi, le *Lydia* a appareillé pour Jersey et au quai de la South Western, il ne reste plus maintenant que le *Hilda* tandis que le ballet des cochés et des fiacres, toute cette activité qui précède un appareillage a pratiquement cessé. Les uns et les autres sont repartis après avoir débarqué gens et bagages qui ce soir empruntent le navire en partance pour Saint Malo.

Le *Hilda* n'est pas à proprement parler un paquebot, du moins pas au sens où nous l'entendons aujourd'hui. C'est une malle-poste, un "*mail-packet*" conçu et aménagé pour transporter passagers et fret sur de courtes distances. Il n'a pas reçu, loin s'en faut, les somptueux équipements dont sont dotés ses frères aînés, ces grands *liners* qui se ruent dans les vagues de l'Atlantique à la poursuite du Ruban Bleu. Non, notre *Hilda* est beaucoup plus modeste, à l'image des traversées qu'il effectue depuis des années entre les deux rives de la Manche.

Lancé en Juillet 1882 aux Chantiers Aitken et Mansel à Glasgow, le *Hilda* fait un peu plus de soixante dix mètres de long pour neuf de large. Déplaçant 848 tonnes, il a une vitesse de croisière de quatorze noeuds grâce aux 1530 chevaux de puissance nominale fournis par sa machine à vapeur. Il peut recevoir plus d'une centaine de passagers dans ses cabines de première et de seconde ainsi que dans le grand salon avant qui accueille lorsqu'il fait mauvais les passagers de troisième classe ou passagers de pont. A l'exception des cabines de première, le confort est plutôt sommaire mais, comme nous le remarquons tout à l'heure, les traversées ne sont guère longues.

Avec l'embarquement des derniers passagers, l'agitation du quai a cessé. Une heure durant, les allées et venues ont apporté une certaine animation tant à terre qu'à bord, mais à présent c'est véritablement le calme comparé à ce que c'était une heure plus tôt. Il faut dire aussi que certains de ces bretons qui rentrent de leur campagne annuelle de vente des oignons, avaient quelque peu arrosé le retour dans les différents pubs du port. Par contre, bien que l'horaire de départ publié par la South Western soit largement dépassé, le navire n'a toujours pas appareillé. La brume s'est transformée en un épais brouillard dans lequel se fond un filet de fumée blanche échappée de la cheminée du navire. Sur la passerelle, quelques ombres vont et viennent, brièvement éclairées par la lueur laiteuse qui çà et là, tombe d'un fanal.

- On dirait bien que ce foutu brouillard se lève un peu, n'est-ce pas, Monsieur Pearson ?

- Oui en effet, on aperçoit maintenant le feu du musoir de la jetée, ce qui doit nous faire un demi-mille de visibilité. C'est quand même mieux qu'il y a une heure.

- Diable oui ! Et avec ce thermomètre qui continue de baisser, cela va peut-être s'améliorer en cours de nuit. Allons Monsieur Pearson, faites appareiller !

Maître après Dieu du *Hilda*, William Gregory a pris sa décision. D'ailleurs, ne faut-il pas saisir l'opportunité de cette éclaircie. Cela fait déjà deux heures de retard et la South Western n'est pas une compagnie de chemin de fer pour rien. L'heure c'est l'heure ! Mais pas au mépris de la sécurité tout de même et Gregory ne le sait que trop bien. Son vieux camarade Reeks qui commandait le *Stella* voici de cela quelques années, avait payé de sa vie cet oubli. Et non seulement lui, mais aussi des dizaines de passagers, justement par un temps de brouillard tout comme ce soir. Non pas de risques, et au diable l'horaire s'il faut mettre en danger le navire et ses occupants. *Safety first !* D'abord la sécurité !

Un long coup de sirène a déchiré la nuit pour appeler à son poste l'équipe de quai qui va devoir retirer la coupée et larguer les dernières aussières retenant encore le *Hilda* à la terre ferme. Par le porte-voix qui le relie à la machine, Pearson a demandé au Chef mécanicien de se tenir prêt.

Adossé dans l'encoignure de la timonerie, tout en observant son Second qui prépare l'appareillage, Gregory bourre consciencieusement sa bonne grosse pipe. C'est vrai qu'elle lui sied bien cette pipe. Elle est un peu à son image : ventrue et respectable et le Capitaine l'affectionne tout particulièrement. Pourtant il en a une bonne demi-douzaine d'autres dans sa cabine mais celle-ci demeure la préférée. Un instant, la flamme du briquet éclaire sa barbe fournie, s'incline vers le foyer, pétille dans ses yeux puis s'éteint tandis qu'en grésillant, rougeoit le tabac qui commence à se consumer. La première bouffée qu'il aspire longuement

pour l'exhaler avec une lenteur savamment calculée, fait partie de ces petits bonheurs simples qui, ainsi qu'il se plaît à le répéter, font la joie de vivre.

Le tintement grêle du chadburn retentit dans la timonerie. La machine est parée et aux ordres de la passerelle. S'emparant du porte-voix, Pearson ordonne.

- Larguez partout !

Rapidement décapelées par l'équipe de quai, les deux dernières aussières sont larguées et glissent dans l'eau noire du bassin. Sur la plage avant comme sur la plage arrière, deux matelots, à grandes brassées, les hissent vivement à bord.

Se penchant à nouveau vers le chadburn, Pearson manoeuvre énergiquement le levier de commande qu'il place sur "Avant lente".

Venu des profondeurs du navire, un ronronnement grave s'amplifie progressivement, se transforme en halètement à mesure que le long frémissement des premiers tours d'hélice redonne enfin vie au navire jusque là inanimé. Le *Hilda* grogne, le *Hilda* respire, le *Hilda* vit !

Un bref coup de sirène pour saluer le quai et les quelques personnes restées à terre. A bientôt les amis ! Nous serons de retour lundi ! Partir, revenir, c'est notre métier. Conduire ce navire est la raison de notre présence à son bord. Jusqu'à la prochaine escale, nous quittons le monde de la terre ferme pour entrer dans celui des vastes étendues marines. A lundi les amis !

Sous le couronnement arrière, l'eau glauque du port bouillonne. L'étrave ouvre lentement la voie du *Hilda* vers la sortie du port. Le destin est en marche.

- A droite dix !

Souriant intérieurement, Gregory observe Albert Pearson. Un bon second ! Sûr de lui dans la manoeuvre, aimé des hommes pour sa droiture et son respect des individus, cet officier fera un bon Capitaine. D'ailleurs, il n'a pas manqué de le souligner lors de sa dernière rencontre avec le Capitaine d'armement. Avant un an, il l'aura son commandement ce brave Pearson et ce ne sera que juste reconnaissance de ses qualités.

- Faites nous donc monter du thé, Monsieur Pearson, quelque chose me dit que nous allons en avoir besoin !

Appareillage parfait. Pas une fausse manoeuvre. Aucun ordre inutile ou imprécis. De la belle ouvrage comme aiment à le dire les marins pour qualifier le bon travail. Bravo mon Second ! Je suis bien content de vous avoir pour bras droit.

Sur sa nuque, Albert Edward Pearson a senti tout le poids du regard de son Capitaine et il n'a pas eu besoin de se retourner pour en éprouver toute l'affectueuse chaleur. Il est vrai que les deux hommes qui naviguent ensemble depuis des années, se connaissent si bien pour avoir partagé tant de veilles, souffert parfois tant de peines qu'ils n'ont pas besoin de longs discours pour communiquer. Lui demander de faire monter du thé, cela vaut tous les compliments. Cela s'appelle la confiance.

Le jeune Spenceley, l'un des stewards du bord, arrive sur la passerelle avec son pot de thé brûlant comme le navire franchit les jetées du port. La visibilité qui s'était améliorée lors de l'appareillage, s'est à nouveau dégradée. Deux cent mètres tout au plus... C'est peu, mais en allant doucement, cela ira. On en a vu d'autres !

Jalonnant sa route de coups de sirène réguliers que la nuit et le brouillard étouffent aussitôt, le *Hilda* a mis le cap au sud.

Une table à cartes surmontée d'étagères auxquelles on a fixé une petite lampe de cuivre qui est astiquée chaque matin, constitue le bureau de l'Officier de quart. Posé dessus et faiblement éclairé, le journal de navigation sur lequel Pearson inscrit de son écriture appliquée : "10 h 45 du soir. En route libre à vitesse réduite." De la routine ou presque.

- Si cela vient à se boucher davantage, nous irons prendre le mouillage devant Yarmouth, marmonne Gregory comme pour lui-même.

Mieux vaut en effet, aller attendre tranquillement et en sûreté sous l'île de Wight plutôt que de prendre des risques car dans cette mélasse visqueuse qui ruisselle sur toutes les parois, on n'y voit vraiment pas grand chose. D'autant qu'avec un baromètre qui baisse régulièrement, la dépression qu'il annonce devrait avoir vite fait de balayer tout ce brouillard dans la journée de demain. Non, pas de risques ! C'est d'ailleurs le maître mot des consignes de la Compagnie à ses Capitaines. S'il est vrai qu'il importe de maintenir la meilleure régularité qui soit, cela ne doit pas pour autant entraîner des décisions de nature à compromettre la sécurité. Et tout cela, en Capitaine expérimenté qu'il est, William Gregory le sait parfaitement.

Toutes les minutes, la sirène de brume déchire le silence oppressant que le brouillard fait peser. Dans la machine, les énormes bielles montent et descendent. La puissance de la vapeur sous pression les entraîne alternativement en haut, en bas, en haut à nouveau puis encore en bas communiquant leur mouvement à l'arbre d'hélice. L'univers de la machine est un autre monde que celui de la passerelle. C'est le monde du bruit et de la chaleur. C'est le monde caché de ceux qui suent pour assouvir l'insatiable appétit de charbon du foyer de la chaudière

tandis que d'autres surveillent la pression de vapeur ou le bon graissage des parties mobiles

Dans les cabines comme dans l'entrepont, les voyageurs s'installent pour la traversée. Au fait qui sont-ils donc ceux là que le hasard a réunis ce soir à bord du *Hilda* ? Comme à l'accoutumée, ils sont d'origines très diverses : anglais, français, hommes et femmes, quelques enfants aussi. Certains sont connus et fortunés comme Lady Elizabeth Hutchinson, veuve d'un général qui voici quelques années, administrait une province indienne. D'autres, obscurs et inconnus vivent modestement, tels ces quelques dizaines de *Johnnies* bretons. *Johnny* ? Curieux nom pour un breton ! En réalité, il s'agit là d'un sobriquet dont les Anglais affublent affectueusement les membres de ces compagnies de marchands d'oignon qui tous les ans mettent le cap sur l'Angleterre pour y faire du porte à porte en vendant leur récolte. Ce marché remonte à de nombreuses années et voit chaque été le départ de centaines de bretons qui généralement s'embarquent depuis Roscoff avec leurs récoltes et rentrent par les lignes régulières une fois la vente terminée. Beaucoup de jeunes gens dans ces compagnies, parfois même des enfants. C'est que la vie est rude en ce début de siècle en Bretagne et tous ces petits qui déjà travaillent, ne connaîtront guère l'école.

Chez tous les Bretons, l'ambiance est à la fête ce soir. Certains ont d'ailleurs passablement arrosé le retour. Mais comment leur en faire grief ? C'est humain ! L'évènement est heureux et il mérite bien d'être célébré. Alors tant pis si le *stout* ou l'*ale* montent parfois un peu à la tête. Demain nous serons de retour en Bretagne ! La saison a été bonne et l'oignon s'est bien vendu. Cet hiver, il y aura un peu plus de chaleur dans les chaumières.

*En faut-il de l'échalotte ?
En faut-il de l'oignon ?
Deux sous, deux sous la botte !
Voilà les petits Bretons !*

Se poursuivant à travers tous les recoins de l'entrepont, les plus jeunes chantent encore sous le regard faussement condescendant de leurs aînés, la joyeuse chanson qui annonçait leur passage à la clientèle.

Et puis il y a les autres. Il y a tous ces passagers ni riches, ni connus. Pour la plupart, ils n'ont pas les moyens de s'offrir l'une des cabines de 1ère classe. Alors, ils occupent celles de Seconde, ces cabines de six couchettes qui ne sont en fait que des dortoirs et que parfois il faut partager avec plusieurs autres car on y sépare les hommes des femmes. Il y a des nurses, des femmes de chambre, des couples, une vieille dame, un jeune homme... Tout un microcosme de la nouvelle classe moyenne du début de ce vingtième siècle.

En prenant possession de sa cabine au pont inférieur avant, Louis Ropert a eu l'agréable surprise de constater qu'il y serait seul et que la cabine suivante serait occupée entre autres par cette jeune fille qu'il ne connaissait que depuis trois jours et qu'une incroyable coïncidence avait mise sur son chemin. Louis, c'est ce grand jeune homme, plus tout à fait étudiant mais pas encore professeur, qui rentre d'un séjour de deux mois en Grande Bretagne, séjour qu'il a mis à profit pour pratiquer intensivement la langue de Shakespeare, cette langue qu'il affectionne tout particulièrement et qu'il se destine à enseigner. Mais pour le moment, il prépare son agrégation et paye ses

études en surveillant celles des autres. Louis est "pion" au Lycée de Saint Brieuç.

Voici donc une partie du petit monde sur lequel veille ce soir l'autorité à la fois ferme et bienveillante du Capitaine Gregory. Ferme avec son équipage, bienveillant avec ses passagers ou parfois le contraire ; c'est selon. William Gregory quant à lui, est un Capitaine connu et estimé sur la ligne. Un colosse de plus d'un mètre quatre-vingt qui possède à son actif un nombre impressionnant de traversées de la Manche. Trois mille disent certains. A vrai dire, il ne les a pas comptées mais il sait qu'elles sont nombreuses et peut-être après tout, ce chiffre n'est-il pas loin de la vérité.

- La brume épaissit encore, ne trouvez-vous pas, Capitaine ?

Emmitouflé dans son manteau de quart, la casquette vissée sur le crâne, Albert Pearson ne quitte pour ainsi dire pas la passerelle découverte, n'entrant dans la timonerie que pour s'assurer du cap suivi par l'homme de barre.

- En effet, Monsieur Pearson. Il va falloir demander au Lieutenant Greaves d'aller sonder à l'avant. Nous ne devons plus être très loin de Yarmouth et nous pourrons mouiller à l'extérieur des Needles pour attendre le jour. Nous y serons en sécurité et à l'abri car dans cette purée de pois tout peut arriver... A propos, dites aussi à Monsieur Baker d'avertir les passagers qui ne seraient pas encore couchés que nous allons prendre un peu plus de retard !

Robert Baker est le commissaire du bord. C'est lui qui, avec son équipe de stewards et de femmes de chambre a la charge du confort et du service des passagers à bord. Il n'est plus tout jeune notre commissaire ; il aura bientôt soixante cinq

ans mais il est toujours alerte et même plutôt vert quand il lui prend l'idée de vouloir charmer une jolie passagère.

Depuis la plage avant, monte vers la passerelle l'annonce du matelot qui "chante la sonde".

- Douze brasses... 12 ! ... Dix brasses... 10 !

Voilà, nous y sommes, se dit Pearson en lui-même. Pile sur la ligne des dix brasses. Remarquable ! Malgré le brouillard, ce fameux navigateur qu'est Gregory a conduit d'instinct son bateau là où il voulait précisément l'amener ! Diable de Capitaine ! Il a du flair ! A ce point, ils sont suffisamment près de la côte pour s'en faire un abri en cas de besoin et suffisamment éloignés pour n'avoir pas à la redouter. De plus, ils seront ainsi hors de la route d'un éventuel navire qui monterait ou descendrait le Solent.

Embouchant fermement le porte-voix pour se faire bien entendre, Pearson donne ses ordres à l'équipe de plage avant.

- Mouillez !

Libérée des saisines par un vigoureux coup de maillet asséné au bon endroit, la chaîne entraînée par le poids de l'ancre, file en grondant dans l'écubier.

- Trois maillons à l'eau !

Quelques minutes encore pour s'assurer de la bonne tenue du mouillage et que le navire ne dérive pas. Non, il fait doucement tête sur sa chaîne. L'ancre a bien croché. Alors, comme s'il l'apercevait pour la première fois, le Second se tourne vers son Capitaine qui n'a toujours pas quitté son encoignure.

- Le navire tient bien le mouillage, Capitaine !

- Parfait Monsieur Pearson, parfait ! Maintenez les quarts comme prévu et prévenez moi si la météo vient à s'améliorer. Veillez également à la bonne tenue du mouillage lors de la ren-

verse de courant au jusant. Je vais m'allonger un moment dans ma cabine.

Le puissant halètement de la machine à vapeur s'est tu à son tour et on n'entend plus maintenant que le ronronnement des dynamos qui fournissent l'énergie électrique du bateau. Progrès considérable que l'arrivée de l'électricité à bord des navires et surtout, quel changement pour tous, passagers et équipages. Fini le temps de la lampe à pétrole ! Vive le temps de la lampe à incandescence ! Moins de risques d'incendie. Plus de pétrole à transporter. Plus de lampes qu'il fallait allumer une à une pour les éteindre de la même façon quand revenait le jour. Ce progrès inestimable n'avait touché le *Hilda* qu'un an plus tôt mais déjà, il avait conquis tout le bord et on ne voyait pas bien comment on pourrait s'en passer désormais.

Minuit. La relève de quart apporte un peu de mouvement dans le navire endormi. Une faible houle soulève régulièrement la poupe et le brouillard est toujours aussi dense, ainsi que s'en est fait la réflexion William Gregory qui ne s'allonge jamais sans avoir auparavant donné un dernier coup d'oeil à l'extérieur.

Située à tribord sous la timonerie, la cabine du Capitaine n'a rien de luxueux. Exigüe, éclairée par un seul hublot, elle comporte une couchette fixée à la cloison, une armoire à peine plus grande qu'un caisson d'équipage et dans le coin opposé, une table surmontée de rayonnages et d'étagères. C'est là son bureau. Sur les étagères, parfaitement alignés, on trouve les anciens livres de bord, muets témoins des précédentes traversées ainsi que le recueil des Instructions Nautiques qui mettent à la disposition des Capitaines tout le savoir accumulé par plusieurs générations de marins. Juste à côté, trônent les Tables des Marées de l'année en cours et enfin, les Ephémérides

astronomiques de 1905. A tout cela on ajoutera encore les tables de calcul du point ainsi que le précieux volume de la table des logarithmes à partir desquels tout officier digne de ce nom doit être capable de faire le point. Il est vrai que les traversées généralement accomplies par le *Hilda* nécessitent rarement le recours au point astronomique, mais il n'empêche. Régulièrement, Gregory impose à ses officiers une droite de hauteur à défaut d'une méridienne. Excellente occasion pour effectuer en parallèle le même exercice et comparer les résultats.

Dans les tiroirs de la table-bureau, se trouvent tout en haut, les documents relatifs à la traversée en cours : liste des passagers et connaissance de la cargaison. Autant les avoir tout de suite à portée de main car, tant au départ qu'à l'arrivée, il va falloir les pointer, les vérifier, les présenter.

Dans le tiroir du milieu, délicatement posé sur un véritable coussin fait de plumes les plus douces qui soient, soigneusement enfermées dans leur enveloppe de coton, repose l'instrument qui est l'objet des plus grandes attentions du Capitaine : son sextant. Et Dieu sait qu'il y tient ! Il se l'était offert à l'occasion de son premier commandement. Tout un symbole ! Cela fait déjà vingt cinq ans... *Good Jesus* ! Comme le temps passe !

Dans le tiroir du bas enfin, William Gregory conserve précieusement tout ce qui concerne son équipage. Rôle général, fascicules et carnets professionnels des uns et des autres. Reflets impersonnels d'une partie de la vie de ces hommes qui, avec lui, contribuent à la marche du navire *Hilda*.

Allongé sur sa couchette, le capitaine Gregory écoute vivre son bateau. Bruits de pas au-dessus : sans doute l'officier de quart. Rires dans la coursive : quelques passagers qui trompent l'insomnie. Bouffée profonde exhalée par la cheminée : excès de

pression dans le condenseur. Bruits familiers, bruits divers, bruits de la vie du navire.

Tendant le bras, il saisit délicatement entre ses gros doigts la bille d'acier qui pend à l'extrémité de la cordelette de l'interrupteur. Une légère traction et la lampe s'éteint, ne laissant plus pour tout éclairage, qu'une veilleuse discrète au bas de la cloison tribord. Etonnante ressemblance entre cette lueur qui ne s'éteint pas et l'état de veille dans lequel demeure le Capitaine, même durant son sommeil. Certes, en apparence, il dort. Mais comme tout Capitaine, il ne dort qu'à demi : il dort d'un oeil tout en écoutant d'une oreille. Que survienne le moindre bruit, la moindre lueur, la moindre sensation que son subconscient pourrait trouver anormaux et tous ses sens seront aussitôt en alerte. Oh oui, elle est pesante la responsabilité d'un navire. Si pesante parfois que les paupières ne parviennent plus à la porter. Alors, pendant quelques instants, rien que quelques instants, William Gregory s'endort profondément.

Ainsi vont les nuits du Capitaine lorsque la mer et le navire lui permettent d'aller quelques heures durant, tenter de mettre à jour le carnet de sommeil.

*

* *

A la machine, dans la chaleur moite de l'atmosphère lourde de vapeur, James Michael Grinter s'installe pour les quatre heures à venir. Il est chauffeur notre homme. Chauffeur sur un navire à vapeur, cela signifie des veilles étouffantes dans une ambiance surchauffée. Cela signifie aussi le vacarme, l'huile sur laquelle on glisse parfois et surtout la vapeur avec ses risques

mortels pour celui qu'elle atteindrait de ses jets brûlants. Chauffeur, c'est aussi le pelletage des briquettes de charbon, depuis la soute jusqu'au foyer de la chaudière dont le feu d'enfer en faisant bouillir des milliers de litres d'eau produit justement cette vapeur. Rude et obscur métier en vérité ! Mais James Grinter n'a pas vraiment le choix car, en fait de métier, il n'en connaît pas d'autre qui lui permette de faire vivre une grande famille, laquelle ne compte pas moins de neuf enfants.

Enfin, quand je dis qu'il n'en connaît pas d'autre, ce n'est pas tout à fait exact car James en connaît bien un autre, mais de celui-là, il ne veut plus pour rien au monde. Durant des années en effet, il a été matelot au long-cours sur les grands voiliers. Des années passées à courir toutes les mers du monde, à rencontrer tous les temps. Tantôt la douce brise des alizés, ou bien les fureurs du Horn quand ce n'étaient pas les colères de Bonne Espérance ou les rugissements des latitudes australes. Parfois, la houle hachée de la Mer du Nord, d'autres fois les montagnes liquides d'un Pacifique si mal nommé. Avec en prime, un retour au pays tous les deux ans ! Autant dire que le jour où il a trouvé ce poste de chauffeur à la South Western, il n'a pas hésité bien longtemps avant de porter son sac sur un vapeur. Evidemment, c'est moins poétique ; moins noble peut-être... Mais au diable noblesse et poésie quand on sait qu'après trois semaines passées à regarder vivre les siens dont en général on n'en a vu naître aucun, on doit s'en retourner courir la vague, affronter le froid, le vent, le danger, au risque d'y rencontrer la mort et ce, des mois durant. Non, à tout prendre, Jimmy comme le nomme affectueusement sa famille, préfère maintenant la chaufferie de son bon vieux *Hilda*. Au moins, voit-il grandir ses enfants sans avoir à leur demander deux ans plus tard quel est

leur prénom tant ils ont changé en son absence. Et puis, c'est tout de même bien moins dangereux de labourer la Manche à la vapeur que d'affronter la solitude glacée des hautes latitudes.

Ce soir au mouillage, ce sera de tout repos. Il s'agit seulement de maintenir un niveau de pression suffisant dans les chaudières pour pouvoir repartir dès que la passerelle en donnera l'ordre. C'est quand même moins difficile que de pelleter presque sans relâche tout en étant ballotté d'un bord et de l'autre par le roulis, n'est-ce pas Jimmy ? Cela nous laissera même le temps d'une pipe ! A cette idée, un franc sourire apparaît sur ses lèvres et la barbe fournie qui orne son visage, s'entr'ouvre à son tour sur une dentition que les privations passées ont quelque peu mis à mal.

Les passagers quant à eux, doivent dormir à présent. Les enfants surtout, finalement terrassés par la fatigue. Elle dort profondément la petite Joyce, le visage en partie caché derrière ses boucles blondes. Elle a fini par sombrer dans le sommeil sur la couchette de sa maman, non sans avoir auparavant, sauté un bon moment sur celle de son frère. Voyageant seule avec ses deux enfants, Mary Rooke a eu bien du mal à calmer son petit monde tout excité par ce bouleversement dans ses habitudes. Que peut-on y faire ? Ils sont ainsi, les enfants !

Elle dort aussi Mary Miles. Pourtant, il ne fut pas facile de trouver le sommeil... Comment y parvenir en effet, quand chaque instant est tout plein de l'image d'un grand jeune homme croisé pour la première fois trois jours plus tôt et qui depuis habite presque toutes ses pensées. Extraordinaire concours de circonstances que celui qui les avait fait se rencontrer au Royal Albert Hall à l'occasion d'un concert alors que c'était la première fois de sa vie qu'elle s'y rendait. Etrange coïncidence que celle

qui avait voulu qu'ils se trouvent placés côte à côte par suite d'une erreur dans l'attribution de sa place. Curieux destin enfin qui avait fait que ce jeune homme se rendait en Bretagne lui aussi, tout comme elle. Quelle pulsion l'avait ainsi poussée à répondre, elle d'habitude si timide, quand il lui avait adressé la parole ? Son accent étranger peut-être ? A moins que ce n'ait été son regard ? Elle avait alors su qu'il était français et qu'il se prénommaient Louis...

Ce soir, Louis se trouve aussi à bord du *Hilda* et précisément dans la cabine contigue à celle de Mary. Le destin a parfois de ces hasards ! A vrai dire, le hasard, on l'a quelque peu aidé car à la vérité Louis Ropert ne devait partir que le surlendemain via Jersey. Quel sentiment l'a donc poussé à agir ainsi ?

Thomas Stanley lui, ne dort pas. Il est vrai qu'à soixante douze ans on n'a plus les mêmes besoins de sommeil. Ce soir, il a surtout lu la Bible car il trouve que la mer est vraiment le lieu idéal pour méditer les Saintes Ecritures. Peut-être est-ce aussi à cause de cet environnement marin que le Pasteur Stanley a choisi justement de relire l'épisode du Déluge ?

Assis à même le sol, Paul Penn ne dort pas lui non plus, tout comme plusieurs de ses camarades bretons. L'énerverement tout d'abord, l'inconfort ensuite car pour eux point de couchette et encore moins de cabine. L'argent est trop dur à gagner pour qu'on aille le dépenser de la sorte dans le confort d'une cabine. Aussi, voyagent-ils dans le grand salon avant, allongés sur les banquettes ou à même le sol, un sac de voyage ou encore un baluchon en guise d'oreiller. Pas très confortable bien sûr, mais on y est quand même à l'abri du froid et de l'eau. Et puis, pour rentrer au pays, on n'est pas trop regardant. Après trois mois passés dans le sud de l'Angleterre, c'est enfin le retour. La

saison a été bonne, l'oignon s'est bien vendu et c'est avec un peu plus d'aisance que cette année on passera l'hiver en préparant de nouvelles semailles pour une nouvelle récolte et une prochaine campagne dans quelques mois.

Afin de tromper l'ennui, Paul laisse vagabonder son esprit qui de lui-même, s'envole vers les siens, vers ses amis, son village. Allons, lundi au plus tard, on y sera...

A deux pas de lui, Olivier Caroff et son père devisent à voix basse en breton, langue rocailleuse à l'image de cette côte de granit qui en est le berceau. Mais hormis le breton, c'est l'anglais plutôt que le français qui est la langue des *Johnnies*, ces rudes paysans du Léon. Père et fils se réjouissent à l'avance de la bonne surprise qu'ils vont faire à Catherine, leur épouse et mère, car il est bien rare qu'ils rentrent si tôt dans la saison. Et qui plus est, avec une belle recette ! Ah oui, Noël sera une belle fête cette année !

Allongés sur une banquette, pelotonnés l'un contre l'autre, Jean Marie Calarnou et son frère ont finalement sombré à leur tout dans le bienheureux sommeil des enfants. A eux deux, ces petits n'ont pas trente ans. Sans doute, rêvent-ils à la joie de retrouver cette mère qui leur aura quand même bien manqué tout au long de ces mois en terre étrangère. Sans doute, est-ce l'image de cette maman qui fait se dessiner sur leurs lèvres d'adolescents ce même sourire. Non loin d'eux, leur père somnole, passant par moments d'un geste machinal, la main sur sa ceinture gousset, comme pour s'assurer qu'elle est toujours là. Elle est bien remplie cette ceinture, bien remplie de pièces d'or et d'argent. Oui vraiment, une bonne saison pour tout le monde. Une saison comme on voudrait en faire souvent.

Deux heures du matin.

La nuit profonde a étendu son épais manteau sur le *Hilda* et sur ses occupants. Immobile sur son mouillage, le navire est comme plongé dans un monde hors du temps. Si ce n'étaient les quelques mouvements des hommes de quart, on pourrait croire l'univers figé dans l'irréel fantômatique du brouillard et limité à ce seul bateau. Magie sans cesse renouvelée de la mer.

Sur sa couchette, William Gregory s'est retourné. Il a perçu un léger changement dans le mouvement de la faible houle sur laquelle paresseusement, se balance son *Hilda*. La renverse de courant. La mer recommence à baisser... L'oreille aux aguets, il écoute tous les bruits du navire. Aucun n'est anormal. Il peut se laisser aller à cette douce torpeur, prélude au rêve. Jusqu'au prochain bruit ou mouvement inhabituel. Pourra-t-il seulement dormir une nuit entière sans se réveiller, lorsque le jour de la retraite sera enfin venu ? Peut-être après tout. Mais au fond, quelle importance. Il pourra surtout passer toutes ses nuits chez lui, dans cette petite maison de Cornouailles qu'il vient d'acheter et dans laquelle Martha, son épouse, prépare déjà avec tant d'amour leur futur nid de retraités. De sa chambre, il verra la mer. Cela lui a semblé indispensable. Au delà du gagne-pain, la mer est avant tout une passion, symbole de liberté et d'aventure. Ils sont ainsi ces vieux marins qui toute leur vie durant, l'ont souvent maudite cette traîtresse mais qui, au soir de leur existence, ne peuvent malgré tout se passer de la contempler, encore et toujours. La regarder longuement, les yeux perdus dans l'immensité, comme pour tenter d'apercevoir derrière l'horizon, l'approche du vaisseau des Morts qui viendra les embarquer pour leur dernier appareillage.

Certes, à cinquante six ans, Gregory est encore loin de ce dernier appareillage et d'ailleurs, il n'y songe même pas. Mais la retraite elle, approche désormais à grands pas.

Quatre heures du matin.

Le brouillard est toujours aussi épais. Au mieux, deux cents mètres de visibilité, estime Charles Greaves, le Lieutenant qui vient de signer la fin de son quart en apercevant la silhouette emmitouflée de Pearson qui achève de gravir l'échelle d'accès à la passerelle.

- Rien à signaler, Monsieur. Le mouillage n'a pas bougé. Pas grand monde dans les parages. Tout juste si j'ai entendu un vapeur assez loin vers trois heures. Le Capitaine est dans sa cabine.

Compte-rendu laconique, mais l'essentiel y figure : le mouillage tient bien et le Capitaine dort. Tout ce qui était important a été dit.

- Merci Charlie, allez vous reposer. Je prends.

Comme à l'accoutumée, Pearson a commencé son quart par un coup d'oeil au baromètre. Deux graduations depuis minuit ! Que nous annonces-tu vieux sorcier ? A ce rythme là, il y a de la dépression dans l'air et on ne devrait pas avoir du brouillard encore bien longtemps. Par contre, on pourrait bien se prendre un coup de vent dans la journée... La routine en cette saison.

Sortant un canif de sa poche, il entreprend alors l'affutage du crayon qu'une cordelette retient à la table des cartes. Le crayon n'en a pas vraiment besoin, mais ce rituel fait partie du personnage du Second. Meticuleux, parfois jusqu'à la maniaquerie, il ne saurait commencer un quart sans une pointe finement taillée. Quelques coups de lame légers et précis avant de

contempler le résultat sous l'éclairage du plan de travail. Une dernière retouche. Voilà. Parfait.

Lentement, sans en faire claquer la lame d'acier, il referme le couteau et l'enfouit au plus profond de son manteau. Puis, avec l'application qui caractérise tout ce qu'il fait, il commence à calligraphier son nom, juste en dessous des deux traits qu'il vient de tirer. Fin du quart de Greaves, un trait. Début du quart de Pearson, un second trait. Ainsi, les choses sont claires. Formant bien chaque lettre, il poursuit :

"Quatre heures. Au mouillage. Visibilité environ 100 yards. Houle faible."

- Je descends vérifier le mouillage !

Le matelot de quart acquiesce d'un grognement qui doit vouloir dire "Bien compris" tandis que Pearson quitte la timonerie, descend l'échelle qui le ramène sur le pont principal et de là, se dirige vers la plage avant, précédé de la lueur du fanal qu'il tient à bout de bras pour éclairer son chemin. D'après le Lieutenant, le mouillage tient bien mais un petit coup d'oeil supplémentaire, cela ne coûte rien. Ne rien laisser au hasard. Telle est la devise première du Second et à la mer, elle revêt tout son sens. Ainsi, a-t-il moins de chances de se laisser surprendre par l'imprévu. C'est d'ailleurs pour cette grande rigueur professionnelle qui le caractérise que Gregory a toute confiance en lui.

Sans bruit, tel une ombre, Pearson se dirige à pas mesurés vers l'extrémité de la plage avant qu'il atteint après en avoir gravi l'escalier d'accès. L'humidité ruisselle partout sur le navire, rendant le pont gras et glissant . Vivement quelques bons paquets de mer pour nettoyer tout cela ! Parvenu à proximité de l'étrave, appuyé sur les filières, il soulève son fanal

aussi loin devant lui que son bras le permet afin de jeter un coup d'oeil à la chaîne dont il tâte la tension du pied. Oui, l'ancre est bien crochée, elle ne ripe pas sur le fond. Il le sentirait bien sous sa botte si elle dérapait. Mais là, pas de doutes. C'est franc, c'est net et cela ne bouge pas. Reste à attendre le lever du jour ou au moins celui du brouillard.

Dans le lointain, à peine audible, étouffée par l'air cotonneux, la sirène d'un navire mugit à intervalles réguliers. Tendait l'oreille, Pearson essaye d'estimer la route que suit ce vapeur. S'il venait à se rapprocher, il actionnerait la sirène à son tour pour lui dire : "Attention ami marin ! Je suis là moi aussi ! Prenons garde l'un à l'autre !". On dirait qu'il s'éloigne... Est-on jamais vraiment certain d'une impression dans pareille mélasse ?

Poursuivant sa ronde, il se dirige vers l'arrière, inspectant à droite, examinant à gauche, vérifiant la bonne tenue d'un pré-lart, appréciant la tension d'un hauban. Rien n'échappe à l'oeil aiguisé d'un Albert Pearson.

De retour à la timonerie une demi-heure plus tard, c'est en toute certitude qu'il peut ajouter sur le journal de passerelle : "Rien à signaler."

- Tasse de thé, Monsieur ?

- Avec grand plaisir, répond Pearson dont le visage s'illumine. Je suis littéralement frigorifié !

Les deux mains jointes sur la tasse qu'il porte lentement à ses lèvres, le Second hume d'abord le parfum qu'exhale le thé fumant puis l'avale à petites gorgées qu'il laisse glisser comme à regret jusqu'au fond de son estomac.

Le grognement qui a accompagné ces premières gorgées voulait sans doute dire " C'est bon !", tout comme celui par lequel le matelot de quart a répondu en buvant à son tour. N'allez

pourtant pas croire que ces deux hommes ont autant de conversation que deux ours. Ce serait mal connaître le marin et sa vie intérieure. Ces heures de quart la nuit sont propices au voyage de l'esprit. Ce sont celles où l'homme, dans la relative solitude du bateau, rencontre son âme et s'adresse à elle. C'est aussi souvent l'heure où l'esprit quitte le bord pour s'en aller rejoindre par la pensée un visage, une maison, un enfant, un être aimé. Alors, dans ces instants là, le grognement suffit amplement à l'expression de tout autre sentiment.

Lentement, dans le silence épais de cette nuit de brouillard que seul vient troubler le ronronnement d'une dynamo, les minutes s'écoulaient, s'ajoutent les unes aux autres, devenant quart d'heure, demi-heure puis heure.

Soudain, presque en même temps, les deux hommes ont relevé la tête, tous les sens en éveil.

- J'ai senti un peu de vent !

- Moi aussi ! D'ailleurs regardez, on dirait que la visibilité s'améliore... On distingue nettement le feu de poupe à présent !

En effet, un léger souffle que l'on peut même sentir sur le visage a caressé le navire. Il commence déjà à brasser le brouillard qui, se laissant enfin déchirer peu à peu, se transforme en bancs.

- Je descends réveiller le Capitaine, annonce Pearson.

Pas la peine ! Le vieux loup de mer a flairé le changement lui aussi et avant même que le Second n'ait eu le temps de donner à son intention ne fût-ce qu'un commencement d'exécution, la haute stature de Gregory s'était encadrée dans la porte de la timonerie.

- Je me disposais justement à vous réveiller, Monsieur ! affirme comme en s'excusant Pearson qui, à l'évidence, n'apprécie que moyennement d'avoir été ainsi devancé par le Capitaine.

- Mais c'est sans importance, Monsieur Pearson ! De toutes façons, je ne dormais plus. Votre thé est encore chaud ?

D'instinct, Gregory a perçu la crispation de son Second. Sa connaissance des hommes a fait le reste, en lui dictant cette réponse.

Un bref sourire éclaire finalement le visage de l'officier qui malgré tout, au fond de lui s'en veut d'avoir été surpris une fois de plus par le Capitaine. Diable d'homme ! Même portes fermées, il aura suffi d'un courant d'air pour qu'il se réveille.

Cinq heures trente du matin...

Peu à peu, à mesure que se dissipe le brouillard, le navire sort de sa torpeur. Le *Hilda* s'éveille avec son équipage. A la chaufferie, Arthur Hammond, le Second Mécanicien surveille le pelletage des briquettes de charbon que deux chauffeurs balancent à grands coups de pelle jusqu'au fond du foyer. En bon Chef Mécanicien, John Topping est lui aussi à son poste, surveillant ici un niveau d'huile, là un manomètre.

- Passerelle de Machine, nous avons de la pression ! Quand vous voudrez !

Six heures...

De la même écriture appliquée, Pearson note "Postes d'appareillage." La visibilité est maintenant d'un demi-mille et s'améliore régulièrement. Halée par le guindeau qui laisse échapper en sifflant de brefs jets de vapeur, la chaîne remonte à bord, ruisselante d'eau.

- A pic ! Ancre dérapée !

Sonnerie du chadburn dont Gregory manoeuvre énergiquement les leviers.

"Avant lente "

Nouvelle sonnerie. Accusé de réception et d'exécution dans la machine.

Majestueusement, les deux lourdes bielles s'ébranlent, entraînant l'arbre d'hélice qui commence à tourner doucement, provoquant un large sourire de satisfaction sur le visage osseux de Topping. Il aime cet instant le Chef, cet instant dans lequel il voit sa machine se mettre à vivre. Libérant progressivement la vapeur, il en est le magicien. C'est le coeur du *Hilda* qui bat là sous ses yeux. Et il bat bien !

Rapidement, deux matelots achèvent de saisir l'ancre aux postes de mer et quelques minutes plus tard, la plage avant est à nouveau déserte. Pearson qui surveillait la manoeuvre éteint le projecteur.

- En avant demi !

Un panache de fumée grasse et épaisse sort de la haute cheminée. La vibration de l'hélice se fait plus présente, le sillage blanchit. En avant bon vieux *Hilda* ! On va rattrapper un peu de ce temps perdu ! Sur tribord, le feu de Poole est désormais bien visible. Dans l'est, une pâle lueur laisse deviner l'approche de l'aube.

Réveillée par l'appareillage, Joyce Rooke, du haut de l'assurance de ses cinq ans, a murmuré sentencieusement que le train était reparti avant de sombrer à nouveau dans le sommeil. Heureux âge ! Bienheureuse insouciance !

Le pasteur Stanley quant à lui, a rendu grâce à Dieu afin qu'il bénisse cette nouvelle journée puis, en paix avec son âme, s'est rendormi à son tour.

Tout doucement, Olivier Caroff s'est levé en prenant bien garde de ne pas réveiller le jeune garçon qui dormait contre lui, à même le sol. Il a envie d'une grande goulée d'air frais pour chasser enfin de ses bronches l'odeur lourde de cette soixantaine de corps qui ont passé la nuit dans la chaleur du salon avant. Quelques pas, quelques marches et c'est le pont. L'air froid qui gifle et tonifie. Là-bas, devant l'étrave, derrière l'horizon que la nuit cache encore, il y a le pays, la famille. Allez brave *Hilda* ! En avant ! Ne regarde pas à ta peine ! Il y a du monde qui nous attend de l'autre côté de la mer.

Mary Miles dans un demi sommeil a vaguement enregistré la remise en route du navire. En réalité, son esprit vagabonde dans le temps et passe en revue les événements de ces derniers jours, ceux-là qui justement sont en train d'apporter tant de bouleversements dans sa vie.

Dans la timonerie, l'homme de barre ne quitte guère le compas des yeux. Sud 20 Ouest. C'est le cap à suivre pour cette première partie de la traversée qui va conduire le navire jusqu'à la hauteur de l'île d'Aurigny.

Sud 20 Ouest. C'est aussi ce que vient d'inscrire Pearson sur le journal de bord, dans la colonne "Route suivie". Dans la colonne suivante, sous la rubrique "Etat de la mer", il calligraphie "Belle".

Satisfait, Gregory vient de bourrer la première pipe de la journée sur le tuyau de laquelle il entreprend de tirer de longues bouffées pour en attiser le foyer. D'un côté, la pipe du Capitaine, de l'autre, la cheminée de son navire. L'une et l'autre fument généreusement. Tout va bien à bord. Tout est bien...

Dans les premières clartés de l'aube, la masse noire du navire fend l'eau calme du Solent. A bord, l'activité a repris et se manifeste par les allées et venues de l'équipage.

A treize noeuds, nez dans la vague, le *Hilda* a mis le cap sur son but. Chaque tour d'hélice l'en rapproche.

3

En compagnie de Charlotte l'amie de toujours, Mary Miles habitait une chambre sous les toits de Londres, dans un vieil immeuble de Corner Street. Une profonde amitié forgée durablement à l'aune des vicissitudes d'une jeunesse commune unissait les deux jeunes filles. Ensemble elles avaient grandi, ensemble elles avaient souffert et c'est finalement ensemble qu'elles avaient choisi de partir gagner leur vie dans la capitale dès que l'émancipation leur avait permis de s'affranchir définitivement des murs de l'orphelinat.

Ce n'était certes pas le confort que cette petite chambre mansardée. Glaciale l'hiver, brûlante l'été. Sept étages, bien sûr sans ascenseur. L'eau et les toilettes sur le palier. Deux petits lits, une table, deux chaises, un buffet et une grande commode dont chacune occupait la moitié. C'était là tout leur univers, mais c'était leur chez elles et dans leur affection, les deux amies avaient fini par trouver ce que l'absence de famille leur avait ôté. En réalité, leur relation était plus celle de deux soeurs que celle de deux amies. Deux petits salaires de femmes de ménage, modeste revenu mis en commun, suffisaient malgré tout à assurer le quotidien, permettant même parfois de s'offrir quelque menu plaisir.

Justement, ce soir était l'un de ces soirs où l'on pouvait s'offrir une distraction. Distraction coûteuse certes, mais la dernière avant longtemps sans doute car vendredi, dans deux

jours, les deux amies allaient devoir se séparer pour la première fois.

Répondant à une petite annonce, Mary venait en effet d'être engagée en qualité de nurse au foyer d'un marin breton, le Capitaine au Long-Cours de Montaudry. Il lui fallait maintenant se rendre à Pontivy, en Bretagne et il lui faudrait surtout quitter Charlotte. Oh il n'avait pas été facile de se faire à cette idée ! Mais persuadée qu'elle était de trouver un emploi équivalent pour son amie qui à coup sûr la rejoindrait aussitôt, Mary avait accepté de partir seule. En éclaireur comme eut dit son maître d'orphelinat quand il emmenait la petite bande de fillettes pour d'interminables jeux de piste dans la campagne cornouaillaise. Et puis, même si elles redoutaient un peu l'inconnu, l'une et l'autre désiraient agrandir le cercle de leur univers. Cette opportunité d'aller travailler en France y contribuerait.

Mais ce soir était et devait rester soir de joie, soir de plaisir. Passionnée de musique à défaut de pouvoir être musicienne elle-même, Mary avait finalement réussi à convaincre son amie de se rendre avec elle au Royal Albert Hall pour assister à cette unique représentation du Messie de Haendel. Pour l'heure, la conversation portait davantage sur le programme de la soirée que sur celui de la journée de vendredi. Jour attendu et redouté à la fois, jour de séparation, jour de déchirure. Mais aussi début d'une nouvelle vie qui s'offrait à Mary et qui demain, plaise à Dieu, serait également celle de Charlotte. Aussi, pour l'heure, valait-il mieux ne penser qu'au présent. Ne parler que de musique ou de vêtements, s'étourdir de rires et de compliments.

Le temps de descendre dans la rue encore animée malgré le soir, puis celui d'y trouver un fiacre, il était déjà sept heures et

demie. Une nuit froide et brumeuse avait recouvert de son noir manteau les toits de la ville. Le concert devant débiter à huit heures, il était plus que temps de se hâter.

L'horloge surplombant l'entrée indiquait moins cinq lorsqu'elles gravirent les marches monumentales du Royal Albert, comme les derniers spectateurs retardataires achevaient de s'installer. Un peu empruntées dans ce monde qui n'était pas vraiment le leur, les deux amies cherchaient anxieusement leur place. L'immense salle était pratiquement pleine, emplie d'élégantes et d'élégants, de toute une bourgeoisie huppée ou non dans laquelle chaque obscur, chaque sans titre cherchait à s'identifier et bruissait des conversations dont la distinction de mise en ce lieu voulait qu'elles soient chuchotées.

Mary perdit encore plusieurs minutes à trouver la rangée indiquée sur son billet. Enfin ! Il était temps ! Le rideau commençait à se lever comme retentissaient les premiers accords de l'orchestre.

Mais pourquoi y avait-il quelqu'un assis sur le fauteuil qu'elle devait occuper ? Plus intimidée que jamais, Mary tendit en s'excusant le billet que sa nervosité commençait déjà à déformer. La vieille dame y jeta un coup d'oeil excédé et sortit alors le sien qu'elle exhiba d'un air hautain et sans appel.

F 52. Les deux billets portaient bel et bien le même numéro... A l'évidence, il était inutile d'essayer de discuter pour convaincre la spectatrice qu'il devait y avoir une erreur et qu'il suffisait qu'elle se déplace d'un fauteuil pour que les deux jeunes filles puissent s'asseoir côte à côte. Elle avait déjà détourné le regard, non sans avoir au préalable esquissé une grimace qui mettait clairement un terme définitif à toute possibilité de discussion.

C'est alors que Mary remarqua pour la première fois ce grand jeune homme qui avec un accent étranger, s'employait à les rassurer.

- Ce n'est pas gênant, Mesdemoiselles, je vais me déplacer d'un siège et ainsi vous serez ensemble !

Soulagée, Charlotte murmura un bref remerciement aussitôt couvert par le crescendo des violons tandis que Mary, baissant les yeux, ébauchait un sourire plein de reconnaissance tout en prenant place à côté du jeune homme. Les premières mesures montaient encore majestueusement vers la voûte centenaire comme elles finissaient de s'installer. L'éclairage se limitait maintenant à celui des chœurs, en arrière de l'orchestre avec juste un pinceau lumineux mettant en évidence un homme déjà possédé par la musique qui, s'aidant d'une fine baguette, battait la mesure ou désignait un instrument.

Emportée par la mélodie de l'introduction, Mary ferma les yeux. Puis ce fut le *Comfort Ye* somptueusement servi par une puissante voix de ténor. Arias et chœurs se succédaient, s'enchaînaient dans une merveilleuse débauche d'accords et d'arpèges. Subjuguée, emportée jusqu'au cœur de la mélodie, l'esprit rebondissant sur un contrepoint, le cœur s'emballant sur une fugue, la jeune fille qui n'avait jamais été à pareille fête musicale se sentait flotter, bercée par les vagues d'un océan de notes.

Elle ne remarqua pas tout de suite les regards furtifs que lui jetait son voisin lequel, à la dérobée, ne pouvait s'empêcher de tourner les yeux en direction de sa charmante voisine.

Car il faut le reconnaître, elle est bien jolie à regarder la douce Mary : un visage de madone encadré de cheveux auburn

mi-longs, des traits fins et réguliers, un sourire angélique qui se reflète et pétille dans des yeux vert-amande.

Mary finit par sentir plus que par remarquer le regard du jeune homme mais affecta de ne pas y prêter attention. Une fois, deux fois. Pourtant à la troisième, elle se détourna aussi et croisa son regard. L'un et l'autre surpris, ils firent face de nouveau à l'orchestre. Troublée, Mary chercha à reprendre le fil de la musique tandis que son voisin, sans doute pour se donner une contenance, réprimait une toux discrète.

La première partie s'acheva sur le *Glory to God* puis ce fut l'entracte.

La lumière revint totalement. Surmontant tout à la fois sa gêne et sa timidité, Charlotte réitéra ses remerciements envers le jeune homme qui s'empara aussitôt de l'opportunité.

- Je m'appelle Louis ! Jolie musique, n'est-ce pas ?

Cette fois, osant répondre à son tour, Mary présenta Charlotte puis se nomma.

- Je vois à votre accent Monsieur, que vous n'êtes pas d'ici, s'enhardit-elle.

- En effet, je viens de France et plus précisément de Bretagne. J'achève cette semaine un séjour de deux mois dans votre pays.

Ayant enfin vaincu sa timidité, Mary poursuivait.

- De Bretagne, dites-vous ? Par exemple ! Figurez-vous que je pars vendredi soir pour Saint Malo ! Vous connaissez ?

Comme s'il avait été piqué par quelque insecte, Louis Ropert se leva d'un bond puis, réalisant aussitôt l'excès de sa réaction, il ne tarda pas à se rasseoir et répondit :

- Quelle coïncidence ! Figurez-vous qu'à vingt quatre heures près, nous aurions pu faire ce voyage ensemble car je

pars samedi. J'ai réservé sur le *Vera* de la South Western. Et vous ?

Baissant pudiquement les yeux tout en se disant qu'elle ne devrait pas parler ainsi avec un inconnu, Mary s'entendit poursuivre :

- Pour ma part, j'ai réservé sur le *Hilda* car je dois être au plus tard mardi à Pontivy chez mon nouvel employeur. Mais vous Monsieur, allez-vous aussi à Saint Malo ?

- En effet Mademoiselle, cependant j'y vais via Jersey où mon bateau fait escale.

- Par exemple, ajouta-t-elle, c'est vraiment une coïncidence comme vous dites. Rencontrer ici, à Londres et sur le siège voisin quelqu'un qui s'apprête à faire le même voyage que moi, avouez que ce n'est pas banal ! Ne croyez-vous pas ?

Cette fois, pensa Mary, j'en dis trop.

- Oui, et il aura fallu un sacré hasard pour que je me trouve assis près de vous en cette salle de concert ! Mais dites-moi, ajouta-t-il en regardant Charlotte, êtes-vous également du voyage vous aussi ?

- Hélas non Monsieur, mon amie part seule et j'ai bien de la peine de la voir partir ainsi car nous ne nous sommes jamais quittées.

Louis dévisagea une nouvelle fois Mary sans cesser de lui sourire. La glace de la timidité étant enfin fondue, elle le fixa et reprit.

- Savez-vous que c'est la première fois que j'entreprends un pareil voyage et pour tout vous dire, je le redoute un peu. Je ne parle pas français, je n'ai jamais pris le bateau et je ne sais même pas à quoi peut ressembler une cabine.

- Diable ! Ne pas parler français n'est pas un problème en soi sur la ligne de Saint Malo, surtout pour prendre le bateau. Quant à une cabine, cela doit sans doute ressembler à votre chambre. En plus étroit, peut-être...

- A la vérité, Monsieur, la mer me fait un peu peur et en plus, je ne sais pas nager !

Pour le coup, amusé par la spontanéité de la réflexion de Mary, Louis partit d'un grand éclat de rire avant d'ajouter :

- Oh, il n'est pas nécessaire de savoir nager ! Le bateau vous fera traverser la mer sans avoir seulement à vous mouiller les pieds. A moins qu'en embarquant, vous ne marchiez dans une flaque d'eau !

Mary eût un sourire un peu crispé. A l'évidence, la remarque du jeune homme ne suffisait pas à la rassurer tout à fait.

- C'est vrai, vous avez sans doute raison ! Mais je n'ai pas votre habitude et tout ceci est tellement nouveau pour moi que cela m'effraie malgré tout !

- Allons ! Ne craignez rien ! Ce sera très facile et de surcroît, à Saint Malo en particulier, vous trouverez nombre de gens comprenant et parlant l'anglais. Je suis persuadé que vous n'aurez aucune difficulté, même pour un premier voyage !

Comme étrangère à la conversation, Charlotte ne disait plus mot, mais son coeur se serrait chaque instant davantage à l'idée de la séparation qui les attendait. C'était tellement plus difficile pour celle qui allait rester. Mary n'aurait pas le temps d'avoir le cafard, tandis qu'elle allait se retrouver seule dans cette petite chambre où elles avaient vécu comme des soeurs. Au bord des larmes, tout entière à sa peine, elle n'entendait même plus la conversation des deux jeunes gens. Fort

heureusement, l'interruption touchait à sa fin et quelques instants plus tard, l'orchestre reprenait.

Plus d'une heure durant, chanteuses et chanteurs, solistes et musiciens, poursuivirent leur magistrale interprétation du célèbre oratorio. Depuis cent cinquante ans, l'Angleterre avait adopté Haendel l'Allemand et ce soir, elle lui rendait hommage comme à l'un de ses propres fils, applaudissant et bissant les plus beaux airs. Vraiment ce soir, c'était le Messie qui était présent au Royal Albert Hall.

Pendant tout ce temps, Louis que le charme indéniable de la jolie Mary ne laissait pas indifférent, se demandait s'il oserait tout à l'heure, à la fin du concert, lui proposer une certaine idée que depuis l'entracte il tournait et retournait dans son esprit. Oser et risquer de se voir rabrouer ou ne pas oser et le regretter en maudissant sa timidité. Mieux valait quand même affronter le refus. Après tout, s'il se faisait éconduire l'amertume qu'il allait en retirer ne serait que passagère. Par contre, combien de temps regretterait-il de n'avoir point osé ? Bien plus longtemps sans aucun doute ! Il en était là de ses réflexions quand résonnèrent les derniers accords de l'*Amen*.

- Pardonnez mon audace Mademoiselle et ne vous méprenez surtout pas sur mes intentions mais euh... à vrai dire, rien ne me retient vraiment à Londres un jour de plus. Aussi, si vous acceptiez que je fasse le voyage de Saint Malo en votre compagnie, euh... j'en serais réellement enchanté !

Ouf ! pensa-t-il en reprenant son souffle. J'ai osé... Mais que va-t-elle répondre maintenant ? Me remettre à ma place sans doute... Tant pis, j'aurais eu trop de regrets de ne pas avoir posé cette question.

Lentement, Mary leva les yeux vers Louis comme si elle voulait se donner le temps de juger le personnage et d'en apprécier les intentions avant de répondre. La gêne du jeune homme était perceptible dans le regard pathétique qu'il lui adressait, essayant de sourire mais ne parvenant à accrocher à ses lèvres qu'un espèce de rictus qu'il voulait avenant. L'instant parut une éternité. Enfin, Mary répondit :

- Monsieur, si cet incroyable hasard ne nous avait pas fait ainsi nous rencontrer, je vous aurais très certainement prié de passer votre chemin. Mais en ce moment, j'en suis à me demander si ce n'est pas la Providence qui vous met sur ma route.

Se tournant vers Charlotte comme pour chercher un assentiment dans ses yeux, elle poursuivit :

- Je vous remercie de votre bonté, mais ne vous méprenez pas sur mon compte ! Si j'accepte votre proposition, c'est uniquement parce que j'ai besoin d'un guide et de rien d'autre !

Et toc ! se dit Mary. Ainsi il saura au moins à quoi s'en tenir.

N'en revenant pas du tour nouveau que venait de prendre la conversation durant ces deux dernières minutes, Louis tendit gauchement la main à Mary pour sceller le pacte. La paume en était douce et fraîche.

- Mademoiselle, je suis votre serviteur et vous pouvez avoir toute confiance en moi. Je n'ai d'autre intention que de vous aider, d'autre désir que de vous servir. Comment et à quelle heure partez-vous vendredi ?

- Je prends le train de Southampton à deux heures et demie à Victoria Station. Le départ du bateau est fixé à huit heures du soir.

- Deux heures et demie... Très bien, je vous attendrai à partir de deux heures. Disons, à l'entrée du quai de départ du train. Cela vous convient-il ?

- Absolument ! cela me va très bien. Deux heures à l'entrée du quai. J'y serai, c'est promis !

- Vous avez bien dit que votre bateau était le *Hilda*, n'est-ce pas ?

- C'est tout à fait exact, c'est bien le *Hilda* !

Louis ne parvenait pas véritablement à réaliser que conformément à son désir le plus fou, la jeune fille avait accepté sa proposition de voyager ensemble. Il voulut ajouter quelque chose mais il ne sut que bredouiller :

- Deux heures à Victoria...

La suite se perdit dans le brouhaha de la foule des spectateurs qui quittaient la salle. Mary et Charlotte lui adressèrent un dernier signe de la main et il les perdit de vue.

- Tu crois que tu peux faire confiance à cet homme que tu viens juste de rencontrer, s'inquiéta Charlotte.

Pour rassurer son amie, Mary lui prit affectueusement le bras et reprit l'explication qu'elle avait déjà formulée quelques minutes plus tôt.

- Mais oui ! Il a l'air bien élevé ce garçon. Il est très poli et courtois. Il me fait bonne impression. Et puis vois-tu, pareil hasard cela doit avoir un sens. C'est la Providence te dis-je qui nous a fait le rencontrer. Grâce à lui, ce voyage m'effraie désormais beaucoup moins. Je me sentirai moins perdue dans un monde qui m'est totalement étranger.

- Quand même, je trouve que tu as accepté bien vite ! Ce n'est guère prudent !

- Allons Charlotte, ne te fais pas de souci pour moi. Il ne m'arrivera rien et puis je persiste à croire que cette rencontre est providentielle. Elle ne peut être le seul fait du hasard. C'est le Seigneur qui aura voulu qu'il en soit ainsi ; j'en suis certaine !

- Qu'il t'entende et qu'il se manifeste à moi pour me rassurer !

Une heure plus tard, Charlotte et Mary qui n'en finissaient pas de bavarder, avaient rejoint leur modeste chambre sous les toits gris de l'East End. En plein milieu, trônait le coffre de Mary. Grand ouvert, mais encore à moitié vide.

*

* *

Vendredi, deux heures de l'après-midi.

Finalement, Louis Ropert avait pu sans trop de difficultés changer sa réservation et reporter son passage du *Vera* sur le *Hilda*, grâce à l'amabilité de l'employé de l'agence de la South Western. Un moment, il avait craint que cela n'allait pas être possible, mais en définitive tout avait fini par s'arranger et il avait maintenant en poche un billet de passage pour ce soir de Southampton à Saint Malo.

A présent, il était là, sur ce quai de gare, guettant anxieusement l'arrivée de celle dont il ne parvenait toujours pas à croire qu'elle ait pu somme toute assez facilement, accepter sa proposition. C'était trop beau pour être vrai, pensait-il, et il allait sans doute rester là à faire le pied de grue jusqu'à finir par manquer le train ou pire encore, la manquer elle. Bien sûr, elle n'avait aucune raison de se méfier de lui, de ne pas lui faire confiance car il était un garçon bien élevé qui respectait trop les

femmes pour avoir à leur égard la moindre attitude offensante. Mais tout cela, lui seul le savait et en tout cas pas la douce Mary qui ne le connaissait que pour avoir bavardé une heure avec lui au concert. Et puis, bien que ne voulant pas se l'avouer, s'il attendait dans une telle fébrilité, c'était aussi parce que depuis deux jours elle occupait une grande partie de ses pensées.

Il eut été étonné et ô combien heureux notre ami Louis d'apprendre que de son côté, Mary avait maintes fois pensé à lui. Elle aussi avait senti dès le premier instant, passer entre eux un courant peu commun, comme une sorte de communion spirituelle. A plusieurs reprises pourtant, elle s'était demandé si sa décision était bien sage. Mais à chaque fois, tant pour se convaincre que pour convaincre Charlotte, elle avait conclu en disant qu'il avait l'air plutôt bien et qu'une rencontre aussi fortuite ne pouvait pas être le seul fait du hasard. Il devait y avoir une raison, affirmait-elle ; une raison qui lui échappait encore mais qu'un jour elle comprendrait. Mary avait toujours cru aux signes du destin et cette fois-ci, elle était certaine que c'était le Destin qui lui envoyait ce signe. Certainement, sa rencontre avec ce jeune homme devait avoir une signification et elle sentait confusément qu'un jour viendrait, où elle en découvrirait le sens.

Louis sans doute moins réceptif que Mary aux signes de la destinée dansait d'un pied sur l'autre. Allait-elle venir ? N'allait-il pas la manquer ? Avait-elle bien compris le rendez-vous ?

Enfin, il l'aperçût.

Agitant énergiquement sa casquette, il parvint à attirer son attention. Vêtue d'un élégant tailleur noir rehaussé par un chemisier blanc à dentelles, Mary tenant son amie par le bras, suivait le porteur courbé sous le poids du coffre qui contenait toute sa petite fortune. Bien peu de choses à vrai dire : quelques

vêtements, trois bibelots et deux livres. Tout ce qu'elle avait amassé au cours de ces dernières années. Un sourire radieux illumina son visage tandis qu'à son tour, elle agitait le bras.

- Regarde Charlotte, mon chevalier servant est déjà là !

Elle en fut soulagée.

Etait-ce l'émotion ou bien la maladresse ? Toujours est-il que Louis dans sa précipitation à replacer sa casquette sur la tête, ne réussit qu'à la faire tomber derrière lui au moment même où le dépassait un voyageur pressé qui ne se rendit compte qu'après avoir marché dessus, du grave préjudice qu'il venait de porter au couvre-chef. L'incident eut au moins le mérite de provoquer une franche hilarité chez les deux jeunes filles alors que confus, Louis qui venait de récupérer son bien couvert de poussière, se prenait alors les pieds dans sa valise et manquait de peu de s'étaler.

Sans pitié, Charlotte redoubla de rire et finit par articuler à l'attention de Mary :

- Il faudra que tu fasses bien attention quand vous serez sur le bateau, qu'en voulant rattraper sa casquette, ce jeune homme ne laisse pas ton bagage tomber à la mer !

Bon public, Louis prit finalement le parti de joindre son bon rire à celui des deux amies et quelques minutes plus tard, ils prenaient place l'un et l'autre à bord du train de Southampton.

Oh, ils furent bien difficiles ces adieux... Après avoir déposé ses quelques effets dans le compartiment, Mary était redescendue sur le quai pour tomber une dernière fois dans les bras de son amie qui, autant qu'elle, pleurait. Larmes chaudes et abondantes, larmes de deux êtres que tout à coup la vie sépare. Bien sûr, c'était prévu. Bien sûr aussi, c'était voulu, mais cela faisait tout de même très mal.

- Surtout, écris-moi vite Mary ! Tu vas me manquer terriblement, tu sais !

Le visage enfoui dans le col du vêtement de son amie, Mary promettait en la serrant dans ses bras qu'avant longtemps, elle trouverait pour elle aussi un emploi et qu'elles seraient à nouveau bien vite réunies.

Sentant confusément combien sa présence pouvait être inutile, indiscreète même face à l'émotion des deux jeunes filles, Louis un peu gêné, tentait de se donner une contenance, tirant sur un pan de veste, frottant une manche, retouchant gauchement l'ordonnance de son habillement qui n'en avait nul besoin.

- Prenez bien soin de mon amie pendant le voyage, Monsieur. Veillez sur elle comme je l'aurais fait moi-même et je vous en serai à jamais reconnaissante !

- Charlotte ! s'insurgea Mary. Je ne suis tout de même plus une enfant !

- Non bien sûr ! Mais que veux-tu, je ne puis m'empêcher de redouter je ne sais quoi pour toi.

- Allons ! Tout ira bien ! Et avec Monsieur Louis, je ne risque rien. Il a l'habitude de voyager cela se voit. Avec lui je suis entre de bonnes mains.

L'instant redouté du départ arriva trop vite pour les deux jeunes femmes qui étaient plus que jamais persuadées qu'elles avaient encore tant de choses à se dire, tant de choses oubliées que désormais elles n'allaient plus pouvoir exprimer faute de temps. Un coup de sifflet strident déchira l'air comme la locomotive crachait un long jet de vapeur. Mary grimpa en hâte sur le marchepied, suivie de Louis qui d'un bras protecteur, guidait

son pas. Le convoi s'ébranla d'abord doucement puis commença à prendre de la vitesse.

Sur le quai tout comme à bord du train, on agitait bras et mouchoirs, ultimes messages aussi pathétiques que dérisoires de ceux qui cherchaient à retenir encore un instant, une séparation déjà consommée.

Charlotte disparut à la vue des deux jeunes gens.

Mary écrasa une dernière larme que Louis, penché à la fenêtre, feignit de ne pas voir.

C'est en rentrant la tête à l'intérieur de la voiture qu'il heurta le montant vertical de l'encadrement. Déséquilibrée, sa casquette se souleva et avant que Louis ait eu le temps de la rattraper, le vent qui s'engouffrait dessous la souleva et l'envoya rouler longuement le long du ballast. Cette fois-ci, la perte était définitive !

Alors, la mine déconfite, il se tourna vers Mary qui ne put se retenir plus longtemps. L'un et l'autre partirent dans un formidable éclat de rire. Larmes de peine, larmes de rire, larmes de tout à la fois, Mary ne savait plus. Mais Dieu que ce garçon était drôle dans sa maladresse. Allons, se dit-elle, je crois que je ne vais pas m'ennuyer en sa compagnie !

- Vous auriez du voir votre tête, ajouta-t-elle, c'était trop drôle ! Charlotte n'a pas fini de rire quand je lui raconterai la fin de votre couvre-chef !

Assis face à face, Mary et Louis s'installaient aussi confortablement que possible. Il y avait peu de monde dans ce train et le compartiment qu'ils occupaient resterait vide. Le voyage n'allait de toutes façons pas être bien long puisqu'il suffisait de quatre heures pour relier Victoria Station à Southampton. Quatre

heures durant lesquelles on pourrait faire un peu plus connaissance, au prix sans doute de quelques inévitables banalités.

- Finalement Mademoiselle, j'ai perdu une casquette mais j'ai trouvé une bien sympathique compagne de voyage, finit par dire Louis.

- Monsieur, sans votre présence, j'aurais été bien seule et bien inquiète. Permettez qu'à mon tour je me réjouisse de vous avoir rencontré. Ainsi, nous sommes quittes !

Furtivement, presque à la dérobée, Louis dévisagea une nouvelle fois la jeune fille. A chaque minute qui passait, il se sentait devenir un peu plus emprunté. La jolie Mary l'intimidait.

- Mary, mon prénom est Louis. Pouvez-vous me faire plaisir et cesser de me donner du "Monsieur", ce qui fait bien cérémonieux, ne trouvez-vous pas ?

La jeune fille à qui n'avait pas échappé le trouble de Louis, prenait pourtant un malin plaisir à le taquiner, à faire la coquette comme eut dit son amie Charlotte.

- Monsieur, je vous connais à peine et déjà vous me demandez d'être familière ! Ne trouvez-vous pas que vous allez un peu vite ?

Louis sentit le rouge lui monter au visage. Il aurait voulu se mordre la langue mais c'était trop tard. Il avait gaffé et le sentait bien ! Mary qui bien évidemment, ne pensait pas le premier mot de ce qu'elle venait de dire, s'amusait de la mine déconfite du pauvre garçon. Un charmant sourire ponctua sa phrase, ce qui ne fit qu'accroître le désarroi du jeune homme qui prit alors le parti de se lever.

- Je vous prie de m'excuser, Mademoiselle, bredouilla-t-il en fixant obstinément la pointe de ses chaussures.

Estimant que c'en était assez, Mary sortit deux pommes de son sac et reprit :

- Allez Louis ! Ne faites donc pas cette tête et asseyez-vous ! Tenez, prenez une pomme ! Je voulais juste vous faire enrager un peu. Je n'aurais pas dû et à mon tour, je vous prie de me pardonner !

- Vous pardonner ? Quelle question ! Il n'y a rien à pardonner car il n'y a pas eu d'offense.

Le soulagement colora ses joues de rose tandis que le sourire de Mary achevait cette fois de le rassurer. A aucun moment bien sûr, la jeune femme n'avait eu l'intention de blesser son compagnon de route. En fait, cette petite plaisanterie n'était que la manifestation d'un caractère enjoué que des années d'orphelinat n'avaient pu aigrir.

Venu de l'avant du train qui maintenant filait à bonne vitesse dans la campagne anglaise, un long sifflement surpassa le fracas des roues sur les rails. Laissant derrière lui un nuage de vapeur vite dissipé dans l'atmosphère, le convoi filait vers la mer, emportant vers son destin un petit monde de gens de toutes conditions.

Mais entre Louis et Mary, la glace était désormais rompue et la conversation s'engagea alors vraiment. La musique qui les avait fait se connaître en fut le premier sujet et c'est ainsi qu'ils se découvrirent la même passion pour les sonates de Mozart, seule partie de l'oeuvre du Maître que Mary connaissait un peu. On revint sur Haendel puis à nouveau sur Bach et ainsi de suite, une heure durant. Vinrent alors les premières confidences sur leurs enfances respectives. La Bretagne de Louis, la Cornouaille de Mary. La lande d'Héanbihen, les falaises de Saint Ives. La ferme bretonne, les murs tristes de l'orphelinat. Chaque minute

qui passait livrait à l'autre un peu plus du personnage de chacun. Non sans émotion, Louis écouta l'histoire tragiquement banale de l'enfance de la jeune femme. Une mère décédée en lui donnant la vie, un père qui n'avait plus donné de ses nouvelles, des voisins qui l'avaient recueillie et qui n'avaient pas pu continuer à l'élever. Alors, cela avait été l'orphelinat, son seul foyer des années durant. Charlotte qu'elle avait connu quand elle n'avait pas encore dix ans, Charlotte de deux mois sa cadette qui était devenue la soeur qu'elle n'avait jamais eu, Charlotte enfin avec qui elle avait toujours tout partagé.

Mary déversait son enfance dans le silence attentif de Louis. Jamais auparavant, elle n'avait autant parlé d'elle. C'était comme une délivrance, l'exorcisme d'un passé douloureux trop lourd à porter sur des épaules de petite fille, la libération d'un trop plein de peines dans lequel parfois se noyait le coeur.

Enfin elle s'arrêta. Louis mit quelques instants à s'en rendre compte, fasciné qu'il était par la jeune femme, ému plus qu'il ne l'aurait admis par la brillance d'un regard embué d'une larme qui perlait au coin de l'oeil à l'évocation de ces lancinants souvenirs. S'il avait osé, rien que pour alléger sa peine, il aurait pris sa main dans la sienne.

Un goûter composé d'un peu de pudding que Charlotte avait absolument tenu à lui faire emporter fournit une transition et à son tour, Louis évoqua son enfance en Bretagne. Une enfance presque dorée en comparaison de ce que Mary avait vécu. L'amitié qui était née spontanément entre les deux jeunes gens se transformait peu à peu en une chaleureuse complicité qui les poussait l'un vers l'autre et les faisait se comprendre sans même avoir à le dire.

Lorsque vers six heures et demie, parvenu au terme de sa course, le train entra en gare de Southampton, Louis et Mary avaient l'impression de se connaître depuis longtemps.

- Quelque chose me dit, avoua Mary, et cela fait plusieurs fois que je me fais cette réflexion, que notre rencontre n'est pas aussi fortuite que cela. Je suis persuadée qu'il doit y avoir une raison à notre présence ici tous les deux, ce soir.

- J'ai aussi ce sentiment, mais je ne saurais pas davantage vous dire pourquoi. Une chose cependant est certaine Mary : je suis très heureux de me trouver ici et en votre compagnie.

L'espace d'un instant le regard de Mary se troubla, réaction qui échappa à Louis car au même moment, dans un crissement d'essieux, le voyage de Londres à Southampton s'achevait sur cette longue plainte de métal torturé.

Collationner leurs quelques bagages, trouver un porteur, se faire indiquer le chemin du bateau, tout cela ne prit guère plus de dix minutes. Contrôle des passeports, contrôle de la douane puis quelques centaines de mètres jusqu'au quai.

Tel un mur éclairé chichement par les projecteurs du quai, la coque noire du *Hilda* barrait l'horizon des deux jeunes gens. Une étroite coupée enjambant l'eau sombre du bassin, reliait le navire à la terre ferme. Il faisait déjà nuit, froid et humide.

Mary détaillait le navire, promenant son regard de l'étrave à la poupe, du pont au sommet du mât.

- C'est bien la première fois que je vois d'aussi près un bateau de cette taille, affirma-t-elle. Louis, vous qui vous y connaissez, que pensez-vous de celui-là ?

- Ma foi, il me parait très bien et il suffira amplement à nous faire traverser jusqu'à Saint Malo !

Un matelot s'empara de leurs bagages tandis que Louis octroyait un généreux pourboire au porteur.

- Allez Mary venez ! Embarquons ! Donnez-moi la main et regardez bien où vous posez les pieds !

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, soutenue par la robuste poigne de Louis, Mary se retrouva sur le pont du vapeur. Comme à regret, elle dut lâcher la main du jeune homme. Il n'aurait pas été décent de prolonger davantage un contact qui l'émouvait bien au-delà de ce qu'elle aurait imaginé quelques heures plus tôt.

Le Commissaire de Bord accueillit ses deux passagers et un steward les conduisit vers l'avant, en direction des cabines de Seconde classe. Du salon avant provenait une mélodie bien connue du Léon. Après son immersion dans la langue anglaise, Louis en entendant pour la première fois depuis des mois ces quelques mots de breton sentit son coeur tressaillir. Cette fois, le retour était bel et bien commencé !

*

* *

Maintenant qu'ils étaient l'un et l'autre installés dans leurs cabines respectives et qu'il n'y avait plus rien à faire avant l'appareillage, le moment était venu ainsi que Louis l'avait suggéré, de faire une visite du navire. D'ailleurs Mary ne s'était pas fait prier, intriguée qu'elle était par la nouveauté que ce bateau représentait pour elle. Les deux jeunes gens s'étaient rejoints sur le pont milieu, juste sous la passerelle.

- Commençons par là, suggéra Louis, en désignant l'avant.

Mary suivait avec intérêt la fin du chargement des marchandises de la cale 2. Un plateau suspendu sous le mât de charge allait et venait entre le quai et les profondeurs du navire où il disparaissait avec son chargement avant de réapparaître vide quelques minutes plus tard. Se penchant sur la claire-voie, elle remarqua :

- Oh regardez Louis, voici justement le couloir de nos cabines !

- En effet Mary, mais sur un bateau, un couloir s'appelle une coursive !

- *My God* ! le langage des marins n'est pas simple pour la novice que je suis ! J'ai l'impression que je n'ai pas fini de commettre des erreurs !

- Cela n'a aucune importance et nul ici ne vous en tiendra rigueur ! Venez, passons sur la plage avant !

Ils escaladèrent l'escalier plutôt raide qui, sur tribord, faisait la liaison entre le pont principal et la proue du *Hilda*. Saisies sur le pont, deux grosses ancrs dont la chaîne disparaissait dans les puits en contournant le tambour du guindeau constituaient les appareils de mouillage. En dehors d'elles, le secteur ne présentait guère d'intérêt. Néanmoins, Mary s'avança jusqu'à l'extrémité de la proue, se retourna et de là, contempla silencieusement le navire.

- Regardez Mary ! disait Louis en désignant le guindeau. C'est cet appareil qui permet de relever l'ancre. Autrefois, les marins effectuaient ce travail à la force des bras en virant au cabestan ! La vapeur représente un réel progrès car elle soulage beaucoup l'homme ! Prenez garde à ne pas glisser !

Mieux valait faire attention en effet car le pont était devenu très humide dans cette atmosphère chargée d'eau en raison du brouillard qui allait s'épaississant.

- Dites-moi Louis, ce brouillard ne va-t-il pas gêner notre départ ?

- Je me posais justement la même question à l'instant car il est devenu bien épais. Nous allons le demander à quelqu'un de l'équipage !

Précisément, on ne distinguait plus que difficilement les édifices qui bordaient le quai. D'épais paquets cotonneux défilaient paresseusement sous les réverbères qui éclairaient le poste d'amarrage du *Hilda*.

Regagnant le pont principal par le même chemin, ils croisèrent le Commissaire de Bord qui accueillait les derniers passagers. Des bretons, dont un passablement gai.

- Commissaire s'il vous plaît, partirons-nous à l'heure prévue avec ce brouillard, questionna Louis.

- Je crains bien que non car le Capitaine disait il y a quelques minutes que nous allions sans doute devoir attendre.

Mary parut fort ennuyée par ce contretemps mais Louis s'empressa de la rassurer.

- Ne vous en faites pas Mary, vous serez à destination bien avant mardi ! D'ailleurs, ce ne sera peut-être pas très long puisque comme le faisait remarquer Monsieur Baker tout à l'heure, le Capitaine pense que cela pourrait s'améliorer dans la nuit. Je suis ici avec vous et je veille au bon déroulement de votre voyage. Allez, poursuivons notre visite !

Par la coursive bâbord, les jeunes gens longèrent les deux cabines des officiers et parvinrent sur le pont milieu arrière. A leur gauche, un escalier étroit invitait à monter.

- Montons ! décida Louis.

Les marches débouchaient sur le sommet du rouf, au niveau de la timonerie et juste à l'aplomb d'un canot de sauvetage.

- Voyez-vous Mary, si pour une raison ou une autre nous devons évacuer le navire en mer, c'est avec ces canots que nous quitterions le bord !

- Plaise à Dieu que nous n'en ayons nul besoin ! marmonna Mary. Mais dites-moi Louis, y aurait-il de la place pour tout le monde ? Ces canots ne me paraissent pas bien grands !

- Chacun d'entre eux peut porter trente personnes et il y en a quatre sur ce rouf plus deux à l'arrière. Je pense que nous pourrions tous y tenir, à moins que nous ne soyons plus de cent quatre vingt à bord. Mais dans ce cas, il y aurait encore les radeaux.

- Avec le froid qu'il fait ! Ah non, merci ! ironisa la jeune fille.

Chaque canot de sauvetage recouvert d'une bâche de protection était solidement saisi sous son bossoir mais, en cas de nécessité, il ne faudrait pas longtemps à un équipage bien entraîné comme l'était celui du *Hilda* pour les mettre à flot. Le Capitaine Gregory y veillait, ne manquant jamais une occasion d'exercer son équipage à des manoeuvres d'urgence qui si un jour elles devaient être exécutées réellement, devraient l'être de façon réflexe, sans avoir à se demander ce qu'il y avait lieu de faire.

A la même hauteur que les canots mais au centre du rouf lui-même, s'élevait la haute cheminée jaune, couleur de la South Western. De la fumée s'échappait en permanence de son som-

met. Le contact avec le métal chaud fit du bien à Mary dont les mains se transformaient peu à peu en glace.

- Louis, à quoi sert cette autre cheminée à côté de la grande ? Vous voyez, celle dont l'extrémité est recourbée !

- Oh ! Ce n'est pas une cheminée ! Ce serait même exactement le contraire ! C'est une manche d'aération qui permet d'envoyer de l'air frais dans le navire et si son extrémité est recourbée, c'est pour pouvoir l'orienter de façon à capter plus ou moins d'air selon les besoins.

Quelques pas de plus amenèrent Louis et Mary devant la timonerie. Quatre cloisons percées d'une porte et de hublots, l'isolaient de l'extérieur. En son centre, trônaient la roue de la barre et le massif supportant le chadburn d'où l'on pouvait transmettre les ordres de marche à la machine. A ses côtés, devisaient deux hommes dont l'un portait sur sa veste de larges galons dorés.

- Ce doit être notre Capitaine, hasarda Louis qui n'avait encore jamais vu William Gregory.

Et en effet, c'était bien le Capitaine en conversation avec Pearson qui supputait les chances d'une amélioration prochaine de la visibilité.

Contournant la cheminée cette fois par tribord, ils rejoignirent l'escalier qui lançait sa volée de marches en direction du pont principal. Là, deux matelots achevaient de verrouiller le panneau de la cale arrière. Par la claire-voie, on pouvait apercevoir le salon des Première classe. Brillamment éclairé, il était occupé par quelques messieurs devisant un verre à la main.

Avec le rouf arrière, Louis et Mary achevaient leur visite du pont du navire. Penchée par dessus le couronnement, Mary

contemplait la surface du bassin. Louis ne put s'empêcher de se rappeler l'attitude vaguement inquiète de Mary qu'il avait observée quelques minutes plus tôt alors qu'ils se trouvaient sur la plage avant du *Hilda*.

- Cette eau noire me fait peur, Louis. Je suis bien contente d'être avec vous car je n'aurais pas aimé être seule ici ce soir !

- Mary ! vous n'auriez pas été seule ! Nous sommes au moins une centaine à bord ! Vous auriez bien fait la connaissance de quelqu'un !

- Peut-être ! Mais quoi qu'il en soit, merci Louis. Ce soir la question ne se pose pas puisque vous êtes là et je vous connais.

Le compliment réchauffa le jeune homme jusqu'au fond du coeur et par cette humidité glaciale, il en avait bien besoin. Décidément, la petite Mary occupait bien de la place dans ses pensées depuis le soir du concert !

- Venez avec moi Mary ! Il fait trop froid pour rester dehors ! Aimeriez-vous aller au salon prendre quelque chose de chaud ?

- Excellente idée ! Pensez-vous que l'on pourrait aussi y trouver quelque chose à manger car je meurs littéralement de faim !

- Sans aucun doute ! Je suppose que la South Western a prévu de nourrir ses passagers, s'esclaffa Louis en prenant la direction du grand escalier arrière, celui qui donnait accès à l'entrepont.

Laissant derrière eux le salon de Première car ni l'un ni l'autre n'auraient pu se l'offrir, ils empruntèrent la coursive milieu qui passait entre les deux conduits des chaufferies, pour accéder au salon de Seconde.

Un quart d'heure plus tard, les deux jeunes gens étaient at-
tablés devant un délicieux potage chaud et relevé à souhait. A la
table voisine, un couple parlait surtout du retard dont on ne pou-
vait pour le moment estimer la durée.

Louis et Mary avaient pris le parti de ne plus s'en soucier et
c'était bien ce qu'il y avait de mieux à faire.

4

Samedi matin, 18 Novembre 1905.

Depuis plus d'une heure, William Murdoch, le cuisinier du bord est à l'ouvrage. Il est vrai que nourrir plus de cent personnes plusieurs fois par jour, ce n'est pas une sinécure, surtout lorsqu'il faut exercer dans l'exiguïté d'un office de bateau et en mer, de surcroît. Certes, dans la petite cuisine qui jouxte le salon des Première, il n'y a guère d'espace, mais cela n'empêche pas de faire de la qualité. Tenez ! Consultons ensemble le menu de la Première classe, la référence de Murdoch, celui qui honore son talent de cuisinier.

Pour midi, le Chef a prévu pour commencer une consommé de poisson dont l'odorant fumet embaume déjà la cuisine. En entrée, ses clients trouveront un superbe plateau de fruits de mer et de crustacés, réunissant crevettes et langouste en passant par tourteau et homard. Et du frais ! Il a été les acheter lui-même hier après-midi auprès du fournisseur habituel de la Compagnie. Exigeant sur la saveur de ses recettes, il l'est plus encore sur la qualité des ingrédients. Pour finir, le menu propose un délicat plat d'agneau des Highlands, rehaussé de quelques beaux légumes qui lui ont été livrés hier soir. Le tout sera couronné d'une pièce de pâtisserie.

Pour le *tea time* de ce soir, il envisage de préparer un succulent pudding nappé d'une crème dont il a le secret. Là encore, il y a de quoi donner quelques émotions à plus d'un tour de taille féminin et même masculin. Mais il est vrai aussi, qu'en ce début de vingtième siècle, contrairement à nos critères d'aujourd'hui, un peu d'embonpoint non seulement n'est pas considéré comme nuisant à l'esthétique, mais contribue à asseoir une certaine position sociale. N'est-ce pas, Capitaine Gregory ?

Bref, avec toutes ces bouches à nourrir, le Chef ne va pas chômer durant la traversée. Mais pour l'instant, il va être huit heures et il faut préparer le *morning breakfast*. Thé et porridge pour tout le monde. Bacon et oeufs en plus pour la Première classe, le tout servi avec des toasts qu'il n'est pas toujours facile de griller à point tout en poursuivant dans le même temps d'autres préparations. Il est vrai quand même que l'arrivée de l'électricité à bord lui facilite désormais bien la tâche car si les fourneaux et le four continuent de fonctionner au charbon, un nouveau grill électrique a été installé tout récemment et depuis ce jour, il prépare des toasts grillés à souhait pour le plus grand plaisir de tous et notamment celui de son Capitaine.

Dans les salons de Première et de Seconde, maîtres d'hôtel et stewards aidés par les deux femmes de chambre, dressent les tables avec la dextérité de ceux qui n'en sont plus à leurs débuts dans le métier. Pas de temps à perdre car si en mer, certains n'ont pas toujours le coeur à passer à table, il en est d'autres par contre que rien n'arrête.

Georges Grindle est de ceux-là. Voici justement que sa silhouette à la fois massive et joviale, apparaît dans l'encadrement de la porte du salon. Ingénieur mécanicien de la Marine, il a fait une belle carrière dans la construction navale et à ce jour, les

bateaux n'ont plus guère de secrets pour lui, de la quille au pont, de la coque au mât. Il y a de cela maintenant quelques années, à l'occasion d'un voyage en France, il a découvert la douceur du climat breton. Depuis, devenu un incondtionnel de cette Petite Bretagne qui dans ses différences a tellement de ressemblances avec la Grande, il a fini par s'y installer et en faire la résidence des siens. Ce qu'il en apprécie le plus, c'est sa douceur, en particulier durant l'hiver. Ah c'est autre chose que la rigueur de Birkenhead, ville de son enfance ! C'est autre chose que la froidure hivernale de l'Ecosse !

Aujourd'hui il rentre chez lui à Saint Enogat, autrefois modeste village de pêcheurs sur la rive gauche de la Rance, devenu à présent un quartier de Dinard, la ville dont le chic monte sans cesse grâce notamment à ses visiteurs fortunés venus d'Angleterre qui en ont fait un lieu de résidence privilégié placé sous le signe de la richesse et de l'élégance. Devant lui, s'ouvre la perspective d'un mois et demi de congé, le temps de savourer en famille les fêtes de fin d'année.

En famille ! Ah pour sûr, il est impatient de la revoir sa famille, le brave Georges. Pensez donc ! Une épouse et cinq enfants, cela en tient de la place dans une vie et dans le coeur ! Et dire que depuis l'été dernier, il ne l'a pas revu tout ce petit monde auquel il pense chaque jour. *Good God*, vivement ce soir !

Un aîné de vingt ans, le benjamin d'à-peine dix ans et entre les deux, trois autres enfants se succédant au rythme d'un tous les deux ans. Belle famille parfois un peu turbulente qu'Evelyne, sa charmante épouse, a parfois quelques difficultés à régenter en l'absence du père. Oui, tout pour être heureux ! Et il est heureux Georges Grindle ! C'est même un joyeux compère

qui ne manque jamais une occasion sinon de faire l'une de ces facéties dont il a le secret, du moins de raconter une bonne histoire car comme il se plaît à le répéter, le rire est le meilleur remède à la santé de l'homme. D'emblée, il attire la sympathie et même ceux qui parfois sont victimes de ses plaisanteries, ne parviennent pas à lui en garder rancune tant il sait si bien tourner tout en dérision, n'hésitant surtout pas à se moquer de lui pour oser se moquer des autres. Et croyez moi, il sait avoir l'humour mordant.

- Bonjour steward ! tonitruait-il. Ne tardez pas s'il vous plaît à m'apporter deux oeufs brouillés pour commencer ! La mer me met en appétit et Dieu sait qu'aujourd'hui je me sens d'humeur à m'attaquer à quelque chose de sérieux !

S'étant avancé de quelques pas dans la salle à manger, il aperçoit le pasteur occupé à beurrer consciencieusement un toast d'une épaisse couche de marmelade.

- Bonjour à vous Révérend ! Déjà en train de goûter aux nourritures terrestres ! A ce que je vois, vous ne perdez pas de temps vous non plus !

- A cette différence près mon fils, et contrairement à vous je suppose, c'est que je me suis déjà rassasié de nourriture spirituelle avec la parole du Seigneur alors que sans doute, vous dormiez encore !

- Que voulez-vous, Révérend, le monde est ainsi fait ! M'en voudrez- vous beaucoup si je vous confesse que pour ma part je ne rends jamais aussi bien grâce à Dieu que le ventre plein !

- L'important, mon fils, est que vous lui rendiez grâce et peu importe quand. Je souhaite cependant qu'Il lui plaise de pourvoir à votre appétit sinon, je crains fort que vous ne l'oubliez un peu vite au profit de votre estomac !

- Holà Révérend ! Tout doux, Monseigneur ! Je ne faisais que plaisanter et voici que déjà vous me vouez presque aux géhennes éternelles !

- Certes non, mon fils ! même si votre notion des priorités vous conduit à accorder une telle importance aux nourritures d'ici-bas. Croyez moi, aussi nécessaires qu'elles puissent être, elles ne vous apporteront jamais tout ce que peut vous apporter l'Esprit de Dieu !

Ne se sentant pas de taille à polémiquer de la sorte le ventre vide, Georges Grindle préfère battre en retraite momentanément devant les assauts du pasteur.

- D'accord, d'accord ! *Amen* et bon appétit, Révérend !

- Bon appétit à vous aussi mon fils, et n'oubliez pas de bénir le Seigneur qui vous offre ce repas !

Allons, se dit Grindle en attaquant le premier toast, notre Révérend a mangé du lion ce matin ! Mais au fond, il m'est bien sympathique car il part à la première occasion !

Déjà, la veille au soir, en attendant l'appareillage, l'un et l'autre avaient croisé le fer. Pourtant, sans que son interlocuteur s'en doute, Thomas Stanley prenait lui aussi un malin plaisir à ces joutes oratoires qui faisaient chaque fois le bonheur de l'assemblée tant l'un et l'autre ne manquaient pas de répartie.

Précédée par un joyeux tintamarre, voici que la famille Rooke rejoint le salon à son tour.

Se bousculant, se poursuivant, Joyce et Edward n'interrompent leur jeu que lorsque quelque chose d'inconnu ou d'étrange vient détourner leur attention. Et pour ces deux enfants qui effectuent là l'une de leurs premières traversées, un navire comme le *Hilda* ne manque pas de curiosités.

Ravissante, distinguée et cultivée, Mary Rooke, la jeune maman des deux bambins est l'exemple même de ces jeunes femmes de bonne famille élevées dans le cocon douillet de la bourgeoisie de la City. D'une élégance raffinée, parée de bijoux de valeur, elle attire à chacun de ses déplacements le regard admiratif des hommes. Le maître d'hôtel s'empresse d'installer la jeune femme et ses deux enfants à une table d'où ils pourront voir la mer, en espérant que cela suffira à faire tenir un peu tranquilles ces deux petits si pleins de vitalité.

Au même moment, Louis Ropert frappe à la porte de la cabine voisine de la sienne, celle que Mary occupe avec une autre passagère. Réveillé depuis un certain temps, Louis a du attendre patiemment que passent les heures jusqu'à ce que vienne ce moment où en toute décence, il pourrait oser frapper à la porte de sa voisine. Un instant plus tard, Mary déjà habillée, ouvre la porte un peu plus vite qu'elle n'aurait souhaité le montrer. Décidément, ce garçon ne quitte guère ses pensées !

- Bonjour Mary ! Bien dormi ?

- Plutôt bien à vrai dire, et vous ?

- Mieux encore ! et puisque la Compagnie nous offre le petit déjeuner, vous plairait-il de le prendre au salon en ma compagnie ?

- Oh, avec grand plaisir ! J'ai justement très faim ! Je m'attendais à être malade mais je constate avec soulagement qu'il n'en est rien et que tout va bien.

- Pardi ! La mer n'est pas plus agitée qu'un étang ! Et c'est tant mieux car je préfère aussi ne pas avoir à mettre trop à l'épreuve un pied qui au fond n'est pas si marin que cela.

- Allons donc mon cher Louis, vous plaisantez ! Un voyageur expérimenté comme vous doit être amariné depuis longtemps !

- Ma chère amie, je vous laisse l'entière responsabilité de cette affirmation ! Pour ma part, je n'aurais certes pas la vanité de le prétendre!

Des cabines de Seconde au salon, il n'y a que quelques pas en empruntant la coursive principale et quelques minutes plus tard, les deux jeunes gens sont attablés devant un excellent thé de Ceylan dont les effluves parfumées embaument déjà l'atmosphère.

Quatre tables, le double de chaises, le tout fixé au sol le long d'une banquette de moleskine qui occupe deux des quatre côtés. Sur l'une des cloisons, deux peintures de mer ajoutent une touche maritime à la décoration, voilà pour le mobilier. A hauteur d'homme, deux hublots au travers desquels on distingue une mer grise sous un ciel tout aussi gris et si bas qu'on a l'impression qu'il va se déchirer sur la pointe des mâts, laissent pénétrer timidement la lumière du jour.

En effet, le brouillard s'est totalement dissipé mais pour l'instant il a été remplacé par ces nuées sombres et basses qui semblent recouvrir la mer comme une gigantesque toile de tente.

- Ainsi, Louis, vous avez parfaitement bien dormi, disiez-vous !

- En effet ! Mais vous savez, je dors bien à peu près partout ! Et cette nuit comme les autres !

Louis ! ce n'est pas tout à fait exact ce que vous dites là... Vous n'avez pas si bien dormi que cela ! mais il est vrai que l'avouer à Mary vous obligerait aussi à en dire la raison.

- Avec le retard que nous avons pris, à quelle heure pensez-vous que nous arriverons à Saint Malo ?

- Oh, je pense que ce sera en fin d'après-midi, mais il faut aussi compter avec les marées pour entrer dans le port. Mieux vaudra poser la question à l'un des marins un peu plus tard !

A la table voisine, deux autres femmes viennent de s'installer. Avec ce sourire complice de ceux qui partagent un même voyage, ils se sont salués d'un signe de tête et d'un sonore *Good morning* ! A leur conversation, on devine que l'une et l'autre sont les nurses de familles anglaises installées à Dinard.

- Si vous le souhaitez, Mary, nous pourrions monter sur le pont en fin de matinée. Ainsi, nous pourrions voir le passage du Raz Blanchart.

- Pardonnez mon ignorance, mais c'est quoi ce Raz ? Euh, comment avez-vous dit ?

- Raz Blanchart !

- Oui, c'est cela, Raz Blanchart. Qu'est-ce au juste ?

- C'est le passage entre l'île d'Aurigny et la côte française, pas très loin de Cherbourg. Vous plairait-il de le voir ?

- Ah oui, bien volontiers, je n'ai encore jamais vu la France !

- Vous savez, à la distance à laquelle nous allons passer de la côte, je ne pense pas que cela ne vous permette pas de vous faire une idée exacte de mon pays. Tel que nous le verrons depuis le pont de ce bateau, je crains qu'il ne ressemble à beaucoup d'autres.

- Peu importe Louis, c'est votre pays et ce sera le mien demain ! Cela fait donc deux raisons pour m'y intéresser.

Tout en parlant, Louis n'a guère quitté Mary des yeux. Décidément, cette jeune fille est bien jolie et le charme qui

émane d'elle ne peut laisser indifférent. A plusieurs reprises, leurs regards se sont croisés et le jeune homme a bien cru y déceler une certaine lueur pour le moins complice. Mais c'est sans doute une idée qu'il se fait, car au fond, en dehors du cadre de ce voyage, pourquoi s'intéresserait-elle à lui ? Demain, leurs chemins vont se séparer et il ne voit pas bien comment il pourrait lui arracher une promesse de se revoir.

Et pourtant Louis ! Dans la tête de la frêle Mary Miles, elles tourbillonnent aussi les pensées et les impressions. Elles se bousculent follement les questions car votre juvénile assurance la séduit bien plus qu'elle ne voudrait l'avouer. Elle aussi a senti passer un courant étrange dans ces regards qu'elle échange avec vous, mais elle aussi se dit qu'il doit s'agir d'une illusion de sens. L'un de vous deux ne fera-t-il pas le premier pas vers l'autre ? Ce serait dommage ! Louis, vous qui l'autre soir au concert, avez osé demander à Mary la permission de l'accompagner jusqu'à Saint Malo, non pas par audace mais plutôt par crainte du regret de ne l'avoir point fait, osez encore ! Le moment qui passe ne revient jamais.

Une petite vague fit rouler légèrement le *Hilda* qui se redressa aussitôt et poursuivit sa route sans sourciller. Puis il en vint une autre, et une autre encore...

- Hé là ! Que se passe-t-il, Louis ? Allons-nous avoir une tempête ?

Mary en prononçant ces mots se cramponnait instinctivement au bord de la table.

Louis prit le parti d'en rire.

- Oh non ! Une tempête ce n'est pas cela ! Nous sommes tout simplement un peu plus éloignés de la côte que tout à

l'heure. Et au large, là où rien ne l'arrête, la mer en prend un peu plus à son aise !

- J'espère qu'il n'y a pas de danger au moins ! Louis, rassurez-moi !

- Mais non Mary, ces quelques vagues ne présentent aucun danger. Ni celles-là, ni même de plus grosses. Le bateau a été conçu pour résister à la mer et il faudrait une bien grande tempête pour nous mettre en péril.

- Etes-vous sûr de ce que vous avancez, Louis ? Vous qui n'êtes même pas marin !

Louis rit de plus belle.

Une nouvelle vague un tout petit peu plus forte que les précédentes, souleva la hanche du vapeur qui sous l'effet de cette caresse s'inclina cette fois plus franchement puisque l'eau vint jusqu'à effleurer les hublots du salon.

Mary se crispa un peu plus.

- Oh Louis ! Vous êtes bien sûr que nous ne risquons rien ?

- Absolument rien ! Non, absolument rien ! affirma-t-il avec conviction.

Apportant avec lui quatre barrettes de roulis, le steward s'approcha de la table des jeunes gens. Une fois fixées, ces barrettes empêcheraient la vaisselle de glisser, de tomber et de se briser au premier coup de gîte un tant soit peu accentué.

Intriguée, Mary le regardait faire lorsqu'elle saisit tout-à-coup la raison de ce montage.

- Nous allons rencontrer une tempête, n'est-ce pas, Monsieur ! mais vous ne voulez pas nous le dire ! C'est bien cela ?

Quitte à paraître inconvenant, le jeune garçon ne put s'empêcher de rire.

- Mademoiselle, je me préoccupe surtout de mettre vos jolis pieds à l'abri d'une tasse ou d'une théière brûlantes qui pourraient glisser de la table et vous causer bien du tort ! Allez ! ne vous inquiétez pas, même si cela roule un peu. La mer n'est que très rarement immobile et on peut difficilement imaginer qu'il en aille différemment pour le navire qui flotte dessus.

Un peu rassurée en ce sens que l'annonce émanait d'un membre de l'équipage, fut-il simple steward, Mary décida de se concentrer sur sa tasse de thé afin de la boire sans renverser. Louis beurra un toast et le lui tendit.

- Tenez Mary ! Mangez aussi. En mer, il est important d'avoir l'estomac plein pour se sentir bien !

Il n'était pas totalement convaincu du bien-fondé de cette affirmation sentencieuse, mais l'ayant déjà entendue, il saisissait l'occasion au bond pour s'affirmer ainsi aux yeux de Mary, comme un voyageur expérimenté.

*

* *

Sur la passerelle, William Courtmann, l'officier pilote a pris le quart de huit heures à midi et à son tour, il a renseigné le journal de navigation d'un laconique "Mer peu agitée". Le *Hilda* est en route au sud, cap sur l'île d'Aurigny qu'il doublera en fin de matinée. La machine tourne rond. Tout va bien à bord.

De la routine... Rien d'autre que de la routine pour cet officier de cinquante ans qui a passé tant d'années en mer. Sa présence à bord du navire se justifie par le fait que pour entrer dans un port, il doit y avoir un pilote de ce port sur la passerelle. Aussi, afin de ne pas recourir sans cesse aux services du

pilotage dans les ports qu'elle dessert très souvent, la South Western tout comme la Great Western d'ailleurs, a placé sur chacun de ses navires un officier pilote qui est reconnu comme tel par les autorités portuaires. Cela permet de gagner du temps à l'arrivée comme au départ et surtout cela permet d'économiser le montant de ce service.

Autre avantage, la présence de cet homme à bord permet de répartir les quarts entre trois officiers au lieu de deux, ce qui allège notablement le service car sauf exception, le Capitaine ne prend pas le quart, sa fonction faisant de lui un homme en activité permanente.

Pour William Courtmann, il n'y a rien d'autre à faire ce matin, si ce n'est de surveiller le cap suivi par l'homme de barre et de veiller au respect strict des règles de prévention des abordages. Dans une traversée de la Manche, c'est là un souci permanent sur les passerelles, en particulier par mauvaises conditions de navigation. Il n'est pas toujours évident de croiser les routes perpendiculaires des nombreux navires montant ou descendant la Manche, tout particulièrement celles des voiliers auxquels le vapeur doit la priorité.

La visibilité même si elle s'est améliorée, reste médiocre. Trois à quatre milles tout au plus. Ce n'est pas énorme mais en tout cas c'est largement suffisant pour assurer la sécurité.

Quart sans histoires pour une traversée de routine.

Dans sa cabine, Gregory termine son petit déjeuner. Il ira ensuite comme à l'accoutumée, faire son tour de passerelle, puis redescendra achever la mise à jour de ses manifestes de cargaison. Par contre, le retard de cette nuit va se répercuter sur l'arrivée à Saint Malo où il va falloir attendre que le niveau de la mer permette l'entrée dans le bassin à flot. Sans ce retard, le *Hilda*

serait arrivé sur rade vers midi et aurait pu profiter de la marée haute car l'horaire de la traversée était bien entendu bâti en fonction de cette heure de marée. Mais avec ce retard, l'arrivée n'aurait lieu désormais qu'en fin d'après-midi et il allait falloir attendre la remontée de la mer qui ne serait haute que vers dix heures du soir. Autant dire qu'on ne serait à quai au mieux qu'après huit heures. Ce satané brouillard aura fait perdre une marée ! Mais que faire d'autre ? Continuer à faire route au lieu de mouiller dans le Solent ? Certes ! mais pour celà, il aurait fallu prendre quelques risques. Or, les consignes de la Compagnie sont formelles : ne prendre aucun risque qui pourrait mettre en danger le navire ou ses occupants. Mais où commence véritablement le risque ? Cette notion n'est pas très claire car trop subjective dans son appréciation. Certains Capitaines iront toujours de l'avant quand d'autres jugeront plus sage de s'arrêter. Tandis qu'on ne blâmera les premiers qu'en cas d'accident, on taxera un peu facilement les seconds de poltronnerie. Il faudrait aborder cette question avec Lewis, le Capitaine d'Armement, directeur adjoint de la Compagnie. Perdre quelques heures, bien sûr c'est ennuyeux. Mais perdre un navire...

*

* *

Le poste avant, pompeusement baptisé "salon avant" dans lequel se sont installés nos *Johnnies*, a bien du mal à contenir les joyeux débordements des plus jeunes et des plus âgés aussi, de ceux que l'euphorie du retour a incité à caresser un peu plus que de raison, les formes arrondies de quelque bouteille. Comment leur en vouloir ? Comment leur interdire de célébrer

dans la joie cette fin de campagne fructueuse ? Comment s'offusquer de ces quelques pas de travers dont la mer n'est pas seule responsable.

Car ils sont heureux ces bretons. Ils sont gais, les quatre frères Velly de Cléder. Ils rient aux éclats, Jean et Eugène Kerbiriou. Tout juste trente ans à eux deux et l'avenir devant soi ! Ils trinquent une fois encore, le père Tanguy et ses trois fils. La bourse est bien garnie, lourde de guinées d'argent qui feront un beau Noël dans la petite maison de Sibiril. Sous l'oeil amusé de leur père, ils chantent, les deux petits Calarnou. Ils reprennent sans cesse ce refrain que si souvent ils ont entonné :

En faut-il de l'échalotte ?
 En faut-il de l'oignon ?
 Deux sous ! Deux sous la botte !
 Voici les petits bretons !

- Tiens donc Yann ! Un verre est ici avec moi ! Et toi aussi Fanch ! Au retour et au pays ! *Yech'ed mad deomp* ! A la nôtre !

A l'une des extrémités du salon, assis à même le sol, s'est rassemblé un petit groupe dans lequel chacun a passé le bras autour de la taille de son voisin ; un petit groupe d'hommes duquel s'élève la mélodie grave d'une antique chanson bretonne. Ce sont tous les gars de Plouescat. Il y a là Erwan et Charles, Pol et Louis, Yann et Maurice et deux autres encore. Tous unis dans la même bonne humeur, reprenant le refrain en chœur.

Chantez mes amis ! Chantez mes frères de Bretagne !
 Vivez l'instant présent, tout empli qu'il est de votre bonheur !

Chantez votre joie de vivre ! Car elle nous est comptée cette vie, et nul parmi nous ne sait jusqu'à quand !

A l'une des tables, à droite sous le hublot, Roscoff et Cléder s'affrontent dans une coinchée animée. C'est à qui perd gagne ou à qui gagne perd. Peu importe au fond. Pique ! Atout ! Je coupe ! Et *yech'ed mad* ! Les cartes glissent sur le tapis, des mains noueuses les ramassent, les retournent et les empilent. Allez, à toi de jouer !

Louis Quiviger pour la dixième fois depuis ce matin consulte sa montre-gousset. Pas encore midi ! Ah le temps ne s'écoule pas vite, pauvre ami lorsque l'on a si hâte de retrouver les siens. Enfin, ce soir à Saint Malo, demain soir à Cléder ! Vive la vie après tout car elle est belle !

Allongé sur une banquette, indifférent au brouhaha qui l'entoure, emporté au coeur de son rêve, Tanguy a pris dans la sienne la douce main de Rozenn, sa jeune épouse. Tout comme il l'avait fait avant son départ. C'était il y a six mois. Cent quatre vingt jours ! et surtout cent quatre vingt nuits... C'est bien long quand on est loin de l'aimée. Caressant la main chérie, il l'a portée jusqu'à ses lèvres pour y déposer un baiser lourd d'amour et de désir. Rêve à celle que tu aimes, mon cousin breton, rêve de ses yeux, rêve de ses mains et ne pense à rien d'autre ! Ne pense pas à demain, ne pense à rien qui ne soit elle. Dors Tanguy ! Là-bas, à Cléder, Rozenn pense aussi à toi ; elle t'attend ; elle t'espère. Dors mon ami, mon frère.

*

* *

Abrités par la haute cloison du gaillard d'avant, Louis et Mary contemplent les falaises abruptes d'Aurigny qui défilent sur tribord. En vain, le jeune homme avait espéré que la grisaille qui assombrit toujours le secteur est dévoilerait, ne serait-ce que quelques minutes, le Cap de La Hague. Mais non, rien à faire ! Tout au plus a-t-on aperçu quelques instants une masse sombre, lointaine et compacte, puis ce fut à nouveau le vide gris d'un horizon inexistant.

- Désolé Mary, je crois bien que désormais nous ne verrons plus la côte de France avant l'arrivée à Saint Malo !

- C'est sans importance, Louis. Cela nous aura au moins fait prendre l'air ! Vous êtes bien gentil de vous occuper ainsi de moi et je suis bien heureuse de vous avoir rencontré. Ah je ne suis pas prête d'oublier Haendel et ce concert !

Un frisson secoua les épaules de la jeune femme.

- Vous avez froid Mary ! Rentrons !

- Oh non Louis, ce n'est pas le froid ! Et puis à l'intérieur, je me sens encore moins bien qu'ici. Toute cette eau me fait un peu peur. La mer m'inquiète. Restez avec moi, voulez-vous ?

Son regard croisa une nouvelle fois celui de Louis. Encore ce regard d'une intensité presque douloureuse. Ce regard qu'il commençait à connaître et dans lequel il croyait déceler un signe, un appel ou autre chose. Mais quoi ?

- Mary...

Soudain Louis ne sut plus ce qu'il voulait dire. Mary une fois encore riva son regard profondément dans le sien. Son coeur se mit à battre plus vite tandis qu'une violente bouffée de chaleur lui montait aux joues. Ses jambes devenues aussi fermes que coton le portaient difficilement.

- Mary...

- Oui...?

- Mary, je ne sais comment vous le dire... Je suis bien ici avec vous... Je suis très heureux de vous avoir rencontrée...

Il eut beaucoup de mal à articuler ces derniers mots que l'intensité du regard de Mary rendait encore plus douloureux à prononcer.

- Moi aussi, balbutia-t-elle dans un souffle.

Le coeur battant à tout rompre, Louis ne parvenait même plus à parler. Une boule lui nouait la gorge. Mais à quoi bon parler ? Ses yeux le faisaient à sa place, criaient son trouble, hurlaient son émotion.

Sans vraiment réaliser ce qui se passait, il devina plus qu'il ne vit la main de Mary se détacher du bastingage et pendre, indécise, le long de sa hanche. Dans le même temps, sa propre main quittait la chaleur d'une poche de pardessus pour se diriger à son tour vers celle de la jeune fille. Une nouvelle bouffée de chaleur lui monta au visage quand, à l'extrémité de ses doigts, il sentit ceux de Mary. L'instant lui parut une éternité. Les mains se frôlèrent, les doigts s'écartèrent pour se refermer aussitôt, enlacés. Sous l'effet de l'émotion, Louis serra un peu plus fort.

Mary répondit de la même façon, accentuant la pression.

Yeux dans les yeux, chacun des deux jeunes gens s'abimait à présent au plus profond du regard de l'autre. Le temps s'était arrêté. Rien n'existait plus qu'eux, rien d'autre que ces doigts enlacés et serrés par l'émotion. Rien d'autre que la découverte d'un sentiment nouveau qui tout-à-coup les submergeait, les entraînaient dans un vertigineux tourbillon.

Merveilleux instant. Sublime fragment d'éternité dans lequel deux coeurs s'éveillent au profond mystère de l'amour.

Une nouvelle pression des doigts et le regard de Louis plongea alors jusqu'au plus profond du coeur de Mary. Le souffle court, les lèvres tremblantes, la jeune fille parvint enfin à murmurer le prénom de son compagnon.

Abasourdi, anéanti par l'intensité de ce qui venait de se passer, Louis n'entendait plus rien. Le bateau, la mer, le but même de ce voyage, tout était sorti de sa pensée, comme gommé. Il n'y avait plus rien que Mary et lui, il n'existait plus rien d'autre que ce tumulte intérieur dans lequel son coeur essayait de reprendre pied, de retrouver un rythme plus serein au milieu du désordre de ce trouble nouveau.

Depuis deux jours, ils en avaient accumulé des pensées contradictoires. Ils s'en étaient posé des questions. Ils en avaient fait un parcours. Séparément, chacun de leur côté, pour finir par se retrouver ainsi, au même diapason du sentiment, main dans la main, yeux dans les yeux, au milieu de l'univers clos de ce bateau. Mais quelle était donc cette force qui grondait en eux et les poussait ainsi l'un vers l'autre ?

Que d'émotion dans ce regard plongé dans les yeux de l'autre. Que de passion dans ces doigts qui s'étreignent convulsivement. Que de tendresse dans le charivari de ces coeurs aux battements désordonnés.

Un moment s'écoula. Sans un mot.

Moment intense de communion entre deux êtres dans lequel les mots devenus soudain inutiles n'ont plus leur place. Instant magique où les mains, les yeux et même les âmes se parlent le langage de l'amour.

Progressivement pourtant, les deux jeunes gens revenaient à la réalité. Voyage à rebours, retour haletant depuis le tréfonds de l'âme. Indifférents au monde extérieur, toujours yeux dans

les yeux, ils s'en revenaient main dans la main de ce premier et émouvant voyage à la découverte de l'être aimé.

- Louis... Oh Louis... Je vous aime !

Brisée par l'émotion, la voix de Mary était devenue inaudible. Ses yeux brillaient étrangement à l'approche d'une larme de bonheur qui commençait à perler au coin de sa paupière tandis que ses doigts serraient intensément, douloureusement même, ceux de Louis. Jamais la petite orpheline n'avait connu pareil tourbillon de sentiments.

L'étrave noire du navire sur laquelle l'écume des vagues dessine une fine moustache blanche, plonge et s'ébroue, émerge et se secoue. Tanguant et roulant, mille après mille, le *Hilda* se hâte sur sa route marine.

Un goéland à la recherche de nourriture, rase le pont en piaillant et d'un coup d'aile, glisse vers l'arrière.

Dans une anfractuosit  sous-marine de la Pierre des Portes, un congre affam  d vore goul mment le jeune poulpe qui a commis l'imprudenc  de s'aventurer devant la porte obscure de son antre.

5

La maison de la famille Grindle surplombe l'anse de Port Salut, quartier est de Saint Enogat et en fait, déjà Dinard car depuis une vingtaine d'années, ce qui n'était qu'un faubourg du village original, ne cesse de s'aggrandir. De somptueuses résidences pour la plupart construites et habitées par nos voisins d'Outre-Manche, poussent çà et là au fil des ans, transformant de manière radicale et définitive, la lande qui dès le printemps se parait de l'or des genêts, du pourpre de la bruyère et du vert de l'herbe sauvage. En l'espace de vingt ans, la Pointe de la Malouine tout comme celle du Moulinet se sont profondément métamorphosées, se couvrant de villas et d'hôtels particuliers dans lesquels réside toute une bourgeoisie britannique qui découvre la douceur de l'hiver breton. Ces constructions, toutes plus belles et plus somptueuses les unes que les autres incarnent la "Belle Epoque", celle que nous restitue aujourd'hui l'imagerie des cartes postales de ce temps-là, dont la naïveté prêterait à

sourire si elle n'était la mémoire profonde de nos aïeux, et partant la nôtre.

En compagnie de ses cinq enfants, Evelyn Grindle occupe donc l'une de ces jolies villas dont les fondations plongent dans la falaise qui ferme l'un des côtés de l'anse. Deux étages, des volets verts comme l'émeraude de la mer et face au large, une grande baie vitrée qui permet d'admirer tout à loisir le magnifique panorama de la Baie de Saint Malo. Jusqu'à hauteur d'homme, un mur d'enceinte cache aux yeux indiscrets la vie privée d'une famille unie.

Ce matin, allant d'une pièce à l'autre, Evelyn chante, vaquant à toutes ces petites occupations qui font les grandes journées d'une maman au foyer. Oui, elle chante, la douce Madame Grindle car ce soir, il sera enfin de retour ! Une fois encore, il aura été bien longtemps absent et c'est bien souvent que sa présence lui aura manqué. Mais ce soir, il sera là. Il sera enfin présent son Georges, avec sa bonhomie, avec ses bonnes histoires qui la font rire aux larmes, avec sa joie de vivre tellement communicative qu'elle emplit toute la maison.

Georges Grindle est en effet un joyeux personnage et nous le savons bien, nous qui l'avons déjà rencontré ! Il est de ceux-là qui éclairent d'un jour nouveau tout ce qu'ils approchent.

Georges est la joie de vivre pour le plus grand bonheur de son entourage et Georges sera là ce soir ! Dieu que la vie est belle ! Comme ils seront heureux demain Dimanche, tous réunis pour le dîner qu'en cette occasion Evelyn va offrir à ses enfants et à ses amis. Oui, il va faire bon fêter le retour de l'être cher et d'autant plus que cette fois, on va le garder jusqu'à la nouvelle année. Ah les belles rigolades que l'on se prépare !

Une fois de plus, Evelyn a jeté un bref regard vers l'horloge, comme si elle s'excusait de demander encore l'heure à la grosse pendule qui trône sur l'un des murs du salon. Onze heures. Le *Hilda* est attendu vers midi. Le temps de débarquer, de traverser la rade jusqu'à Dinard puis de prendre un fiacre depuis le débarcadère du Bec de la Vallée jusqu'à la villa, cela fera bien deux ou trois heures de plus. Au mieux, Georges ne sera là que vers trois heures cet après-midi. Dix fois déjà, elle a effectué mentalement le même calcul ; dix fois, elle a trouvé le même résultat. Au mieux, trois heures de l'après-midi !

Ne plus regarder ainsi l'heure... Cesser d'interroger chaque fois la pendule du regard. Le temps n'avance pas plus vite pour autant. Pas facile quand on se ronge d'impatience ! Se détournant de l'horloge, Evelyn cherche à tromper son attente dans la contemplation du magnifique panorama marin dont le spectacle emplit toute la baie vitrée du salon.

Là-bas, à gauche et tout au fond, le Cap Fréhel, muraille de grès rose derrière laquelle s'abiment les derniers feux des couchants d'été. Plus près, mais toujours dans la même direction, Saint Lunaire et la Pointe du Décollé dont on aperçoit la croix malgré la distance. Sur la droite, tout là-bas, on devine Paramé et la Pointe de la Varde. Saint Malo est pour sa part dissimulé derrière les villas de la Malouine. Et devant, partout devant, jusqu'à l'horizon, la mer, le large et les passes d'accès au port. La Conchée, Cézembre, le Grand Jardin, Harbour... Autant de noms qui fleurent bon le pays malouin, autant de récifs, autant de dangers qui guettent le marin à quelques milles de la sécurité des flancs d'un vaisseau de pierre baptisé Saint Malo.

Tous ces noms, Evelyn ne les connaît pas, mais peu lui importe. Elle sait que tout à l'heure, c'est là-bas, à gauche du phare

qu'apparaîtra la silhouette familière du vapeur de la South Western.

Viens vite brave *Hilda* ! Viens vite jusqu'à nous et rends-moi mon cher époux dont l'absence nous pèse tant ! Arrive ! Arrive vite, notre bon bateau d'Angleterre ! C'est toute une famille qui t'attend, chantonne dans sa tête la blonde épouse de Georges. Arrive, arrive, nous t'attendons !

Hélas, du côté du large, l'horizon est presque vide. On ne devine plus qu'un point noir surmonté d'un panache de fumée : le charbonnier qui a appareillé voici une demi-heure. Hormis ce vapeur et deux bisquines qui, sous la Conchée, tirent des bords dans le vent d'est fraîchissant, les passes sont désertes.

Par acquit de conscience, avant de quitter le salon, Evelyn jette encore un dernier regard vers le large. Mais non, il n'y a décidément rien en vue... Bien sûr, il a sans doute pris un peu de retard... Mais, si par miracle, de l'attente avait surgi l'apparition du navire... Si par miracle, l'intensité de son désir l'avait fait voler tel un oiseau au-dessus de la mer... Si par miracle... Non, point de miracle de la sorte. Et d'ailleurs, pourquoi devrait-il y en avoir un ? L'attente ne fait pas passer le temps plus vite, bien au contraire. Le *Hilda* n'est pas un oiseau et les passes restent obstinément vides.

A une dizaine de milles du Cap de la Hague, le navire tant attendu, tel un familier des lieux, plonge joyusement son étrave dans la vague et sourit aux embruns qui lavent sa plage avant. Il a encore plusieurs heures de route devant lui jusqu'à Saint Malo.

Midi sonne à l'horloge du salon.

*
* *

Frileusement engoncé dans les plis de son ample pélerine, Richard Voss scrutait le large depuis le sommet des remparts. Deux heures qu'il battait ainsi la semelle, s'abritant comme il le pouvait derrière un muret. Deux heures longues comme deux siècles dans la bise glaciale qui se glissait dans chaque ruelle, fouillant chaque recoin de sa morsure aigüe, pour en débusquer ceux qui cherchaient vainement à lui échapper.

Il faut avoir connu ce temps de bise l'hiver à Saint Malo, ces jours et ces nuits durant lesquels la cité n'est plus qu'un gigantesque courant d'air qu'alimente sans cesse le vent d'est. Il faut en avoir subi les attaques sur les oreilles, le nez ou les lèvres pour savoir combien ces jours-là, il ne fait pas bon trainer dehors.

Et en ce début d'après-midi, ce n'est même plus le vent qui souffle, c'est une horde déchaînée accourue en hurlant depuis les steppes de Russie, poussant devant elle de lourds et menaçants nuages sombres.

Tôt ce matin, alors qu'il faisait encore nuit, Richard Voss avait attelé son cabriolet puis, sans perdre de temps, il avait lancé l'attelage sur la route de Dinard. Avec le jour naissant, il avait pu forcer un peu l'allure en veillant bien toutefois à ne pas épuiser le brave Titus, son fidèle pur-sang, car il lui faudrait encore parcourir le chemin inverse l'après-midi. Un peu avant dix heures, il avait atteint les faubourgs de Dinard d'où il avait rejoint l'embarcadère du bac de Saint Malo. A onze heures, attaché à un anneau du rempart près de la Porte de Dinan, Titus goûtait un repos bien mérité. Richard avait alors gravi l'escalier

qui conduisait au chemin de ronde sur la fortification et de là, avait gagné l'extrémité du bastion ouest. Les yeux tournés vers le large, il avait alors cherché à apercevoir le bateau à bord duquel son vieil ami William Sykes avait du prendre passage. Répondant enfin à son invitation, William s'était finalement décidé à faire le voyage de France. Oh, il n'avait pas été facile de le décider ! Il en avait fallu des échanges de courrier ! Mais tout cela n'avait pas été vain puisqu'à cette heure, il devait être à bord du *Hilda*, en route pour Saint Malo.

Bien qu'il fut déjà midi, le navire n'était pas en vue. Pourtant l'horaire annoncé était bien cette douzième heure, cet exact milieu de la journée.

Bah ! Sans doute un peu de retard ! Les bateaux n'ont pas la régularité d'un train express et foi de Voss, moi qui en ai pris quelques uns dans ma vie, je sais de quoi je parle ! Eh bien, cela va nous laisser le temps d'aller manger un morceau !

Une demi-heure plus tard, ayant déjeuné frugalement de galettes dans la rue de la Pie-qui-boit, il était remonté sur le rempart, s'attendant à voir surgir la masse sombre du navire lorsqu'il en atteindrait le sommet.

Il n'en était rien.

Aussi loin que portait le regard, bien au-delà du phare du Jardin, loin derrière Cézembre, il n'y avait en vue aucun bateau qui eut pu ressembler au *Hilda*.

Bon ! Prends patience, Richard Voss, il va bien finir par arriver !

Il y avait deux heures de celà et toujours pas de *Hilda* en vue. De surcroit, la mer ayant commencé à baisser, il était désormais exclu que le navire puisse entrer au port avant la prochaine marée haute, c'est-à-dire pas avant huit ou neuf heu-

res ce soir. Intérieurement, il maudissait ce contre-temps car cela signifiait tout simplement qu'il ne rentrerait désormais à Dinan que demain.

Nourrir Titus et aller se renseigner auprès de la Compagnie. Il n'y avait rien d'autre à faire.

- La South Western ? C'est rue Jacques Cartier ! Tout droit devant vous et à droite dans cent mètres !

Au moins, ce n'était pas à l'autre bout de la ville...

L'agence de la Compagnie occupait tout le rez-de-chaussée d'un immeuble cossu malgré son âge. Il en poussa la porte et se trouva dans une grande salle qu'un vaste comptoir séparait en deux parties : un côté public où se pressaient une bonne douzaine de personnes ; un côté privé où deux agents s'employaient à faire prendre patience à tous les attendants. A l'évidence, il n'était pas le seul à vouloir se renseigner sur le bateau mais malheureusement, ils n'avaient aucune nouvelle à communiquer.

Sur le mur, face au public, un grand tableau noir affichait en français et en anglais " Mouvements des navires ". Sous ce titre, la date ; sous la date, quelques lignes et plus bas, deux noms :

Ada destination Southampton. Départ 8 heures du soir

Hilda provenance Southampton. Arrivée ...

A la craie, un employé ajoutait " Retardé - *Delayed* ".

Le ton commençait à monter parmi les attendants.

La porte d'un bureau au fond de la salle s'ouvrit. Un homme d'une cinquantaine d'années en sortit. Grand, osseux, maigre même. Vêtu avec recherche, peigné avec soin, il portait de fines lunettes qui lui conféraient la distinction un peu austère seyant à un responsable. Adrien Hamon, Directeur régional de

la South Western se dirigea vers le public, estimant qu'il valait mieux prendre maintenant à son compte les relations avec ces gens dont le nombre s'accroissait régulièrement.

- Mesdames, messieurs ! Nous ne sommes pour l'instant pas en mesure de vous préciser l'heure d'arrivée de notre navire *Hilda*. Je viens de câbler à Southampton pour demander confirmation de son départ. J'attends une réponse mais tant que je ne l'aurai pas reçue, je ne serai pas en mesure de vous en dire plus. Toutefois, compte tenu de l'heure de la marée, le bateau ne pourra entrer au port qu'entre huit heures et minuit ce soir. La South Western vous prie de bien vouloir excuser ce retard.

Le brouhaha qui avait cessé quelques instants reprit de plus belle, assorti chez certains de commentaires peu amènes sur la régularité des compagnies de navigation. Avec beaucoup de courtoisie, Adrien Hamon faisait face.

- Quand recevrez-vous une réponse à votre câble ?
- Avant une heure, je pense !
- Avez-vous une liste des passagers ?
- Non, celle-ci est conservée au port de départ !
- Quelle est la raison du retard ?
- Je l'ignore pour le moment...

Richard Voss sortit rapidement de l'agence. Il lui fallait au plus vite trouver une chambre pour ce soir car le retard du navire risquait bien de faire le bonheur des hôteliers.

Une heure plus tard, l'affaire était réglée. Pour la somme de quinze francs, il avait trouvé une chambre à deux lits dans un hôtel de la Grande Porte. Ce n'était certes pas le quartier le plus chic de la ville mais pour une nuit, on s'en contenterait. Restait maintenant avant de retourner aux nouvelles, à passer voir ce que devenait Titus au bout de sa longe.

L'animal ne paraissait nullement fâché de ce repos supplémentaire et finissait sagement le fourrage que Richard lui avait déjà donné. Il le couvrit d'une lourde couverture.

Tout à l'heure, mon brave Titus, je me mettrai en quête d'une écurie pour passer la nuit. Je ne vais quand même pas te laisser dehors avec le froid qu'il fait...

Le cheval avait du comprendre. Il retroussa les naseaux en soufflant, signe que son maître connaissait bien et qui exprimait le contentement.

Entre temps, la réponse de Southampton était arrivée. Laconique.

"*Hilda* appareillé à dix heures hier soir avec cent trois passagers à bord".

Adrien Hamon n'était guère plus avancé car, parti avec deux heures de retard, le vapeur aurait déjà du être sur rade. Il avait sans doute subi un nouveau retard en mer, mais avec si peu de renseignements, il était bien incapable de fixer précisément l'heure d'arrivée. Cent trois passagers... Sapristi, cela changeait des faibles taux d'occupation des traversées précédentes ! Mais cela aussi n'irait pas sans poser quelques problèmes de plus ce soir lors de l'arrivée. En effet, à cette heure tardive, certains voyageurs seraient sans doute dans l'impossibilité de poursuivre leur voyage ou même tout simplement de rentrer chez eux et les employés de la Compagnie allaient devoir venir en aide à nombre d'entre eux pour résoudre les difficultés qui ne manqueraient pas de surgir.

Un employé effaça la mention " Retardé " pour la remplacer par "Arrivée dans la soirée ". Comment en dire plus ? A ce jour, il n'est pas encore inventé le moyen de communiquer avec les navires en mer autrement que par signes

à l'aide de pavillons mais pour cela il faut au moins être en contact visuel. Un jour peut-être... C'est en tout cas ce que se dit le Directeur de la South Western car s'il pouvait entrer en contact avec Gregory, il pourrait du même coup répondre à toutes les questions.

Une fois encore, prendre son mal en patience... Richard Voss sortit pour entrer dans le premier bar rencontré. Un bon grog lui ferait du bien avant de retourner sur les remparts voir s'il y avait du nouveau du côté du large. Avant aussi qu'il fasse nuit.

Le froid glacial courait rues et ruelles, transperçant vestes et manteaux. Le ciel totalement couvert de lourds nuages boursoufflés avait fini par communiquer sa couleur à la mer : celle du plomb. De plus en plus nombreuses, les crêtes des vagues blanchissaient, soulevées par un vent qui avait encore forci. Quelques flocons de neige firent une apparition, simple avant-garde d'une troupe autrement plus importante, qu'un énorme nuage noir fourbissait sournoisement derrière les plis de ses voiles obscurs.

La neige ! il ne manquait plus que cela !

Devant Harbour, trois bisquines au bas ris filent sur le dos mouvant de vagues lourdes et agressives, se hâtant vers l'abri de Solidor. Grand temps de rentrer les gars ! On va se prendre un bon coup de tabac !

6

Charlie Greaves a relevé William Courtmann exactement à l'heure prévue. Question de principe de sa part car il n'aime pas être relevé en retard, surtout lorsque le temps est mauvais. Raison de plus pour relever les collègues à l'heure. Mais, sauf exception, il n'y a aucun problème de cette nature entre le Second, le Pilote et lui qui tous les trois sont des officiers disciplinés.

Rien de particulier à signaler.

Rien d'extraordinaire en tout cas. Le baromètre continue de baisser régulièrement tandis que le vent se renforce en remontant dans l'est. Deux signes certains d'une dépression qui se creuse dans le sud. Aurigny a été relevée quelques minutes plus tôt alors que le Capitaine était encore sur la passerelle. Route au Sud 40 Ouest pour arrondir la côte de Jersey en laissant le phare de Corbière à la pointe sud-ouest de l'île, par bâbord. Bien veiller aux autres navires, en particulier à ceux dont les routes coupent la notre. Ce sont les consignes que Gregory vient de laisser en quittant la passerelle.

Ayant annoncé qu'il descendrait à la salle à manger des Premières, le Capitaine est d'abord passé par sa cabine afin de troquer son manteau de quart pour une veste d'uniforme et son vieux bonnet de mer qu'il affectionne tout particulièrement, pour sa casquette à galons. Ainsi vêtu, il est à même d'honorer de sa présence les invités privilégiés.

Sidney Marett, un maître d'hôtel qui navigue avec Gregory depuis des années, n'est pas homme à se laisser surprendre par le protocole. Il a déjà installé autour de la table du Capitaine, les passagers les plus en vue qui ont été soigneusement choisis par le Commissaire Baker. A sa gauche, il a placé le Colonel Foster et son épouse qui rentrent d'un séjour en Asie et ont choisi la Bretagne pour se refaire une santé. Il en a d'ailleurs bien besoin le colonel, car ces dernières années ont été éprouvantes.

A sa droite, déjà attablées, se tiennent côte à côte Lady Elisabeth Hutchinson et sa fille Laura, âgée d'une trentaine d'années. Dououreux destin que celui de cette jeune femme veuve depuis quelques mois du Colonel Gilbert Gaisford. Elle a séjourné cinq ans aux Indes où son mari administrait un territoire grand comme deux fois l'Ecosse, son pays d'origine. Parvenus au terme de ce séjour, ils s'apprêtaient à regagner la mère patrie quand à une semaine du départ, des émeutes avaient éclaté. La répression avait été à la mesure de l'émeute : violente. Conforté par son expérience passée, le colonel s'était juré de ramener le calme entre les clans rivaux pour autant qu'on le laissât aller à leur rencontre. Ce devait être hélas en pure perte. Avant même que le courageux officier ait pu tenter quoi que ce soit, un *lascar* s'était jeté sur lui. Fanatisé, le regard révolté de haine, il l'avait poignardé à plusieurs reprises avant d'être maîtrisé.

Gilbert Gaisford était mort exsangue quelques instants plus tard, sans avoir repris connaissance.

Ah ! voici enfin le Capitaine !

S'inclinant devant les dames, il baise la main de chacune puis s'installe en saluant le colonel Foster.

- Mes hommages, Mesdames ! Mes respects, colonel !

Pauvre Capitaine Gregory ! Il est vrai que les mondanités ne sont pas ce que vous préférez dans l'existence. Elles font pourtant partie des obligations qui sont celles d'un Capitaine de la Marine Marchande et dont il ne saurait se dispenser. Quand on est officier, Capitaine de surcroît, on a un rang à tenir et le redoutable honneur d'être Maître à bord après Dieu ne laisse guère de place à la fantaisie.

Sans plus attendre, sur un signe de Gregory, le steward a aussitôt commencé le service en apportant cérémonieusement cette soupe de poisson qui depuis le matin parfume la cuisine.

Le vent et la mer s'étant levés, comme nous avons pu le constater, le *Hilda* roule, mais sans excès au gré des vagues qui viennent régulièrement étreindre sa hanche bâbord. Rien de bien sérieux. Tout au plus un peu d'inconfort pour les passagers.

- Capitaine, aurons-nous beau temps jusqu'à Saint Malo, interroge Lady Hutchinson ?

- Beau n'est peut-être pas exactement le terme qui convienne, car il est bien possible que la fin de notre traversée soit un peu moins confortable que le début. En tout cas, il n'y a aucune raison de s'inquiéter. A cette époque de l'année, les coups de vent ne sont pas rares !

Providentielle banalité que ce temps ! Celui qu'il fait, qu'il faisait ou qu'il fera, surtout pour débiter une conversation et à

fortiori quand on ne sait pas encore de quoi on va bien pouvoir parler.

Quoi qu'il en soit, le potage n'a pas séjourné bien longtemps dans les assiettes des invités de la table du Capitaine. Il est vrai que le fumet qui s'en dégageait laissait beaucoup supposer quant à la saveur du consommé. Compliments au Chef ! Bravo, Monsieur Murdoch ! Toujours attentif au service, Sydney Marett en Maître d'hôtel stylé n'a pas attendu plus que nécessaire avant de servir la suite : le plateau de crustacés et fruits de mer, petit chef d'oeuvre de décoration..

- A quelle heure pensez-vous arriver à Saint-Malo, Capitaine ?

- Nous y serons vers huit heures ce soir ! A vrai dire, nous aurions pu y être dès six heures si la marée ne nous avait pas joué le mauvais tour de ne pas nous attendre. Le retard que nous avons pris cette nuit va nous faire perdre plusieurs heures car on n'entre pas à Saint Malo quand on le veut !

- Huit heures du soir ! soupira Laura Gaisford. Enfin, il faut se dire que cela aurait sans doute pu être pire, n'est-ce pas !

- Madame, huit heures est la première heure à laquelle nous pouvons espérer entrer au port. Comptez encore bien une autre heure pour être à quai avec vos bagages. Mais tout ceci n'est qu'une estimation. Nous sommes encore à plusieurs heures de route du port et l'expérience m'interdit d'être par trop affirmatif. Tenez, le mois dernier par exemple, nous pensions arriver à Saint Malo avant midi... Eh bien, figurez-vous qu'à six heures du soir nous étions toujours en mer dans un brouillard à ne pas apercevoir l'étrave. Pourtant, le matin même, rien ne laissait prévoir que le temps allait se détériorer de la sorte. Nous avons donc du attendre au large pour finalement rentrer avec la marée

du soir, c'est-à-dire vers dix heures et uniquement parce que la brume sous l'effet de l'un de ces caprices dont le ciel a le secret, avait subitement disparu ! Sans cela, nous étions bel et bien repartis pour une nouvelle nuit en mer...

- Un peu comme ce qui nous est arrivé hier soir ! renchérit Lady Hutchinson.

- Exactement, chère Madame ! Si ce brouillard avait persisté nous aurions été contraints de jeter l'ancre, de mouiller comme nous disons dans notre jargon, et d'attendre l'amélioration. Mais pour ce soir, contrairement à cette dernière nuit, nous ne retrouverons pas cette mauvaise visibilité. Par contre, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, nous aurons certainement du vent. Lorsque comme c'est le cas présent, il souffle de l'est et se renforce à mesure que baisse le baromètre, ce n'est pas signe de beau temps !

- Mais vous ne prévoyez quand même pas une tempête, n'est-ce pas Capitaine ?

Un peu inquiète, Madame Foster cherche à être rassurée.

- Oh non, je ne pense pas à une véritable tempête, mais plutôt à un bon coup de vent, ce qui pourrait nous valoir quand même une mer courte et hachée en fin d'après-midi durant le flot car vent et courant vont alors s'opposer. Mais ne soyez pas inquiète, il n'y a aucune raison de l'être !

Comme pour confirmer la phrase du Capitaine, une vague un peu plus virulente que les précédentes, s'engouffre sous le couronnement arrière du *Hilda*, lequel réplique derechef par une ruade qui s'achève en glissade sur le dos de la suivante. Avec la retenue qui sied à son rang, Virginie Foster s'est cramponnée nerveusement au bord de la table mais un instant plus tard, elle s'est déjà recomposé le masque d'une Lady.

Je suis femme d'officier britannique, Monsieur. N'allez surtout pas imaginer que je puisse, fut-ce un instant, me laisser aller à montrer mon angoisse... Un peu de nervosité, rien de plus.

Elisabeth Hutchinson pour sa part, n'a rien laissé paraître. A mon âge, comme elle se plaît souvent à le répéter, que voulez-vous qu'il m'arrive ? J'en ai vu d'autres tout au long de ces années ! Cette supériorité de façade qu'elle affiche face à toutes ces jeunes femmes est un peu sa revanche sur l'outrage des ans. C'est vrai, toutes ces jeunes ont des atouts qu'elle n'a plus, mais elle, elle possède cette philosophie née de la sagesse de celles qui ont vécu. Et la mer, elle connaît ! Ce n'est pas une petite vague un rien sournoise qui va l'effrayer !

Le Colonel pour sa part, nullement affecté par l'état de la mer, entreprend de faire un sort à une fort appétissante queue de homard, imité en cela par Gregory.

- Je me suis laissé dire, Colonel, que vous étiez à Pékin durant la Guerre des Boxers. Est-ce exact ?

- En effet, j'étais depuis Mai 1900 attaché militaire auprès de notre légation et quand en Aout sont survenus les premiers troubles, nous ne nous doutions pas un seul instant de la façon brutale et sauvage dont ces Chinois allaient nous prendre à partie. Jamais je n'ai vu pareil déferlement de haine. Nous leur avons fait face durant plus d'un mois dans des conditions terriblement précaires, parfois même dramatiques avec en permanence sur nos têtes, la menace de l'effondrement et le spectre de la mort. J'ai assisté à des scènes d'une cruauté inouïe que la décence m'interdit de rapporter à cette table mais croyez-moi, ce fut bien pire que tout ce qui s'est raconté par la suite. Il faut l'avoir vu pour le croire ! Chez ces Chinois, la vie humaine

n'a aucune importance. De véritables monstres fanatiques !
Voilà ce qu'en vérité ils étaient devenus!

Un silence pesant accueille la fin du monologue du Colonel Foster. Son épouse, le regard fixe, semble loin également. Elle se souvient... Elle y était ! Souvenirs pénibles qui lui ont valu depuis bien des réveils en sursaut lorsque le rêve tourne au cauchemar. Laura Gaisford ne dit rien non plus. Chinois, Indiens, quelle différence ? Une même brutalité sauvage. Elle aussi se souvient...

Réalisant soudain que la conversation dans laquelle il s'est lancé avec le Colonel exclut du même coup ses invitées, Gregory enchaîne puisque l'on parle d'Orient, sur les mérites des différents cotons. Au moins, dans ce domaine, les femmes auront leur mot à dire.

A l'extérieur, une mer formée à présent, fait rouler modérément le navire d'un bord sur l'autre. Bon rouleur, bon marcheur, comme le rappelle avec un brin d'affection le Capitaine quand il parle de son bateau. Sur la passerelle, toujours en route au Sud 40 Ouest, l'homme de barre gouverne avec la masse sombre de Guernesey à hauteur du passavant tribord.

Fort heureusement, le roulis n'est pas trop ample et le tangage demeure supportable. Rares sont ceux qui déjà, souffrent du mal de mer. Et c'est tant mieux, n'est-ce pas Chef, car il eut été bien dommage de s'être donné tant de mal pour que ce menu soit une réussite, s'il n'avait du être partagé que par quelques vieux loups de mer que rien n'arrête.

- Le temps ne semble avoir aucune emprise sur vous, Lady Hutchinson ! Voici des années que je vous rencontre sur nos li-

gnes et je vous vois toujours aussi bon pied que bon oeil ! Vous avez bien de la chance !

- Oh, vous êtes trop galant, cher Capitaine ! Mais je sais bien, moi qui chaque matin, interroge mon miroir, que les années ne passent jamais sans laisser ici ou là quelques traces. Et encore, je ne parle que de celles que tout le monde peut voir car il y a aussi les autres, celles que vous ne voyez pas mais que je ressens !

Un coup de roulis brutal a fait se cabrer rudement le navire qui n'a pas tardé à se redresser pour faire face à l'assaut du prochain. Heureusement, ici aussi, le Maître d'hôtel a installé les barres de roulis sur le bord des tables. Ce n'est pas très élégant mais en ce moment, cela prend toute son importance. Plats et vaisselle ont bien quelque peu glissé, mais rien n'est tombé et déjà les quelques dégâts mineurs provoqués par la ruade du *Hilda* sont réparés.

- Est-ce là, Capitaine, le début du coup de vent dont vous parliez tout-à-l'heure, interroge Laura Lewis ?

- *By Jove* ! Cela se pourrait bien, sourit franchement Gregory, mais ne vous en faites pas pour si peu et n'allez surtout pas en perdre l'appétit ! Tenez steward, servez-moi donc encore un peu de thé !

- Mère, poursuit la jeune femme en se tournant vers sa vieille maman, je crois qu'il vaudra mieux que vous évitiez de trop vous promener à bord jusqu'à l'arrivée à Saint Malo ! Je ne voudrais pas que la mer vous fasse faire une mauvaise chute !

- Vous avez raison ma chère enfant ! D'ailleurs, je vais commencer par mon petit somme de l'après-midi, si toutefois notre Capitaine veut bien faire tenir son bateau un peu tranquille !

- Faites moi confiance, chère Lady Hutchinson, je vais demander à l'Officier de Quart de veiller tout particulièrement sur votre repos. Mais, ne lui en veuillez quand même pas trop s'il n'arrive pas à se faire obéir totalement de la mer. Elle n'écoute rien ni personne, celle-là !

Sur ce dernier bon mot, Gregory se lève de table pour prendre congé. Le Colonel Foster veut en faire autant mais le Capitaine l'arrête d'un geste.

- Permettez que je retourne sur la passerelle, mais je vous en prie, prenez donc encore un peu de bon temps ici en allumant l'un de ces cigares que le steward va vous apporter !

Cérémonieusement, avec une raideur toute militaire, le Colonel s'incline puis se rasseoit.

- Bonne fin de traversée à tous, lance-t-il à la cantonnade !

Quelques instants et quelques escaliers plus tard, Gregory est de retour sur sa passerelle.

La mer et le ciel ont véritablement cette couleur gris-plomb qui les fait se confondre tant la frontière entre les deux demeure indistincte. Le vent qui a nettement forci vient toujours de l'est. La côte de Guernesey est toute ourlée d'écume, comme la crête de ces vagues qui accourent en rangs serrés pour se jeter contre le flanc gauche du navire. A la barre, il faut contrer chaque embardée pour maintenir le cap. A ses côtés, adossé au chadburn, Albert Pearson fixe l'horizon, comme étranger à l'instant présent. Pourtant, tous ses sens sont en alerte et son attitude qui paraît tellement détachée n'est en fait que l'expression d'une véritable concentration. Ici ou ailleurs, le Second reste l'homme de métier, celui qui ne se laisse pas surprendre.

- Eh bien, Monsieur Pearson, il semblerait que nous allons le prendre avant d'arriver ce coup de chien !

- J'en ai bien l'impression, Capitaine ! Depuis que j'ai pris ce quart, le vent s'est nettement renforcé et la mer s'est creusée. Le baromètre quant à lui, poursuit sa descente dans les millimètres. Il est heureux que nous soyions sur la fin de la traversée car il ne va pas faire bon en mer durant ces prochaines vingt quatre heures !

A son tour, Gregory s'est approché du baromètre dont il contemple pensivement l'aiguille.

En effet, elle dégringole régulièrement mais il n'y a pas là de quoi m'alarmer ! Il y a si longtemps que je suis Capitaine que ce n'est pas ce petit coup de vent qui va m'intimider et même si c'en est un bon ! Que diable ! A quatre heures de route de Saint Malo, on trouvera toujours le temps de se mettre à l'abri si cela doit se gêner davantage ! Bien sûr, la fin de la traversée risque d'être un peu pénible pour certains passagers, mais qu'y faire ? Cela fait partie de la mer et je ne fais pas la pluie ni le beau temps !

*

* *

Mary Miles n'a pas eu le courage d'achever son repas. Elle est remontée sur le pont en compagnie de Louis. Renonçant à la plage avant trop exposée, les deux jeunes gens ont préféré le rouf arrière, à l'abri du vent dans la coursive tribord.

- Vous voyez Louis, je vous le disais bien, je n'ai pas le pied marin et je me sens bien incapable de rester plus longtemps dans ce salon où il fait trop chaud !

- Mon Dieu, ce n'est pas bien grave, restons donc un peu ici à prendre le frais. Ce qui m'importe est d'être près de vous !

- Vous êtes trop gentil Louis, et je suis bien désolée de vous imposer ma présence dans ces conditions.

- Que dites-vous là Mary ! Comment pouvez-vous penser un instant que votre présence me soit désagréable ? N'ai-je donc pas été suffisamment clair tout à l'heure en vous avouant le merveilleux trouble que votre rencontre a fait naître en moi ?

Tout en parlant, Louis a serré un peu plus fort la main de Mary. Depuis plus d'une heure, ces deux mains ne se sont pas quittées. Elles sont restées unies, comme scellées par une destinée dont le sens final leur échappe.

- Oh oui bien sûr ! Vous avez été très clair Louis, et ce fut tellement merveilleux de vous entendre répondre ainsi à mes propres sentiments que j'ai encore peine à croire en ce bonheur qui tout d'un coup m'est tombé dessus. Aimer et être aimée ! Je vous le redis Louis, je vous aime et ne me demandez pas pourquoi, je serais bien incapable de vous répondre car depuis mercredi, tout s'est passé si vite que je ne sais même plus quel jour nous sommes. Cette attirance qui me pousse vers vous m'échappe totalement. A tel point que je me demande encore ce que je fais en votre compagnie sur ce bateau ! Tout ce que je sais par contre, c'est qu'il fallait qu'il en soit ainsi et j'en suis bien heureuse !

- Mary ! Comme vous exprimez bien ce que moi-même je ressens ! Quel hasard extraordinaire que celui qui nous a fait nous rencontrer ! Pensez donc, ce même concert, cette même destination et pour finir ce même voyage ! comme vous le disiez si justement l'autre soir, il doit y avoir là quelque intervention divine car enfin, comment pareil hasard peut-il être possible autrement ?

Un brutal coup de roulis a projeté les deux jeunes gens l'un contre l'autre, dans un angle de la coursive. Cramponné à une main courante, Louis ne bouge plus, emprisonnant dans ses bras Mary qui se laisse aller contre son épaule robuste et forte. L'inclinaison du navire sur le bord opposé n'a rien changé à leur attitude. Ils demeurent étroitement enlacés. S'approchant de l'oreille de Mary, Louis murmure.

- Je vous aime Mary, je vous aime passionément, je vous aime un peu plus à chaque instant. J'ai le sentiment qu'il va exister quelque chose de grand entre nous. Je sens confusément que notre amour n'est pas né ici par hasard. Il y a une raison et elle m'échappe, mais vous pouvez me croire, il y en a sûrement une !

Oublié le roulis, oubliée la mer, oubliées les angoisses ! Les yeux dans ceux de Louis, Mary ne voit plus rien que le visage aimé, ne sent plus rien d'autre que cette force tranquille qui la maintient contre lui. Ses lèvres se sont entrouvertes pour murmurer un mot d'amour, mais avant qu'elle n'ait eu le temps de le prononcer, le jeune homme s'en est emparé en y plaquant les siennes et ils échangent un long baiser tout chargé d'émotion et de passion.

Mary s'est totalement abandonnée à la magie de ce premier baiser, si souvent désiré, tout autant redouté. Elle n'a même pas senti venir cette larme qui perle au coin de son oeil, roule sur sa joue et s'en vient mourir sur les lèvres de Louis.

- Mais vous pleurez Mary ! Vous ai-je blessée sans le vouloir ? Pardonnez-moi cher amour, je ne voulais pas vous faire souffrir...

- Vous n'avez rien à vous faire pardonner, Louis mon amour, si je pleure c'est de bonheur, c'est du bonheur de vous aimer !

Se serrant un peu plus contre le jeune homme, elle s'empare à son tour des lèvres aimées tandis qu'une nouvelle larme glisse sur sa joue que le froid rosit. Mais Mary n'a pas froid. Elle a même bien chaud dans son coeur de petite orpheline qui tout-à-coup découvre ce qu'aimer veut dire.

- Ne m'en veuillez pas Louis si je vous parle franchement. Malgré votre présence, je me sens tout de même bien triste car ce soir ou demain, nous allons nous séparer, nos routes vont s'éloigner et vous allez bien vite m'oublier...

Louis ! Cette fois, il faut saisir l'occasion ! car c'est une perche qu'elle te tend là et pas plus que toi, elle n'a envie de voir cette idylle à peine ébauchée, s'achever stupidement par un dernier baiser sur un quai de port. Ce serait vraiment trop bête ! Alors, à ton tour, il te faut tendre la main vers cette perche.

S'éloignant légèrement de la jeune femme, tout en élevant un peu la voix pour continuer à être entendu malgré le bruit de la mer, du navire et du vent, il reprend :

- J'y ai pensé aussi, Mary, et je me suis dit que nos chemins qui viennent ainsi de se croiser ne doivent plus se séparer. Plus jamais ! Je ne devais arriver à Saint-Malo que dans la semaine à venir pour être au Lycée le premier Décembre. Cela me laisse tout le temps, avec votre permission bien sûr, de vous accompagner jusqu'à Pontivy. Ainsi, le voyage vous paraîtra peut-être moins long !

Pauvre Mary ! Voici qu'à nouveau ton coeur chavire un peu plus ! Ainsi, il propose ce que tu n'aurais jamais osé lui

demander... Non ! Tu ne rêves pas, c'est bien Louis qui a suggéré de poursuivre ce voyage avec toi.

A son tour, Mary fixe Louis intensément.

- Sérieusement Louis, vous m'accompagneriez jusqu'à Pontivy ?

Sous cette interrogation perce toute l'angoisse de ceux qui doutent, la crainte de la déception de tous ceux qui croient que le bonheur, l'amour, c'est pour les autres.

- Je n'ai jamais été aussi sérieux Mary, et je vais même vous faire une confidence. Depuis hier soir, je me pose la question de savoir ce que je pourrais bien faire pour vous revoir plus souvent. Je vous aime Mary et je ne désire rien tant que votre présence, vous pouvez me croire...

La jeune fille s'est blottie un peu plus dans les bras de Louis qui poursuit :

- Ce soir, nous arriverons tard à Saint Malo et nous ne pourrons sans doute rien faire avant demain matin. Je connais assez bien la ville et je m'occuperai de vous trouver une chambre afin que vous puissiez passer une bonne nuit, puis nous aviserons. Comment deviez-vous rejoindre Pontivy ?

- Tout était inscrit dans la dernière lettre de la famille Montaudry et cette lettre se trouve dans ma cabine, mais de mémoire, je devais prendre le bateau de Dinard puis de là, un tramway en fin d'après-midi. Ce tramway me transportait à Lamballe où je devais passer la nuit et prendre une diligence pour Pontivy demain matin.

- Eh bien avec un peu de retard, c'est sans doute ce que nous ferons demain. Ainsi, au plus tard, lundi nous serons arrivés !

- Ce serait vraiment la date limite, Louis, je dois commencer mardi !

- Bah, ne vous en faites donc pas ! Nous y serons ma douce Mary ! Je m'occupe de vous, je veille sur vous ! Laissez-moi donc le plaisir d'être votre ange gardien !

- Merci mille fois, Louis ! Comment vous remercier ? Vous prenez tant soin de ma pauvre personne !

- Dites-moi encore que vous m'aimez et je serai comblé !

- Je vous aime Louis et je rends grâce à la Providence de m'avoir fait vous rencontrer. Sans vous, que serais-je devenue ce soir puis demain ? Avec ce retard, c'est tout mon programme qui se trouve bouleversé.

- Allons ! Vous vous mésestimez Mary ! Je suis bien certain que vous auriez trouvé votre chemin, même seule !

- Sans doute ! Mais au prix de quels tourments ! Qui plus est avec ces quelques mots de français qui constituent tout mon vocabulaire !

S'approchant du visage de Mary, tout en la serrant un peu plus dans ses bras, Louis dans un souffle murmure à son oreille.

- Je suis là Mary ! Je suis avec vous, je le suis d'autant plus que je vous aime et je le serai aussi souvent que possible. Vous pourrez toujours compter sur moi, quoi qu'il advienne...

Le jeune homme n'a pas eu le temps de finir sa phrase. Mary s'est emparé de ses lèvres et ne semble pas disposée à lui rendre la parole de sitôt. Ils sont heureux, ils sont amoureux. Deux coeurs battent la chamade à l'unisson et voici que tout à coup, la vie leur apparaît plus facile, plus belle car ils s'aiment et devant eux il y a désormais un but : chérir l'autre. Quant à Mary, c'est pour elle une révélation que d'éprouver, au-delà du simple bonheur d'être avec Louis, le désir de rester dans ses

bras. Se blottir là, contre cette poitrine d'homme, se laisser porter, emporter par sa force et ne plus redouter ni le futur ni la solitude.

Elle est profondément heureuse la petite orpheline qui n'ose encore pas croire à la réalité de son bonheur. Que de choses à raconter à Charlotte ! Tant il est vrai qu'au cours de ces derniers jours la vie de Mary en aura connu des bouleversements. Bien plus qu'en des années d'orphelinat !

Peut-être intriguée, une mouette à tête noire s'est posée sur le toit du rouf arrière et de son oeil rond, sans expression, elle fixe le jeune couple.

Que sait-elle de l'amour chez les humains ? Que sait-elle de leur destin ? Rien sans doute. Tout peut-être...

*

* *

Pour la troisième fois, Eugène Kerbiriou a du quitter précipitamment le salon avant pour ne pas vomir là où il se trouvait. Pourtant, si ce n'était la crainte de recevoir sinon un coup mais pour le moins une injure, il se serait bien laissé aller à cracher là le peu de bile que son estomac contient encore. Ici même, là où il se trouve, sur le sol ou sur lui, peu importe. Il est épuisé.

Le mal de mer commence en effet à causer quelques ravages chez nos rudes paysans bretons qui, on s'en doute, sont plus à l'aise dans un champ que sur la mer. En particulier chez les enfants, surtout lorsqu'un adulte ne trouve rien de mieux à faire que de les obliger à avaler un peu d'eau de vie pour que cela passe ! Le petit Calarnou est dans le même état. Il va vomir, reprend quelques couleurs puis redevient livide à mesure

qu'il sent approcher la prochaine nausée. Il faut bien admettre aussi que pour qui n'a pas le pied marin, le salon avant est un séjour des plus redoutables. L'effet du tangage y est ressenti au rythme des vagues, dans toute son amplitude. D'abord, ce sont les genoux qui paraissent s'enfoncer dans le ventre puis, à l'instant suivant, les pieds qui quittent l'appui du sol et pendant tout ce temps, il faut encore se cramponner à quelque chose de fixe, de stable, pour éviter de se voir projeté ici ou là.

Il est pitoyable le pauvre enfant. S'il osait, il pleurerait. A treize ans, on est encore un bien petit homme même si l'on s'efforce de copier l'assurance des grands et dans ces moments de détresse, si on le pouvait, on appellerait bien sa mère... Jean, son frère, de quatre ans son aîné, résiste encore pour le moment et tente de l'encourager.

- Allez Gène ! On va bientôt arriver ! On a déjà passé Jersey ! Ce n'est plus que l'affaire d'une heure ! Pas le moment de te décourager !

- Je suis trop malade ! Plus la force de me lever ! Je vais mourir là !

- Allons petit frère, tu dis des bêtises ! On ne meurt pas du mal de mer !

S'adoucissant face à la détresse du petit, il poursuit :

- Veux tu que j'aïlle un peu dehors avec toi ? Cela ira sans doute mieux qu'à l'intérieur !

- Oh j'ai bien essayé, mais il y fait si froid que je ne sais plus où me mettre...

La nausée reprend le pauvre enfant qui cette fois, n'a effectivement plus le courage ni même la force de se lever. Compatissant, Jean essuie la bouche de son petit frère et tente

d'adoucir son mal au baume de quelques paroles d'encouragement.

- Je t'assure, Gène, on va bientôt arriver ! On a passé Jersey ! Je l'ai vue tout à l'heure ! Dans une heure, ça ira mieux tu vas voir ! Il ne faut pas te décourager maintenant ! Le plus dur est fait !

Surmontant le dégoût que l'odeur lui inspire, il prend le petit dans ses bras, le redresse et l'embrasse tendrement.

- Allez ferme les yeux ! Demain on sera à la maison !

- Je suis trop malade, je n'ai même plus la force de me lever. Je vais mourir là, je t'assure !

Affectueusement, Jean sourit mais comme pour convaincre un peu plus le pauvre enfant, voici que le *Hilda* donne du nez dans une vague, gémit sous les tonnes d'eau qui déferlent sur sa plage avant, se couche puis lentement se redresse, répondant à l'assaut par un écart qui fait un instant sortir l'hélice hors de l'eau. A son tour, le navire frémit longuement quand la seconde suivante, emballé comme cheval fou, l'arbre d'hélice plonge à nouveau dans la houle qui le freine brutalement.

Le diaphragme dilaté, Eugène expulse un filet de bile. L'effort lui fait littéralement saillir les yeux hors des orbites.

- Allons, petit frère tout va bientôt s'arranger ! Je t'assure que d'ici une heure nous serons à Saint Malo !

- C'est trop long ! Je n'en peux plus, je suis trop malade !

Et dans un nouveau spasme, il crache dans ses doigts un autre filet de bile qu'il finit par essuyer dans le mouchoir de son frère. La nausée est passée. Pour un peu de temps encore, le pauvre petit s'apaise tandis que maternellement, son frère lui éponge le front où brillent des trainées de sueur que le malaise a arraché de tous ses pores.

- Essaye de ne plus bouger, petit frère ! Si tu pouvais dormir un peu, cela t'aiderait à tenir jusqu'à l'arrivée !

Sans mot dire, Eugène s'est étendu à même le sol, yeux clos, un baluchon pour oreiller, il essaye de ne plus bouger. Difficile sur l'échine de cet animal fou qu'est devenu le *Hilda* ! Pityable petit enfant malmené par la mer tout autant que par la vie. Rude existence en vérité que celle de ces jeunes bretons qui n'auront guère d'autre choix que celui de marcher sur les pas de leurs pères, par des chemins qui ne passent pas souvent par l'école et pas davantage par la douceur d'un foyer. Non pas que les parents n'aiment pas leurs enfants mais la vie est si dure qu'on n'a guère le temps ni l'habitude d'ailleurs, de manifester beaucoup de sentiments à l'égard de ces petits que pourtant l'on chérit.

Incommodé par l'odeur qui règne dans le poste avant, Paul Marie Penn a préféré le pont, les embruns et le froid dont il tente de se protéger sous l'abri du rouf arrière. Finalement, grogne-t-il, c'est encore là qu'on est le mieux ! Et en effet, c'est au grand air que l'on peut le mieux tenir tête à ce maudit mal de mer, celui-là qui en peu de temps est capable de transformer n'importe quel costaud en une piteuse loque humaine. Il n'est d'ailleurs pas le seul derrière cet abri précaire. Ils sont là une demi-douzaine de *Johnnies* qui continuent à plaisanter et à se réchauffer à coups de larges bourrades, comme pour mieux braver les éléments. Cela ne change certes rien, mais à plusieurs, on a l'impression de lui tenir tête à cette mer qui ce soir fait le gros dos. Paraissant autant à l'aise dans le roulis que le paysan debout au bord de son champ juste labouré, un matelot du bord s'est joint à eux le temps d'une pipe.

- *Bloody weather, isn't it ?* Sale temps pour de bon !

- *Hum... Hum ! Could be worse !*

Oui bien sûr, cela pourrait être pire... N'empêche que ce n'est pas fameux quand même et il ne fait pas bon en mer ce soir mais que diable ! ce ne sont pas quelques vagues qui vont le priver de ces longues bouffées de Virginie !

Tout au fond du navire, transpirant toute l'eau de son corps dans la fournaise de la chaufferie, semblable à quelque grand-prêtre exécutant le rituel d'une étrange religion, James Grinter officie. Sa cathédrale, la machine. Ses orgues, le fracas des bielles et le sifflement de la vapeur. Ses choeurs, le rugissement du foyer de la chaudière avec pour cantiques le grondement de la mer dont les coups de boutoir malmènent le navire. Depuis une heure, le coup de vent s'est transformé en tempête.

Avec un temps pareil, le pelletage des briquettes de charbon devient vite un épuisant labeur. Sans cesse, il faut lutter pour conserver son équilibre ; régulièrement, enfourner le combustible dans la gueule béante du foyer qui, véritable dragon d'acier, semble en réclamer toujours davantage. Ah pour sûr, ce n'est pas le moment d'être malade ! Ce qu'un passager peut se permettre, Jimmy, tout comme chaque membre d'équipage d'ailleurs, ne peut se servir de ce prétexte pour échapper au travail ou au quart ! Mais cré nom ! Nous autres marins, on n'est pas des fillettes !

Cinq heures et demie. Dans une demi-heure la relève ! Pas trop tôt, hein James, car quatre heures dans les fonds de la chaufferie par le temps qu'il fait, cela fatigue son homme ! Allez ! Encore quelques dizaines de briquettes pour maintenir la pression et au suivant... Encore un peu de temps et cap sur le poste d'équipage pour y casser une petite croute et crocher le hamac. Enfin quelques heures de repos ! Au moins à la vapeur,

ce n'est pas comme à la voile ; quand on croche le hamac, c'est la plupart du temps pour de bon. On ne vous réveille pas sitôt endormi pour manoeuvrer ou escalader la mâture. Et puis demain Dimanche, on sera à quai. Bonne occasion pour en profiter et descendre un peu à terre avec Henry son vieux camarade.

Il y a à Saint Malo, près de la Grande Porte, un petit cabaret chaud et enfumé à souhait que James affectionne et dont la patronne qui connaît bien ses clients possède un rhum...! *Good Jesus*, une pure merveille ! un vieux rhum de la Jamaïque qu'elle réserve aux connaisseurs et plus précisément à son ami car lui, fidèle à son habitude, il ne boit pas d'alcool. Pour sûr, on va se faire une bonne descente à terre avec quelques copains et durant les quelques heures de repos que nous accorde la Compagnie, on va bien profiter de toutes les douceurs que le port réserve aux marins. Mais d'ici là, pelletons et pelletons encore ! C'est incroyable ce que cette damnée chaudière peut engloûtir en une heure ! Allez encore un dernier effort afin que le camarade qui va prendre la relève, trouve un foyer bien bourré, ce qui va lui laisser un peu de répit avant d'attaquer à son tour. Exactement comme James Grinter souhaite le trouver quand il prend son quart. Voila. Le monstre a la gueule pleine et dans dix minutes la relève ! Ruisselant de sueur, il range sa pelle et s'assoit. Dur métier que la chaufferie !

*

* *

Vieil habitué de la mer, c'est avec philosophie que Georges Grindle subit l'inconfort de cette fin de traversée. Par Jupiter et tous les dieux de l'Antiquité, lui aussi en a vu d'autres ! Un

verre de whisky dans une main, sa pipe dans l'autre, calé au fond d'un fauteuil, il contemple les arabesques de sa fumée qui, indifférente au roulis comme au tangage, tournoie en s'élevant vers un plafond dont la couleur donne à penser qu'il a abrité bien d'autres fumeurs avant lui. Le navire roule chaque heure un peu plus et sa coque grogne bien un peu sous les assauts de la houle mais il étale bien. Ce n'est plus du tout neuf mais c'est de la bonne qualité et le brave *Hilda* se comporte dignement.

Avec le Colonel Foster, ils sont les derniers passagers de Première classe encore installés dans le salon car tous les autres se sont réfugiés dans leurs cabines, la plupart pour y dissimuler un malaise que l'on pourrait bien nommer mal de mer. Mais, il ne frappe pas tout le monde et en tout cas pas ceux là. Entre deux bouffées de tabac, la conversation des deux hommes roule sur l'actualité de la semaine, celle qui figure dans tous les journaux dont certains titres peuvent paraître inquiétants par l'avenir qu'ils laissent entrevoir. Et il est vrai qu'à l'Est, une situation nouvelle est en train d'émerger.

- Et de toute cette agitation qui depuis quelques semaines secoue la Russie, qu'en pensez-vous Colonel ?

- A vrai dire, rien de bon ! Faisant tache d'huile, le mouvement s'étend chaque jour davantage. La grève générale, surtout si elle est d'origine politique ne peut rien résoudre car elle va provoquer l'escalade. Après la grève, il y aura les sanctions qui provoqueront l'émeute, laquelle entraînera à son tour la répression militaire pour finalement déboucher sur la guerre civile. Et je ne vois pas désormais comment le Tsar pourra sortir de cette spirale infernale dans laquelle il est en train de s'enfermer.

- Je lisais dans le journal d'hier qu'à Vladivostok, marins et soldats se sont révoltés, mettant le feu partout en ville. Si

maintenant, les troupes n'obéissent même plus à leurs chefs, alors le pire est à craindre et reste sans doute à venir.

- En réalité, ces manifestations de militaires auxquelles vous faites allusion sont surtout le fait de réservistes qui se plaignent de n'être pas encore démobilisés et qui sont parvenus à entraîner derrière eux un certain nombre d'hommes encore en activité. Mais, quelle qu'en soit l'origine, ces faits demeurent très graves. Lorsque l'armée elle-même se fracture en deux entités opposées, tout peut arriver : la révolution comme la guerre civile, ce qui d'ailleurs ne change pas grand chose.

- Quand même, ces mutins doivent être nombreux car selon certaines dépêches, ils se seraient rendus maîtres de la ville...

- Possible mais pas certain car la troupe du Tsar s'est dressée contre eux. Par contre, la répression a dû être sanglante car la presse fait état d'au moins trois cent morts. Mais tout aussi sérieux et inquiétant, il y a toujours cette tension entre Russie et Pologne qui provoque bien des remous dans les milieux ouvriers. Après l'armée, le peuple ! D'évidence, cette situation ne fait qu'empirer et Dieu seul sait comment tout cela peut finir.

- Pour ma part, j'ai l'impression que depuis sa défaite à Tsoushima, la Russie est devenue un bateau ivre dont on ne sait plus trop bien qui dirige sur sa passerelle, ne croyez-vous pas Colonel ?

- En ce qui me concerne, je serais plutôt enclin à dire que Tsoushima n'aura été que le détonateur qui a mis le feu à la poudre. Ce n'est pas d'hier que dans l'armée du Tsar règne une vive tension et ce désastre aura finalement anéanti le peu de confiance que la troupe accordait encore à ses chefs. Il suffit

pour s'en convaincre, de se rappeler la futilité du prétexte qui a déclenché cette révolte sur le *Potemkine*.

- Futilité ? Comme vous y allez ! Des charançons dans la soupe de l'équipage !

- Certes ! Mais en d'autres temps, cet incident n'aurait jamais dégénéré de la sorte ni provoqué pareille émeute.

- C'est en effet probable, mais voyez-vous, j'ai bien l'impression que la grande Russie n'a pas fini de faire parler d'elle, que ce soit dans les jours, les semaines ou pourquoi pas les années à venir. Rien dans ce pays ne se passe comme ailleurs !

Pas plus incommodé que Grindle par l'état de la mer, le Colonel Foster a allumé un cigare dont les volutes de fumée viennent concurrencer celles de la pipe de son interlocuteur, pour finir par se mélanger et se fondre en un nuage gris que retient le plafond.

- A propos, maintenant que nous sommes en mer en direction du continent, avez-vous lu le *Times* de jeudi qui citait les propos de l'Amiral français Réveillère, lors de sa récente visite à Londres.

- Je crains bien que non ! A vrai dire, j'ignore même qui est cet Amiral !

- Eh bien, figurez-vous qu'il a voulu relancer une nouvelle fois le débat sur le projet de tunnel sous la Manche !

- Encore ! Décidément, les Français y tiennent à ce tunnel ! Ce projet est insensé car démesuré, ne serait-ce que par son coût ! N'avons nous pas assez de bateaux de part et d'autre du *Channel* pour qu'il soit besoin en plus de construire un tunnel ? N'allez pour autant pas imaginer, Colonel que je me compte du nombre de ceux-là qui craignent de voir un jour d'éventuels en-

vahisseurs de l'Angleterre en sortir ! Loin de moi cette idée, moi qui ai fait de la France ma seconde patrie. Mais avouez qu'il y a quand même meilleur usage à faire des deniers publics !

- Mon cher ami, je partage totalement votre avis. Tunnel ou pont, nous n'avons que faire de l'un comme de l'autre ! Mais que voulez-vous, on ne peut empêcher tous ces projets fumeux de revenir régulièrement sur le devant de la scène. M'est avis quand même que nous ne sommes pas à la veille de voir se réaliser l'un de ces deux là. La Grande Bretagne est toujours une île et *by Jove*, elle entend bien le rester !

Souscrivant avec conviction à cette affirmation, le *Hilda* danse gaillardement sur le dos des vagues. Et il en faudrait bien d'autres avant que Georges Grindle ne lâche son whisky.

Allons ! la South Western a encore de beaux jours devant elle et ce n'est pas le Capitaine Gregory qui dira le contraire.

- En route au Sud 30 Est !

Confirmant l'exécution de l'ordre reçu, l'homme de barre maintient avec la main ferme d'un homme de métier, le navire sur son nouveau cap. Saint-Malo est à moins d'une heure devant. Tout en commentant la route ou le temps, Gregory et le pilote Courtmann réunis par le service du navire, scrutent l'étendue de mer qui précède le navire.

Six heures du soir. La nuit est tombée et l'horizon est devenu d'un noir insondable.

- On ne devrait pas tarder à apercevoir le phare du Jardin, n'est-ce pas Monsieur Courtmann ?

- Je pense que oui, mais c'est bel et bien bouché devant nous ! Il pleut pour le moins et encore heureux s'il ne neige pas car il fait bigrement froid à présent. On risque fort de ne le voir qu'au dernier moment !

Dans son épaisse barbe, Gregory maugrée autant pour lui que pour son pilote :

- Foutu temps ! Il va falloir réduire dès qu'on sera en vue, voire même avant, s'il persiste à se cacher ce bougre !

Sur le journal de navigation, Pearson dont c'est le quart a noté de son écriture toujours aussi appliquée en dépit du mauvais temps, que la mer est forte et que le navire fait route au sud-sud est à onze noeuds, venant de doubler l'extrémité ouest des Minquiers. La machine a annoncé 33000 tours d'hélice depuis l'appareillage de ce matin. Selon le calcul du Second, ceci doit placer le bateau à un peu moins de dix milles dans le nord du phare.

- Quand même curieux qu'on ne voie toujours pas le Jardin !

- L'horizon a l'air salement bouché, reprend Gregory. En avant demi, Monsieur Pearson ! Avec ce grain devant nous, c'est le noir complet ! C'est le moment de faire attention où l'on met la quille !

Le rythme de la machine s'étant modifié, beaucoup à bord ont noté le changement d'allure. L'arrivée serait-elle enfin imminente ? Toujours est-il que les deux Kerbiriou soudain ragillardis, ont fait irruption sur le pont milieu, espérant sans doute apercevoir les lumières de la côte de Bretagne. Mais il n'y a rien d'autre à voir que l'obscurité profonde dans laquelle le *Hilda* se déplace en aveugle.

Toute la déception d'Eugène perce sous ce triste constat :

- On n'est pas encore arrivés...!

- Mais on ne doit plus être bien loin puisqu'on a ralenti, poursuit son frère Jean en guise d'encouragement.

Poussée par le vent, une pluie glacée, mélange d'eau et de neige fondante cingle les deux enfants. Il ne reste plus qu'à regagner le salon avant et l'épouvantable odeur qui s'en dégage, tant il est vrai qu'au cours de ces dernières heures, ils ont été de moins en moins nombreux ceux qui ont eu le courage ou seulement la force de se lever pour aller rejeter dehors ce que leur pauvre estomac malmené ne pouvait même plus garder dedans. Autant dire que depuis, l'atmosphère du salon est devenue nauséabonde, ce qui ne fait qu'aggraver l'état de nos pauvres *Johnnies*.

Que peut-on y faire ? La mer c'est aussi cela.

Hors la timonerie, Gregory et Pearson ont pris position sur chacun des ailerons de la passerelle. L'un à tribord, l'autre à bâbord, afin d'être sûrs de reconnaître au plus tôt le phare, muet et lumineux gardien de l'entrée de la passe de Saint-Malo. Lumineux...? Pas ce soir en tout cas, n'est-ce pas Capitaine. Il ne brille guère dans cette boucaille ! Bien votre avis à vous aussi, Monsieur Pearson... En face d'eux, rien ! si ce n'est l'impénétrable noirceur de la nuit et de la pluie que le vent chasse devant lui en hurlant dans le gréement. Rien ! on n'y voit rien !

Abrité de l'averse comme il le peut sous son suroît, Pearson grommelle en se protégeant les yeux :

- Foutu temps ! On n'y voit pas plus que dans un tunnel !

Hélas, même des yeux de chat ne pourraient percer cette obscurité. Et pourtant, il ne doit pas être bien loin ce sacré phare... Cinq minutes. C'est le temps que s'est accordé Gregory. Cinq minutes encore et on avisera. Très longues ces minutes ! Et toujours rien en vue ! Pas la moindre lueur qui ferait penser qu'on y est enfin. En jurant, Gregory rejoint la timonerie.

- A droite 25 ! Venez au Nord 80 Ouest !

Pas de risques ! Le Capitaine a choisi. Saint-Malo ce n'est pas pour tout de suite ! Répondant à l'ordre de Gregory, le matelot de quart tourne vivement la roue de la barre. Il faut mettre l'étrave à courir vers des eaux moins dangereuses et repartir vers le large. C'est tout ce que l'on peut faire pour le moment tant il est vrai, et les marins le savent bien, qu'en mer, le plus dangereux c'est encore la côte ! Et elle est bien inhospitalière ce soir, cette côte de Bretagne, pour qui que ce soit, ami ou ennemi.

Et de surcroît, la belle est bien gardée : Cézembre et la Conchée, la Ronflesse et la Rimponière, le Boujaron et les Portes... autant de sentinelles de pierre pour ne nommer que celles-là, qui jamais ne dorment, pas plus qu'elles ne reconnaissent le moindre pavillon, fût-ce celui d'un fréquent visiteur.

Tous ces récifs, Gregory les connaît. Je dirais même qu'ils lui sont plus familiers que tous ceux qu'il découvre depuis le jardin de sa maison de Cornouailles. Mais derrière ces noms tout autant sonores que poétiques, il sait bien lui, le vieil habitué, que se cache un danger mortel. Et quand on a sous ses bottes la responsabilité d'un *Hilda* et de la centaine d'âmes qu'il porte, mieux vaut éviter d'aller tutoyer l'écueil, aussi familier soit-il !

- Gouvernez à ce cap durant dix minutes, Monsieur Pearson, puis vous viendrez ensuite en route au Nord ! Monsieur Courtmann, à vous le soin pour nous conserver une estime à peu près correcte car avec ces averses de neige, nous allons, je le crains, devoir tourner quelque peu en rond ! Mais avec ce temps *Good God* ! que pourrions nous faire d'autre ?

Sans rien ajouter, Pearson a approuvé la décision de son Capitaine. Elle est sage. Oh pour sûr, elle ne va sans doute pas

dans le sens du désir des passagers ni même de personne à bord car cette navigation est pour le moins inconfortable. Le vent opposé au courant lève une mer courte et hachée qui malmène hommes et navire. Encore que pour le moment, avec ce cap à l'ouest, cela ne mouille pas trop mais quand tout à l'heure il va falloir remonter dans le Nord, cela va de nouveau chahuter pas mal.

Qu'importe ! Il fait face le brave *Hilda*. Que pourrait-il d'ailleurs faire d'autre, sinon obéir aux ordres de son équipage. Certes, les chemins qu'il emprunte ce soir n'ont pas la douceur de ceux qu'il a pu connaître quand il fait grand beau ! Mais que diable ! Il n'y a pas là de quoi inquiéter un bon et brave bateau qui en a vu bien d'autres. Son Capitaine et lui ne forment qu'une seule et même entité qui vit, flotte et parfois souffre simultanément. Le navire fait corps avec son maître aussi sûrement que Gregory sent battre en lui le pouls mécanique de son cher *Hilda*. Non, ce soir, il n'est pas inquiet ; tout juste un peu malmené par ce vent glacial qui pousse devant lui la neige dont les cristaux acérés transpercent comme des aiguilles le visage des deux officiers.

Penché sur la carte, William Courtmann vient de porter le nouveau cap qui éloigne le navire des récifs. Ce soir, il va falloir jongler une fois encore avec les angles de route, sans négliger la dérive ni oublier la déviation du compas pas plus que la correction de déclinaison. Bref, pouvoir dire à tout instant à son Capitaine, où il se trouve. Pas évident quand on n'y voit pas à un demi-mille ! Et pourtant, il va falloir malgré cela assumer sa fonction de pilote car à l'approche du port, c'est lui et lui seul le navigateur. Même si le Capitaine, c'est évident, conserve le commandement de son navire, le pilote pour sa part, porte une

responsabilité presque aussi lourde puisque c'est sur lui que l'on compte pour l'entrée au port.

Et ce soir, c'est certain, tu n'auras pas la tâche facile, Willy !

Juste avant le virement de bord pour venir en route au Nord, le phare du Cap Fréhel est apparu fugitivement à la sortie du grain mais il a disparu presque aussitôt car c'est sous l'averse que le *Hilda* a viré. Cela a quand même suffi au pilote pour prendre un relèvement... Parfait ! Voilà qui confirme la position !

Bon ! La première tentative est manquée ! Il va falloir maintenant remonter dans le Nord avant de faire une nouvelle présentation en espérant que cette fois-ci on le verra ce phare du Jardin. Cap au Nord, le bateau prend à présent la vague par le travers. Et il roule le diable ! Il roule bord sur bord car la mer est maintenant devenue forte. Dans les cabines, dans les salons, le mal de mer poursuit ses ravages...

Attention à la dérive, Willy ! Ne l'oublie pas ! Avec ces courants traversiers qui balaient la passe d'entrée à Saint-Malo, on a vite fait de se retrouver là où l'on ne croyait pas être !

Pas de problèmes ! Il a du métier le pilote. A la hâte, mais sans précipitation, lors de chaque changement de cap, il recalcule les angles, en déduit la route et en tire la nouvelle position avec la confiance que lui donne sa longue expérience. Surtout, ne pas se tromper. Ne rien oublier non plus, aussi longtemps que l'on va tourner en rond dans cette mélasse car à l'extérieur, la neige tombe de plus belle. Certes, elle ne tient pas et fond à mesure qu'elle touche le *Hilda*, mais jusqu'à hauteur du pont, elle tisse un voile opaque devant le regard perçant du Capitaine.

- En avant lente ! ordonne Gregory.

Rien d'autre à faire pour attendre l'embellie qui finira bien par se produire, mais à faible vitesse, le petit paquebot est encore plus malmené par les vagues. Pourtant, dans le même temps, il faut en conserver assez pour rester manoeuvrant dans cette mer courte, tout en évitant autant que possible les allures auxquelles le navire roule le plus. Telle est pour l'instant la mission des hommes de quart sur la passerelle.

L'oeil fixé en alternance sur la montre d'habitacle et sur son graphique, William Courtmann continue à porter sur la carte, les positions successives du *Hilda*.

*
* *

La pauvre Mary a eu si froid sur le pont qu'elle s'est résignée à rentrer en compagnie de Louis. D'abord au salon où elle a commencé à pâlir, puis dans sa cabine où elle n'a pas pu se retenir davantage. Elle a entamé ce pénible calvaire qu'est le mal de mer.

Pas trop vaillant lui non plus, Louis n'a pas voulu abandonner Mary. Il s'est assis à côté de la couchette dans laquelle la jeune femme s'est littéralement laissé tomber et essuie son front sur lequel recommencent à perler les gouttes de sueur qui déjà présagent la prochaine nausée. C'est avec une infinie sollicitude que le jeune homme assiste de son mieux celle qu'il aime déjà tant et qui en ces instants difficiles a encore plus besoin de lui.

- Oh Louis ! Pauvre Louis ! Dans quel état je suis ! Mais quand allons-nous enfin arriver ? Je n'en peux plus !

- Bientôt mon aimée, très bientôt. Il faut tenir encore. Nous ne sommes plus bien loin de Saint-Malo désormais !

- Je n'y parviendrai jamais Louis, je vais mourir avant...

Louis trouve encore la force de lui sourire.

- Le mal de mer n'a jamais tué personne, Mary. Je vous promets que sitôt à quai vous serez guérie et que ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir !

Ce dernier haut-le-coeur a arraché des larmes à la pauvre Mary qui crache un long filet de bile avec la douloureuse sensation que son estomac va se retourner. Épuisée, elle se laisse retomber sur la couchette que la nausée vient de lui faire quitter.

*

* *

Jusqu'à la tombée de la nuit, Evelyn Grindle a guetté le large depuis sa maison, passant et repassant régulièrement dans le salon, jetant furtivement un oeil en direction de la mer. Sans succès hélas ! Aucun navire pouvant être le *Hilda* n'est apparu. Et voici que maintenant, l'horizon a disparu derrière ce rideau de pluie et de neige, ce qui rend désormais vain tout espoir d'apercevoir un vapeur dans les passes.

Le plus jeune fils de Georges Grindle s'obstine pourtant à surveiller la mer, interrogeant régulièrement sa mère chaque fois qu'il aperçoit ou croit apercevoir un bateau. La pauvre femme bien incapable de lui répondre doit même parfois prendre sur elle pour ne pas devenir agressive car elle est maintenant un peu inquiète. Pas angoissée, loin s'en faut. Mais quand même, il y a au fond d'elle une sensation pénible qui noue l'estomac.

Huit heures du soir viennent de sonner. N'y tenant plus, Evelyn se décide enfin à décrocher l'appareil du téléphone. Elle

ne se sert presque jamais de cet engin que son mari a voulu absolument faire poser lors de son dernier séjour. Evidemment, il est bien agréable d'entendre sa voix de temps à autre quand il appelle depuis la Grande Bretagne, mais ce machin l'intimide et c'est surtout pour répondre qu'elle décroche. Pourtant, ce soir, elle veut savoir ce que devient le bateau qui doit lui ramener son époux. Pas d'autre possibilité pour ce faire que d'appeler la compagnie à Saint-Malo. Prenant sa respiration, elle s'empare du téléphone, porte gauchement l'écouteur à son oreille tout en s'efforçant de conserver le microphone bien devant ses lèvres. A l'instant où elle reprend son souffle, l'opératrice décroche.

- Allô ! Allô ! Je voudrais la Compagnie South Western à Saint-Malo...

" Quel est son numéro ? "

Un vent de panique souffle sur Evelyn qui pour un peu raccrocherait.

- Euh... je ne sais pas...

" Bon, je cherche ! Ne quittez pas ! "

Décidément, pense Evelyn Grindle, je ne m'y ferai jamais à ce satané téléphone. Je déteste le côté impersonnel de cet instrument dans lequel on ne voit même pas à qui l'on parle.

Dans l'écouteur, une série de craquements, de crachotements puis une voix qui annonce :

"Compagnie South Western, bonsoir !"

Un peu surprise, elle ne sait plus trop comment formuler sa question.

"Allô Allô ! "

- Oui, ici Madame Grindle, j'appelle pour savoir quand doit arriver le *Hilda* sur lequel mon mari a pris passage.

Plus chaleureuse cette fois, la voix reprend :

" Nous l'espérons dans les deux heures qui viennent, Madame. Il a eu du retard au départ et en ce moment, il doit attendre au large que le temps s'améliore."

- Bon... oui, merci... merci Monsieur, bonsoir.

Et Evelyn a déjà raccroché ce téléphone qui commençait à la mettre mal à l'aise. Ses enfants sont là, lui faisant face, interrogeant leur mère du regard. Au mur du salon, imperturbable, la grosse horloge égrène le temps qui passe au rythme rassurant de son balancier de cuivre.

- Nous allons souper mes enfants. Le bateau n'est pas encore arrivé. Il est attendu en rade d'ici une heure ou deux et votre père ne pourra pas être ici ce soir car il n'y a plus de bac à pareille heure pour traverser jusqu'à Dinard.

Bien dépitée, elle scrute une dernière fois l'horizon marin mais une nouvelle averse de neige empêche même de voir la mer.

7

Samedi, huit heures et demie du soir. Saint-Malo.

L'*Ada* est encore à quai. Pourtant, il aurait du appareiller il y a déjà une demi-heure mais à cette heure là, Jim Howe son Capitaine, n'était toujours pas à bord. En fait, préoccupé par le retard du *Hilda* et par les conditions météo qui règnent ce soir, il s'est rendu au bureau de la Compagnie, afin d'y rencontrer Adrien Hamon avec qui il souhaitait s'entretenir au préalable.

- Le temps est détestable ce soir, Adrien ! Dans les grains de neige on n'y voit pas à cent mètres et dans ces conditions, j'envisage de retarder le départ. Imaginez que tout à l'heure dans les passes je vienne à me trouver nez à nez avec le *Hilda* ou tout autre navire! Nous ne serions guère à l'aise l'un et l'autre pour manoeuvrer !

- Vous avez raison Jim et j'approuve totalement votre décision ! Vous êtes le maître à bord ! Par contre, en restant à quai, il va vous falloir attendre la prochaine marée haute pour sortir ce qui vous porte à neuf heures demain matin. Ne trouvez-vous pas que c'est dommage de se retarder de la sorte si durant la nuit le temps venait à s'améliorer...

- J'y ai songé également et j'ai déjà vu cela avec la Capitainerie du port. Je vais sortir du bassin dès ce soir et aller

mouiller devant Dinard. Ainsi, je serai prêt à prendre la mer dès que ce sera possible !

- Eh bien, tout ceci me semble parfait Jim ! Vous avez pensé à tout. Dites-moi, à propos du *Hilda*, vous ne trouvez pas que cela commence à faire beaucoup de retard ?

- C'est vrai que cela fait bien du retard, mais allez donc mettre le nez dehors Adrien et vous comprendrez ce que peut bien faire Gregory avec un temps pareil ! A sa place, j'en ferais tout autant ! Je tournerais en rond au large jusqu'à ce que je puisse voir où je mets la quille de mon bateau ! Vous savez bien que nous ne sommes pas gâtés en phares dans cette sacrée passe ! Le feu du Jardin et celui du Môle des Noires ! C'est peu, surtout avec ce temps ! Notre ami doit certainement attendre au large !

- Eh bien espérons le, mais j'aimerais quand même mieux le savoir à quai ! Allez, je vous souhaite une bonne traversée Jim ! Vous revenez dans une semaine n'est-ce pas ?

- C'est exact. *So long* ! mon cher Adrien.

- *Bye bye*, Jim !

Howe quitte le bureau et sort. Dehors, poussée par les bourrasques, une neige lourde s'accumule dans tous les recoins avant de fondre lentement. La tête baissée et enfoncée dans le revers de son manteau, il presse le pas vers le port. En moins de cinq minutes, il a rejoint l'*Ada*. Les deux hommes de l'équipe de quai qui s'étaient abrités sous l'avancée du toit de l'entrepôt l'interpellent comme il pose le pied sur la coupée.

- Vous partez, *Captain* ?

Bien que pas très familier avec la langue française, Howe a compris le sens de la question.

- *Twenty minutes*, Messieurs !

Dans la chambre de navigation juste en dessous de la passerelle, en bon officier qu'il est, Johnny Palmer a déjà disposé par dessus le routier de la Manche, la carte des abords de Saint-Malo. Une bouffée d'air froid s'engouffre avec le Capitaine qui referme vivement la porte.

- Brrr ! Pas chaud du tout ! Où en est-on Monsieur Palmer ?

- La machine a de la pression, Capitaine ! Nous sommes prêts à appareiller quand vous voudrez !

- Bien ! Mettez deux hommes à rentrer la coupée et aux aussières. Nous partons dans vingt minutes ! Nous allons aller mouiller en rade et nous prendrons la mer dès que le *Hilda* sera rentré ou qu'on y verra un peu plus. Disons probablement demain matin dans le pire des cas !

La barbe ! Johnny espérait bien être de retour à la maison dès le lendemain midi tandis qu'en appareillant seulement demain matin, il allait se trouver de quart à l'arrivée et il était dans ce cas, bon pour passer la nuit à bord. Dur quand on est jeune marié ! Mais ce sont là les imprévus du métier de marin et ce métier ma foi, il l'a voulu !

Faisant finalement contre mauvaise fortune bon coeur, le Lieutenant est à son poste sur la plage avant avec l'équipe de pont quand le Capitaine escalade la passerelle. La coupée est à bord et il ne reste plus que les deux aussières de pointe pour maintenir le vapeur à quai. Sur un ordre de Howe, elles sont larguées et rentrées comme le bateau commence à s'éloigner du quai en marche arrière afin de tourner son étrave en direction du Chenal de la Bourse, qui met le bassin en communication avec la mer. A cette heure de la marée, il y a tout juste assez d'eau et

le petit cargo avance à vitesse réduite, laissant sur tribord les remparts et la Porte de Dinan.

Peu après, l'estuaire de la Rance est franchi et l'*Ada* vient stopper à quelques encablures de la rive dinardaise. Avec ce vent d'est, ce n'est bien sûr pas le mouillage idéal mais s'abriter sous Saint Servan présente d'autres risques, en raison des courants de marée particulièrement violents dans l'embouchure de la rivière.

- Deux maillons, Monsieur Palmer ! Mouillez !

L'ancre plonge dans l'eau noire et la chaîne file en grondant dans l'écubier.

- Deux maillons à l'eau, Capitaine !

- Bien ! Surveillez la bonne tenue du mouillage et faites prendre le tour de service à la mer !

Il est alors un peu plus de neuf heures. La neige a cessé, momentanément semble-t-il, de tomber mais le vent reste très fort et à son poste de mouillage, l'*Ada* rappelle parfois durement sur sa chaîne. Avec le reflux de la marée, la tension sera moins grande et cela devrait s'arranger.

Le *Hilda* quant à lui n'est toujours pas sur rade. Persuadé cependant que Gregory tourne en rond au large en attendant l'embellie, que pourrait-il faire d'autre d'ailleurs, Howe ne s'en soucie pas outre mesure. Ce n'est pas à ce vieux loup de mer que l'on va apprendre la prudence devant Saint-Malo !

*

* *

La demie de dix heures vient de carillonner dans la grande horloge à balancier, quand le jeune Léon Gautier prend congé

de l'ami dont la famille l'a reçu. Il est fréquent en fin de semaine, qu'il passe en leur compagnie cette soirée de samedi ou plus exactement en compagnie du fils de la maison, son aîné de quelques années qui l'aide un peu dans ses études. Il faut préciser que Léon, issu d'une longue lignée de marins a la passion de la mer et que son plus cher désir est de commander un jour l'un de ces magnifiques trois-mâts long-courriers comme il en fait parfois escale à Saint-Malo. Mais en attendant, ce privilège ne vient pas tout seul. Il passe d'abord par l'école et plus exactement par l'Ecole d'Hydrographie où justement cet aîné se trouve être élève. Ainsi quand viendra son tour, il aura déjà quelques connaissances, en ce sens qu'il aura au moins superficiellement découvert le programme. Puisqu'il faut en passer par là pour réussir, eh bien marchons ! Demain, il sera le Capitaine de l'un de ces superbes voiliers !

Bref, après cette soirée studieuse qui s'est achevée sur une bonne tasse de tisane avant d'affronter la froidure de l'extérieur, notre futur marin se prépare donc à regagner son domicile, tandis que son ami l'accompagne jusqu'au portail séparant la villa familiale de cette rue de Saint Lunaire, qui s'achève en impasse sur la Pointe du Décollé. Il ne neige plus mais l'atmosphère est encore bien humide, quant au vent même s'il paraît modéré à l'abri de la maison, il souffle encore très fort sans toutefois parvenir à surpasser de ses hurlements le fracas des vagues qui s'écrasent sur la plage toute proche en contrebas.

Apporté par le vent, on perçoit le beuglement grave de la sirène d'un bateau qui croise au large.

- Tiens, un vapeur qui rentre ! Doit pas faire bon en mer ce soir ! dit-il en franchissant le portail.

Pourtant, il semblerait que l'on aille vers l'amélioration... Au dessus de sa tête, dans un petit coin de ciel vite masqué par les nuages, quelques étoiles scintillent brièvement. Courte accalmie hélas, car avant même son arrivée à domicile, une nouvelle averse de pluie et neige mêlées s'abat sur la tête du jeune homme, bien obligé d'admettre que sa science météorologique a encore besoin d'être améliorée.

*

* *

En vain, Gregory a déjà effectué deux tentatives pour embouquer la passe. A chaque fois, s'avançant autant que la prudence le lui permettait, il a du virer de bord au dernier moment, faute d'apercevoir le feu du Jardin. Cap à l'ouest de nouveau durant dix minutes ! Et là encore, comme précédemment, la visibilité s'améliore au point de distinguer très nettement le pinceau lumineux du phare de Fréhel qui balaie le ciel.

- Bon Dieu ! c'est à croire que ces maudits grains ne se forment que dans l'est ! Il suffit que l'on s'éloigne pour que la visibilité s'améliore. Vraiment ce n'est pas notre soir de chance !

Mais si la visibilité est meilleure, la mer par contre ne faiblit pas et dès que le bateau remonte dans le Nord, le roulis reprend de plus belle. Sans danger pour le navire, il malmène affreusement les pauvres passagers épuisés car ils sont bien peu nombreux à cette heure ceux qui arrivent encore à tenir tête au mal de mer. Oh bien sûr, il y a toujours George Grindle, mais en Première, il est désormais le seul. Dans les cabines de Seconde,

le spectacle est affligeant. Quant au salon avant qui abrite nos pauvres *Johnnies*, il est tout simplement nauséabond.

- Où sommes-nous Monsieur Courtmann ?

- Cinq milles dans le Nord 45 Ouest de l'île Cézembre !

Sans hésiter, il a répondu aussitôt à sa question. Bien Pilote ! voilà qui s'appelle suivre son affaire ! Voilà un homme de métier !

- Alors nous allons faire une nouvelle tentative. Il me semble que cela tombe moins dru à présent. Monsieur Pearson, venez en route au Sud 30 Est ! et j'espère bien que cette fois-ci on va l'accrocher ce satané phare !

Abrité sous un ciré qu'un matelot vient de lui prêter, Robert Baker s'est décidé à monter jusqu'à la passerelle. Il connaît le Capitaine depuis si longtemps qu'il peut bien se permettre cette petite entorse à la règle.

- Capitaine, il faut faire quelque chose pour les passagers. En bas, tout le monde est malade et certains se plaignent...

Le Commissaire de Bord est bien conscient du fait que ce n'est pas pour son plaisir que Gregory tourne en rond dans la tempête, mais il a promis à la charmante Madame Rooke qui est aussi malade que ses deux enfants, d'aller voir le Capitaine.

- Monsieur Baker, laisse tomber sèchement Gregory, je suis vraiment désolé pour l'inconfort des passagers, mais j'ai la responsabilité de ce navire et de tous ses occupants sans exception ! Aussi, je ne m'engagerai dans cette foutue passe qu'avec la certitude de pouvoir nous conduire tous au port. Même si cela doit prendre la nuit ! Je ne suis pas le Bon Dieu sapristi !

Baker s'attendait un peu à ce genre de réponse et, connaissant le côté parfois bourru du personnage, il ne s'en offusque pas. Tournant le dos, il reprend le chemin des cabines.

- Monsieur Baker !

- Capitaine ?

- Monsieur Baker, dites de ma part aux passagers, qu'avec les officiers, nous faisons pour le mieux.

Un sourire éclaire le visage osseux du Commissaire.

- Merci Capitaine ! Je vais leur dire !

Sa réponse est couverte par le mugissement grave de la sirène qui toutes les minutes clame à la ronde la présence du *Hilda* dans l'obscurité de la nuit. Prestement, il s'engouffre dans l'échelle de descente à l'instant où un paquet de mer s'abat sur son dos et ruisselle entre ses jambes.

Bon sang, j'ai rudement bien fait d'emprunter ce ciré ! Quant à vous mon vieux bougon de Capitaine, vous êtes toujours aussi grognon quand ça ne va pas comme vous voulez ! Mais, foi de Baker, à mon âge, je ne voudrais pas vous changer pour un autre ! Je suis bien trop habitué à votre foutu caractère !

Dégoulinants d'eau, se frottant les yeux, Gregory et Pearson au coude à coude, scrutent intensément l'obscurité épaisse.

- Notre position actuelle, Monsieur Courtmann ?

Cramponné à la table à cartes, le pilote s'octroie un juron retentissant. Son crayon vient de lui échapper des mains et ce n'est pas la peine de chercher à le retrouver ce soir. Heureusement, le coffret de rangement en contient d'autres !

- Un instant Capitaine...

Coup d'oeil à la montre d'habitable, rapide calcul mental et une petite croix vient s'inscrire sur la carte.

- Voilà ! Deux milles dans le Nord 40 Ouest du phare !

Soudain, Pearson s'exclame.

- Là, droit devant ! Deux éclats ! Voilà notre phare !

- Oui ! Je le vois à présent. Vite un relèvement !

Sans attendre l'ordre de Gregory, le Second en vrai professionnel, s'est déjà penché sur l'alidade du compas et malgré les mouvements désordonnés du *Hilda*, il annonce presque aussitôt :

- Sud 35 Est !

- Bien ! Nouveau cap Sud 35 Est ! Je crois que cette fois nous le tenons ! En avant demi !

Deux éclats encore... Bon ! C'est parfait tout cela ! C'est un clin d'oeil qu'il nous fait le maudit ! Imperceptible, un sourire se dessine sous la barbe humide du Capitaine.

Hélas, la joie est de courte durée... Voici qu'une nouvelle averse vient masquer le feu.

- *Shit* ! jure Pearson qui pour une fois en oublie sa retenue habituelle. Je ne le vois plus !

Avec peine, Gregory parvient à contenir son dépit. Deux officiers qui jurent sur la passerelle, ce n'est pas très élégant ! Il se penche sur le tube acoustique dont il soulève la tape de protection.

- Monsieur Courtmann ? Selon vous, à quelle distance du phare sommes-nous ?

- Un peu moins d'un mille dans le Nord 45 Ouest, Capitaine !

C'est bien notre veine, songe Gregory ! Sans compter que pour tout arranger, cela va faire une heure que la mer a commencé à baisser... S'il faut encore une fois perdre une demi-heure ou plus à remonter dans le Nord, il est sûr que nous

n'irons pas à quai ce soir... Et dans l'état où sont nos passagers, il vaudrait mieux leur éviter une nouvelle nuit en mer... Mais puisque Courtmann est certain de sa position, on va quand même tenter le coup. En approchant encore un peu de ce maudit phare, il va bien finir par nous montrer le blanc de son oeil que diable ! Voyons... Un peu moins d'un mille avec une vitesse de cinq noeuds cela fait douze minutes... Je me prends une marge et je me donne encore cinq minutes avant de faire demi-tour.

- Bon ! Monsieur Pearson, nous continuons sur le même cap ! En avant lente et attention à gouverner !

Sous le grain, le vent a fraîchi tandis que le *Hilda* roule et tangue de plus belle. Plus de phare. Tout ce que l'on peut apercevoir, ce sont les stries lumineuses des flocons de neige que le vent pourchasse dans la lueur des fanaux. Autant de flocons, autant de petits couteaux qui lacèrent douloureusement le visage des deux officiers.

Malgré l'heure tardive, tout le monde n'est pas encore couché chez les Grindle. Evelyn et son fils aîné veillent encore. Le nez écrasé contre la grande baie vitrée du salon, le jeune homme fixe la mer en direction du large. A l'exception de quelques brèves apparitions du phare du Jardin, c'est le noir absolu et il n'a aperçu aucun navire de toute la soirée du moins durant les éclaircies. Mais, voici que le jeune garçon se colle un peu plus contre la vitre, effaçant nerveusement d'un revers de main la buée qui, en se formant devant sa bouche, gêne le regard. Cela fait quelques minutes que l'on aperçoit le phare.

- Maman ! Regarde ! On voit des lueurs là-bas en mer ! Comme des fusées de feu d'artifice !

Madame Grindle s'approche à son tour, masquant la lueur de la lampe à pétrole en plaquant ses mains sur le côté des yeux.

- Tiens regarde ! Encore une !

En effet, le trait blanc d'une fusée raye faiblement le ciel à l'horizon. Puis, c'est à nouveau ce mur noir et opaque qu'un grain dresse entre le large et la côte.

- Ce doit être le bateau de ton père qui rentre enfin ! Mon Dieu comme ils sont en retard ! Il doit être bien fatigué... Allez va te coucher maintenant. Il est déjà onze heures. Papa ne sera ici que demain midi désormais...

Restée seule, Evelyn Grindle s'est assise sur un fauteuil d'où elle a augmenté la flamme de la lampe à pétrole qui éclaire le salon. Elle voudrait être rassurée par l'éclat de ces lueurs aperçues il y a quelques minutes mais l'angoisse est là, toujours présente, comme tapie sournoisement au fond d'elle-même. Oui, c'est certain, ce signal ne peut provenir que du *Hilda* qui annonce son arrivée.

8

Il y avait maintenant des heures, qu'à chaque coup de tangage, l'étrave du *Hilda*, telle une cognée de bûcheron sur l'écorce, fendait la masse liquide des vagues. Jaillissant de part et d'autre, une gerbe d'eau ensevelissait alors la plage avant sous une cataracte d'écume, puis se dispersait en une myriade d'embruns que le vent faisait s'envoler jusqu'à la passerelle.

Cette fois-ci, l'étrave ou plutôt la carène ne rencontra pas sous elle l'habituelle souplesse du dos de la mer mais quelque chose d'infiniment plus dur qui stoppa net son mouvement descendant, comme si le navire était retombé sur le sol depuis une certaine hauteur. Emporté en avant par l'inertie de ses 850 tonnes, il continua de glisser encore quelques mètres dans un hurlement terrible de métal lacéré et martyrisé, à mesure que la roche qui lui déchirait le ventre, en fouillait sans pudeur les entrailles. Enfin, dans un dernier soubresaut, il s'immobilisa, la proue entièrement hors de l'eau.

Sous l'effet de bascule, la poupe disparut un instant sous la mer puis réapparut ruisselante à la surface.

Le paquebot venait de s'échouer sur un récif immergé à faible profondeur.

Sans perdre un instant, la mer entreprit la curée autour de cette nouvelle victime que lui offrait ce soir une armée de ro-

ches dont imperturbable, elle supportait depuis toujours les égratignures. A n'en pas douter, cette nuit allait être un festin !

Solidement campés sur la passerelle, Gregory et Pearson, tendus à l'extrême, cherchaient à percer du regard l'opacité du manteau neigeux. Cette navigation à l'aveugle dans une mer courte et hachée en des parages si pleins de dangers de toute sorte avait quelque chose sinon d'angoissant, du moins d'inquiétant. Mentalement, le Capitaine estimait le temps qu'il allait encore courir à ce cap avant de devoir une fois de plus renoncer. Dans deux minutes, il faudrait faire demi-tour...

Le choc du navire contre la roche les surprit tous deux de la même façon. Ils ressentirent sa soudaine violence jusque dans la colonne vertébrale, ne parvenant à l'amortir que grâce à un fléchissement des jambes. Sous l'effet du brutal ralentissement, Pearson faillit basculer par dessus la rambarde de la passerelle puis, il leur fallut se cramponner à une main courante pour ne pas glisser vers l'arrière quand l'étrave se souleva. L'un des haubans du mât avant se rompit à l'endroit de la cadène. Invisible, le fil d'acier fendit la neige et s'enroula autour du mât en sifflant. Déferlant sur l'aileron bâbord, une vague submergea la passerelle, achevant de tremper les deux hommes.

- Dieu du ciel ! s'écria Pearson. Nous sommes sur les rochers !

Abasourdi, Gregory ne trouva sur l'instant rien à ajouter puis à mi-voix, comme pour lui seul, il murmura :

- Comment est-ce possible ? Nous avons pourtant encore de l'eau à courir devant nous.

Il se releva tout à fait. Le pont faisait avec l'horizontale un angle qu'il estima à environ vingt degrés. L'arrière semblait toujours flotter tandis que les vagues battaient furieusement le

flanc du navire qui roulait encore faiblement tout en continuant à faire entendre le gémissement des tôles de sa coque éventrée. A l'évidence, les avaries allaient être sérieuses...

George Grindle se demandait s'il allait allumer un nouveau cigare ou bien se faire servir un autre whisky. Ce voyage devenait diablement long et en homme du métier, il se demandait ce que pouvait bien en penser Gregory depuis quatre heures maintenant qu'ils tournaient en rond, labourant lourdement la tempête dans ce champ marin dont on n'apercevait nulle borne.

Dans le salon désert, il était désormais seul avec le steward qui achevait de ranger l'office. Le Colonel Foster avait vaillamment résisté en pâlisant, mais voici une heure, il avait dû à son tour, se rendre et amener le pavillon en se précipitant dans les toilettes. Machinalement, il jeta un coup d'oeil à sa montre de gousset. Onze heures !

La violence du choc renversa le fauteuil dans lequel il s'était pourtant calé au mieux afin de résister à la marche désordonnée du *Hilda*. Il se sentit glisser sur le sol et heurter violemment de la tête quelque chose de vertical. Pied de table ou épontille ? Des lueurs dansèrent devant ses yeux. Était-ce le fait du coup d'assommoir qu'il venait de recevoir ? Toujours est-il qu'il n'entendit pas la plainte déchirante de la coque éventrée et quand il rouvrit les yeux, il remarqua avec étonnement que le navire ne tanguait plus mais qu'il continuait à rouler, quoique faiblement.

Il se releva péniblement, constata que le sol était jonché de débris de vaisselle et que tout le mobilier du salon avait maintenant reflué vers l'arrière, contre la cloison. A l'endroit du grand lustre qui auparavant pendait du plafond, il n'y avait plus qu'un trou irrégulier dans lequel un fil électrique sectionné se balan-

çait au rythme des dernier mouvements du navire. Ce n'est que lorsque sous l'effet d'une lame, la claire-voie éclata, laissant pénétrer un torrent d'eau dans le salon qu'il réalisa pleinement le drame.

Il se hissa jusqu'à la porte et gagna la coursive. Derrière lui, tout glissait, tout tombait et l'eau surgissait de partout...

Littéralement épuisée par le mal de mer, Mary avait fini par sombrer dans une torpeur bienfaisante dans laquelle les nausées se faisaient plus rares maintenant qu'elle était allongée dans la cabine de Louis. Soupçonnant que l'état des deux autres occupantes de la cabine pouvait influencer sérieusement celui de Mary, il l'avait soutenue jusqu'à la sienne où elle s'était laissé tomber sur la première couchette rencontrée. Depuis, elle semblait aller mieux. Du moins c'était ce dont le jeune homme s'employait à la persuader car elle était loin d'en être convaincue.

Du fait de sa position allongée, elle ne ressentit pas de la même façon le premier choc. Il lui sembla plutôt que le navire glissait sur quelque chose de solide qui roulait sous lui. Un autre bateau peut-être ? Mais dans son état, tout cela lui semblait très loin, comme dans un rêve.

Louis par contre, réalisa immédiatement l'aspect anormal de ce choc qu'il compara dans sa rudesse à ce qu'il avait ressenti un jour, à l'âge de sept ans quand il était retombé assis après que se soit rompue la corde de la balançoire qu'il occupait. La même sensation de la tête qui s'enfonce dans les épaules, tassant les vertèbres, malmenant la nuque. Il voulut dire quelque chose à Mary mais avant que le mot ait pu franchir le seuil de ses lèvres, ses mâchoires s'entrechoquaient après avoir emprisonné la langue entre les dents. Une douleur fulgurante accompagnée d'un

goût fade, lui emplit la bouche. Il réalisa confusément que le navire s'inclinait fortement vers l'arrière et que tout glissait. Sous l'effet de ce glissement, Mary se retrouva assise dans la couchette, jambes repliées, le menton dans les genoux.

Ce n'est qu'alors qu'elle se rendit pleinement compte que quelque chose de grave sans doute venait de se produire. Quelque chose qui maintenant venait confirmer toutes les appréhensions qu'elle avait ressenties depuis son départ de Londres. Dieu merci, Louis était avec elle... Avec elle ? Non ! il n'était plus assis à la tête de sa couchette. Elle l'aperçut étendu contre la cloison, la bouche ensanglantée. S'abandonnant à la peur primitive, elle poussa un long cri de terreur animale. Le cri de toutes les frayeurs inscrites dans les gènes humains depuis l'apparition de l'espèce.

Difficilement, Louis se releva en s'essuyant la bouche, la rejoignit et lui prit la main.

- Venez vite Mary, sauvons-nous ! Le bateau a du heurter un récif ! Il faut que nous sortions d'ici !

Dans le salon avant où l'état de la mer avait causé un désordre indescriptible, l'impact qui se produisit exactement sous les pieds des bretons provoqua une immense clameur de surprise et d'effroi. Certains dont la tête reposait pour ainsi dire à même le sol du compartiment, eurent l'impression de recevoir un coup de matraque sur le crâne. D'autres, assis, crurent s'être brisé le dos. D'autres enfin, tellement anéantis par le mal de mer ne ressentirent rien. Mais tous, absolument tous allèrent s'écraser contre la cloison arrière, au milieu d'un fatras d'objets hétéroclites tels que baluchons, sacs, cartes à jouer, verres, bouteilles et autres au moment où l'étrave se dressa en enjambant le récif. La clameur s'amplifia.

La brutalité du choc avait également brisé une bonne partie des ampoules électriques. Il n'en restait plus que deux pour éclairer cet amoncellement de corps, de bras et de jambes, pitoyable troupeau humain qui exprimait parfois féroce son instinct de survie. Dans la plus grande des confusions, chacun essayait de gagner la porte d'accès située à l'extrémité droite de cette cloison. De toutes parts fusaient des cris, des appels tout autant que des jurons en breton.

Eugène Kerbiriou ayant été projeté contre la porte, se raccrocha au levier qui permettait de la fermer. Par chance, le sens dans lequel il exerçait la traction était celui de l'ouverture. La porte s'effaça devant lui et il roula sur le pont milieu détrempe. Les uns après les autres, les *Johnnies* jaillissaient littéralement hors de ce salon, à la fois propulsés vers l'arrière par l'assiette du navire et poussés vers l'extérieur par ceux qui de l'intérieur, tentaient de se frayer un chemin vers le salut.

Paul Penn essayait de rétablir un semblant d'ordre afin de faciliter la sortie mais sa voix pourtant puissante ne dépassait pas le cercle de ses proches voisins. S'étant relevé sans trop de mal, il se retrouva bientôt sur le pont au milieu de bon nombre de ses compagnons. Tout autour d'eux, la mer frappait violemment le navire. La nuit était noire et il n'était pas possible de faire la différence entre la neige et les embruns qui l'un et l'autre mordaient également les visages. Il entendit crier des ordres depuis la passerelle mais il ne pouvait comprendre cette voix que le vent emportait aussitôt. Suivant le mouvement général, il se dirigea vers la coursive extérieure tribord.

Le matelot de quart à la chaufferie s'apprêtait à enfourner une nouvelle pelletée de charbon dans le foyer quand le fond du navire heurta le récif. Perdant l'équilibre, il lâcha sa pelle et

n'eut que le temps de mettre les mains en avant pour se protéger la tête. L'instant d'après, alors que le *Hilda* se soulevait en escaladant la roche, il était projeté contre la façade de la chaudière. Sous l'effet de la brûlure, il hurla comme une bête blessée à mort. Son agonie fut brève. Dessoudée à sa base par le choc, la paroi de la soute à charbon céda instantanément, l'écrasant ainsi que le soutier, sous plusieurs tonnes de briquettes.

Par les presse-étoupe disjoints lors de l'éventration de la coque, l'eau jaillissait avec d'autant plus de force que l'arrière s'enfonçait davantage. Les butées de l'arbre d'hélice éprouvées par la secousse, présentaient déjà un jeu d'une dizaine de centimètres de part et d'autre. Entraîné par les réducteurs toujours alimentés en vapeur, l'arbre de couche commença à vibrer puis à branler follement jusqu'à la rupture qui survint quelques instants plus tard lorsque l'arrière heurtant la roche provoqua la déformation de l'étambot et le blocage instantané de l'hélice.

John Topping chercha à se retenir à une tuyauterie du condenseur mais dû lâcher aussitôt sous l'effet de la brûlure. Il cria néanmoins à son second de libérer la vapeur pour éviter l'explosion de la chaudière. Inconscient, le malheureux gisait au pied du tableau électrique contre lequel il avait été projeté.

A présent, l'eau montait rapidement dans la machine, surtout depuis que la claire-voie supérieure défoncée, livrait passage aux lames qui s'abattaient sur le rouf milieu. Le niveau atteignit très vite la dynamo qui déjà ne tournait plus que sur sa lancée depuis la rupture de l'arbre de couche. Dans un jaillissement d'étincelles, elle cessa de fonctionner. Privé d'électricité, le navire était désormais plongé dans le noir. Il appela les deux chauffeurs de quart mais personne ne répondit. Ils devaient être sans doute, déjà hors de la machine.

A tâtons, le Chef Mécanicien se hissa jusqu'au niveau du pont par le puits de descente. La mer s'introduisait aussi par ce passage, rendant l'ascension de l'échelle difficile. Il était vraiment grand temps de sortir. Bien que très légèrement vêtu, il n'avait pas froid. Enfin pas encore ! Dans la machine il faisait trente degrés. Ce fut en atteignant la coursive tribord, que saisi par l'eau glacée, il tomba victime d'hydrocution. Une femme heurta le corps étendu et chuta sur le pont. La vague suivante les emporta tous les deux.

Onze heures et deux minutes.

Depuis la passerelle, Gregory remarqua que la poupe était un peu plus enfoncée qu'à la minute précédente. La profondeur étant il l'espérait assez faible, il gardait néanmoins l'espoir de ne pas voir le navire totalement submergé, ce qui permettrait surtout de sauver beaucoup de vies. Parce que le bateau... Il en doutait. Le choc avait été tel que la carène avait dû souffrir considérablement et avec cette mer, il y avait des chances pour qu'elle souffre plus encore. Une minute plus tôt, il avait demandé à Pearson de faire mettre les canots à la mer. Pour les deux de l'arrière, c'était hélas trop tard ; ils étaient en partie noyés et les vagues qui brisaient contre leurs bordés, commençaient à les mettre en pièces.

Courtmann avait fait irruption auprès de lui. Sans cesse, il répétait en hochant de la tête :

- Je ne comprends pas ! Ce n'est pas possible !

- Pas maintenant John ! avait répondu Gregory. Allez plutôt me chercher un lampe tempête et allumez la tant que nous le pouvons encore !

Il s'empara à nouveau du porte-voix, essayant de couvrir le vacarme des éléments. Son appel incitait tout le monde au

calme et demandait de façon pressante que l'on réunisse au plus vite femmes et enfants pour les évacuer.

- Lieutenant ! Vous prendrez le commandement d'un canot ! Charpentier, prenez-en un aussi ! Monsieur Courtmann et Monsieur Pearson, vous prendrez les deux autres !

Se penchant sur le tube acoustique qui permettait de communiquer avec la machine, il appelait Topping et Hammond. Pour toute réponse, il n'entendit que le bouillonnement de l'eau qui envahissait les fonds...

Sur un ordre du Capitaine, l'homme de barre avait ouvert une caisse de fusées de détresse et s'employait fiévreusement à mettre la première à feu avant qu'elle ne fut trop mouillée. Enfin elle partit, long trait incandescent qui disparut en sifflant dans la neige. Une seconde puis une troisième restèrent visibles plusieurs secondes tout comme la quatrième et la cinquième. La sixième fit long feu et s'embrasa sur sa tige, éclairant d'une lumière vive la scène du naufrage.

Onze heures et trois minutes.

Inclinée selon un angle qu'il estimait maintenant à trente degrés, la proue du *Hilda* se dressait vers le ciel. Le mât avant était incliné sur tribord et bien que plusieurs étais se soient déjà rompus, quelques uns escaladaient pourtant les haubans, cherchant à se mettre hors de portée de la mer. Avant longtemps, il allait s'abattre ! Pressentant le danger, il leur cria mais en vain de ne pas y monter.

Sur le pont milieu, quelques dizaines de naufragés se pressaient pour tenter d'approcher les embarcations. Majestueux de sang-froid, Pearson arrivait malgré tout à contenir la bousculade, incitant par son exemple les hommes à venir en aide aux femmes et aux enfants. Brave Pearson ! Tous ces gens vont lui

devoir une fière chandelle, pensa-t-il fugitivement. Non loin de lui, Madame Elwyn, l'une des deux femmes de chambre, à qui un matelot et un breton étaient venus en aide, distribuait les gilets de sauvetage. Tragique coïncidence, elle était veuve d'un matelot péri en mer lors du naufrage du *Stella* survenu six ans plus tôt sur les Casquets, au large d'Aurigny.

Vers l'arrière, le pont était maintenant submergé jusqu'au pied du rouf. La profondeur devait être plus importante qu'il ne se l'imaginait un instant auparavant. Là aussi, des hommes et des femmes remontés à la hâte du salon ou des cabines tentaient de se protéger des vagues en attendant de pouvoir prendre place dans les embarcations que l'on s'affairait à dégager des bossoirs.

Onze heures et quatre minutes.

Le maître charpentier avait pris place dans le premier canot où, sans trop de ménagements, il faisait embarquer les femmes et les enfants. Quatre passagères avaient pris place dans l'embarcation quand dans sa précipitation, un matelot largua malencontreusement le câble qui retenait toujours celle-ci suspendue sous les bossoirs. Elle piqua du nez d'un seul coup, projetant ses six occupants à la mer. Le vent couvrit leurs cris, la vague leurs corps. Quand elle reflua, ils avaient tous disparu.

Cramponné aux rambardes de la passerelle, Gregory avait assisté impuissant à la perte de ce premier canot. Il avait donné tous les ordres nécessaires pour organiser le sauvetage des occupants du bateau mais l'accident survenu à ce premier canot que l'on tentait de mettre à la mer lui fit soudain réaliser que le bilan humain pourrait bien être lourd. Pour sa part, la conduite à tenir désormais était claire : il ne quitterait pas son navire tant qu'il ne se serait pas certain que tout le monde était évacué. Mais cela, c'était une autre histoire !

Sous l'effet de l'émotion, il ne sentait même plus la morsure du froid, alors que sous le ciré ses vêtements étaient à tordre. Se mettre à l'abri était bien le dernier de ses soucis en ces minutes tragiques.

Que s'était-il passé ? Courtmann s'était-il trompé dans son estime ? Et lui ? N'aurait-il pas dû renoncer immédiatement lorsqu'à moins d'un mille, le phare avait disparu ? Pourtant, il devait bien le retrouver, fut ce à deux ou trois cents yards de distance, ce qui était encore bien suffisant pour parer les roches du Jardin et prendre le cap d'entrée en rade... Ils avaient du dériver plus que ne l'avait estimé le pilote. Mais enfin, Bon Dieu ! cela n'expliquait quand même pas tout !

Le sifflet de la sirène venait de se bloquer et elle fonctionnait maintenant sans discontinuer, blessant les tympans. Mentalement, il se remémorait la topographie des récifs bordant le large. Sans aucun doute, au vu de sa dernière position, c'était sur l'une des Pierres des Portes que le *Hilda* s'était échoué et le phare du Jardin n'en était distant que de quelques centaines de mètres dans le sud-est... Ses gardiens ne pouvaient pas ne pas entendre la sirène, en supposant qu'ils n'aient pas aperçu ses fusées... et puis, à Cézembre, il y avait un fort dont les occupants n'allaient pas manquer d'entendre l'appel de détresse du bateau. Bien sûr, le vent n'était pas portant mais tout de même ! Pareil vacarme ne pouvait pas passer inaperçu ! Il voulait s'en persuader, mais comment en être certain ? Déjà, il n'y avait plus de fusées à tirer ! Combien de temps aurait-il encore assez de pression pour actionner le sifflet à vapeur ? Les chauffeurs avaient sans doute mis bas les feux tout de suite pour éviter tout risque d'explosion de la chaudière... Au fait, où étaient-ils ceux-la ? Où étaient ceux de la machine ? Il n'avait ni vu ni entendu

Topping ou Hammond! Pourvu qu'ils aient eu le temps de quitter ce piège mortel qu'est le compartiment machine d'un navire qui sombre...

Onze heures et cinq minutes.

Ah comme il aurait voulu pouvoir se coucher sous la quille de son cher *Hilda* et le prendre dans ses bras ! Faire de son corps un rempart contre cette eau qui insidieusement, sournoisement même, envahissait tout l'arrière et le tirait vers le fond. Etre la main de Dieu pour pouvoir maintenir à flot son navire bien-aimé! Au lieu de cela, il était là, rivé à sa passerelle comme une bernique à son rocher, impuissant témoin de son agonie.

Soutenue par Louis, Mary pleurait silencieusement. Non sans mal au milieu de toute l'agitation qui régnait sur le pont milieu, il lui frayait un passage en direction des canots. Heureusement pour elle, le retournement de la première chaloupe s'était produit sur bâbord, hors de sa vue et de ce fait, elle n'en avait rien su. Les vagues qui brisaient contre la coque enjambaient la lisse et inondaient les malheureux, accentuant chaque fois un peu plus leur détresse, leur angoisse.

Mary Rooke affolée, rappelait auprès d'elle son fils qui, dans la confusion, venait de lui échapper. Près d'elle, la voix autoritaire d'un homme criait :

- Ecartez-vous ! Il y a ici une femme avec ses enfants !
Faites place ! Laissez passer, s'il vous plaît !

La jeune femme se sentit soulevée et portée vers les embarcations. Elle hurla.

- Edmond ! Edmond ! Où es-tu ? Où est mon fils ?

Derrière elle, le jeune garçon juché sur les épaules puissantes d'un marin se manifesta enfin.

- Je suis là maman ! Derrière toi !

- Dieu soit loué ! Donne-moi la main mon petit et je t'en conjure, ne me lâche plus. Tu me fais devenir folle !

- Ne vous en faites pas pour lui Madame ! Je ne vous quitterai pas aussi longtemps qu'avec ces enfants vous ne serez pas en sécurité dans un canot !

La voix de stentor de l'homme faisait miracle. Le passage s'ouvrait et elle se retrouva en peu de temps près d'une embarcation dans laquelle une main se tendit pour la faire embarquer avec ses enfants qu'elle serrait contre elle avec la volonté désespérée de ne plus les perdre. Terrorisée par la bousculade, l'eau, la nuit et le froid, la petite Joyce qui n'était vêtue que de sa chemise de nuit sanglotait. Un breton quitta sa veste et la tendit à sa mère qui le remercia en appelant sur lui la miséricorde de Dieu.

- *God bless you !*

Ils en auraient bien besoin de sa bénédiction !

Madame Hubbard, l'autre femme de chambre, parvint à conduire Elisabeth Hutchinson jusqu'au canot où elle la forçait à prendre place.

- Laissez moi ! Occupez-vous de ces pauvres gens ! A mon âge, la vie n'est plus si importante !

- Calmez-vous mère ! Madame Hubbard s'occupe aussi des autres et vous lui faites perdre son temps !

La vieille dame consentit à embarquer et prit place aux côtés de Mary Rooke.

Poussée par Louis, Mary Miles se trouvait maintenant auprès de la chaloupe de sauvetage mais réalisant tout à coup qu'il n'y avait là que des femmes ou des enfants, elle se refusait à y monter.

- Louis ! Ne me laissez pas ! Je veux que vous veniez avec moi ! Louis, je vous en supplie !

- Mary, ma bien-aimée, je vous demande de me pardonner mais il me faut vous donner l'ordre de monter dans ce canot. Nous ne quitterons ce navire que lorsque toutes les femmes seront en sécurité ! Je vous aime Mary !

- Louis...

- Montez Mary ! Nous nous retrouverons plus tard ! De grâce, lâchez-moi la main !

Vaincue, la jeune femme enjamba à son tour le bordé, retenant encore un dernier instant la main de Louis dans la sienne. Une lame fit rouler le *Hilda*, ce qui écarta de quelques dizaines de centimètres l'embarcation suspendue sous le bossoir. Déséquilibré, le jeune homme ne put se retenir à temps et réalisa qu'il allait tomber à la mer. Il entendit Mary hurler et se retrouva plongé au sein d'un univers liquide qui l'aveuglait, l'asphyxiait, pénétrait tout son être. Il refit surface dans un bouillonnement d'écume, étonné de se trouver en vie. Une nouvelle vague le souleva jusqu'à la hauteur du pont. Un instant, il crut pouvoir reprendre pied à bord, mais déjà la vague retombait sur lui. Une nouvelle fois, il émergea et devina plus qu'il ne le vit, le canot descendant très vite et prenant rudement contact avec la mer dans un jaillissement d'écume. Il n'en était séparé que par quelques mètres. Son ultime chance ! Frénétiquement, il nagea dans sa direction. Il ne fallait surtout pas laisser échapper cette planche de salut. Enfin, dans un dernier effort, il parvint à s'emparer du bordé, bien conscient que s'il lui échappait maintenant, il n'aurait plus la force de recommencer une autre tentative.

- Au secours ! Aidez-moi à monter !

Mary reconnut la voix et reprit l'appel en hurlant à son tour.

- Louis ! Tenez bon ! Je suis là !

Devinant le naufragé dans l'ombre, l'un des marins l'agrippa par le col de sa veste et à la faveur d'un coup de roulis, le hissa à bord sans ménagements. Mary continuait à appeler.

- Louis ! Où êtes-vous ?

Dans le noir de la nuit, il se glissa en direction de la voix de Mary, l'appelant à son tour. Marchant sur le corps d'une femme qui cria, il ne put éviter de chuter lourdement contre un banc et laissa échapper un juron de douleur. Enfin, Mary le retrouva et dans l'enchevêtrement des naufragés, elle parvint à se glisser jusqu'à lui. Elle prit entre ses bras la tête du jeune homme et la serra contre sa poitrine, remerciant le Ciel de lui rendre si vite cet homme qu'elle aimait alors qu'elle l'avait cru définitivement perdu.

- Dieu soit loué, vous êtes avec moi Louis ! J'ai eu si peur en vous voyant tomber à la mer.

Oubliant un instant le tragique de leur situation, la jeune femme couvrait de baisers le visage de son compagnon et collant sa bouche contre son oreille, elle murmurait pour lui seul :

- Ne me quittez plus jamais Louis ! Sans vous je suis perdue ! Je vous en prie, ne m'abandonnez pas.

- Mais qui sauf vous parle de vous abandonner, mon aimée ? Je suis avec vous Mary et désormais je ne vous quitterai plus, plus jamais.

- Si nous nous en sortons...

- Mais nous allons nous en sortir Mary ! Regardez la chance que nous avons eue jusqu'à présent vous et moi ! Aussi longtemps que nous serons en vie, je continuerai à y croire !

On repêcha encore plusieurs bretons et un marin qui, emportés par une vague, avaient réussi à se maintenir en surface juste assez de temps pour pouvoir être secourus.

La coque noire du *Hilda* que l'on devinait à la blancheur de l'écume des lames qui s'écrasaient contre elle avait maintenant disparu, avalée par la nuit. Les appels, les cris provenant du navire s'estompaient à leur tour, emportés dans les sombres clameurs du souffle puissant de la tempête. Cramponnée à sa maman, la petite Joyce bien que souffrant cruellement de la morsure du froid, ne pleurait plus mais tremblait de tous ses membres entre les bras d'une mère désespérée d'impuissance. L'averse de neige avait cessé mais pour le canot surchargé, la mer devenait très forte depuis qu'il avait commencé à dériver au-delà de la protection du paquebot sinistré.

Onze heures et sept minutes.

Sous le commandement du pilote Courtmann, un troisième canot chargé d'une trentaine de naufragés descendait à son tour, suspendu à ses filins. Un peu hâtivement sans doute, son équipage largua la bosse à plus d'un mètre au-dessus de la surface mouvante qui, sous l'effet du reflux de la lame s'éloignait un peu plus à chaque seconde. Dans un jaillissement d'écume, il heurta la mer en donnant aussitôt de la bande par l'excès de charge sur son côté bâbord. La nouvelle vague qui survenait n'eut d'autre effort à faire que celui de poursuivre le mouvement engagé, puis de l'achever d'un dernier coup de rein, chavirant instantanément l'embarcation sur ses occupants et projetant le tout avec une force inouïe contre le récif qui à cet endroit affleurait. Pour eux, la mort fut miséricordieusement brève.

Onze heures et huit minutes.

Gregory s'était rattrapé de justesse à la rambarde lorsque le torrent liquide s'était abattu sur lui. Réflexe instinctif de survie sans doute, mais à quoi bon se demanda-t-il. Désormais, l'ampleur de la catastrophe ne faisait plus de doute et il n'avait que trop intimement conscience de la blessure mortelle de son pauvre *Hilda*. Il en avait trop vu en ces quelques minutes depuis le choc contre le récif. Le dramatique retournement de deux canots ne faisait que confirmer ce qu'allait être le bilan, avant même qu'il soit définitif. En moins de dix minutes, plusieurs dizaines de passagers et marins avaient déjà perdu la vie et chaque minute qui passait devait alourdir dramatiquement le nombre des victimes.

Un seul canot avait pu déborder ! Aucun reproche à faire à l'équipage qui s'était montré en la circonstance d'un courage et d'une abnégation exemplaires.

Fatalité ! Terrible fatalité !

Sans vouloir se l'avouer car c'était difficile à admettre, Gregory prenait conscience de sa mort prochaine. Cela se manifestait par de fréquents retours en arrière dans son passé en dehors de tout lien chronologique. Refusant la révolte qui grondait en lui, il subissait les images sans chercher à les chasser. Tour à tour, sa fille, ses fils, Martha sa douce épouse qui devait être à cent lieues de se douter du drame étaient venus lui rendre visite. Ainsi c'était donc cela ce curieux phénomène selon lequel on revoit son existence passée à l'instant de la mort...

Deux éclats rouges !

Parfaitement visible sur tribord avant, le signal lumineux du phare semblait le narguer à présent. Deux éclats encore !

- Salaud ! *bastard* ! où étais-tu tout à l'heure quand je te cherchais ? Pourquoi m'as-tu abandonné au dernier moment hein fumier ?

Conscient de l'inutilité de ses injures et pleurant de dépit, le Capitaine laissait filer le torrent d'insultes qui en quelques minutes avait surgi du plus profond de son cœur, comme s'il n'avait attendu que ce signal pour s'en libérer. Mécaniquement, froidement, le phare répondait : deux éclats rouges... deux éclats rouges...

Onze heures et neuf minutes.

Fugitivement d'abord, avec insistance ensuite, l'image de la chaufferie noyée lui revint à l'esprit. Bon Dieu ! Où était donc passé Topping ? Il ne l'avait pas revu, pas plus qu'il ne savait ce qui se passait en bas. Vite ! le tube acoustique. Mais cette fois encore, le seul moyen de liaison qu'il avait avec le compartiment machine resta muet. Il ne le savait pas, mais dans la chaufferie, il n'y avait plus que deux cadavres.

- Monsieur Pearson ! Où en êtes-vous de l'évacuation ?

Emporté par le vent, son cri aussi pathétique que dérisoire n'atteignit pas le pont. Albert Pearson qui se débattait sous un torrent d'eau tentait désespérément de sauver quelques vies de plus en distribuant des gilets de sauvetage. Le quatrième et dernier canot avait littéralement explosé sous l'effet d'une lame haute de plusieurs mètres qui, après avoir coiffé l'embarcation, l'avait écrasée contre la coque. Il avait alors crié de mettre les radeaux à la mer. En d'autres circonstances, il aurait réalisé l'inutilité de cet ordre mais ce soir, transi de froid, aveuglé d'embruns, suffoquant des milliers de litres d'eau qui s'étaient abattus sur lui, il ne parvenait plus à analyser lucidement la si-

tuation réelle du navire et de ses occupants. Désormais, toute survie ne pouvait plus être qu'individuelle.

Onze heures et dix minutes.

William Gregory avait l'impression d'être depuis un siècle sur cette passerelle et pourtant il n'y avait pas si longtemps qu'il n'était plus que le commandant d'une épave, le maître d'un naufrage dont les victimes se comptaient déjà par dizaines. En d'autres temps son esprit lui aurait confirmé l'étendue du désastre au seul vu des conditions dans lesquelles s'était produit le naufrage. Mais il s'agissait de son bateau et son cerveau refusait l'évidence. Non ! ce n'était pas possible ! Il allait se réveiller dans sa cabine et de toute cette horreur il ne resterait que le souvenir d'un affreux cauchemar. Mais oui, bien sûr, un mauvais rêve... Un dîner trop lourd peut-être... ?

Deux éclats rouges...

Ah Dieu ! ce n'était donc pas un rêve ! Et voici qu'à présent, ce phare maudit distribuait généreusement ses milliers de bougies dans toutes les directions. Ce phare, cette mer furieuse qui déferlait sur le navire, ces appels au secours, ces cris... Ainsi, tout cela était donc vrai ! Le *Hilda*, son *Hilda* ! n'était plus qu'une épave achevant d'abandonner les uns après les autres les malheureux êtres humains qu'il avait pour mission de transporter.

Deux éclats rouges...

Et toujours aucun signe de la machine. Inquiétant quand même... Pourvu que Topping ait eu le temps de mettre bas les feux à la chaufferie ! Tout l'arrière qu'il devinait dans la pénombre était submergé. Derrière lui, sur le pont passerelle, on entendait l'air s'échapper par les manches d'aération. A l'évidence, l'eau devait envahir rapidement les compartiments inférieurs.

Un cri. Non, un hurlement s'éleva depuis le pont milieu. Un breton venait de tomber dans le trou béant du panneau de la cale avant, ce panneau qu'une minute plus tôt, une vague impressionnante avait arraché à ses prélaris. Un *Johnny* qui n'avait pas aperçu le gouffre obscur. En sa miséricorde, le Dieu des naufragés avait quand même permis que dans la culbute, son front vint heurter le bord opposé de l'orifice. Il coula au fond de la cale, laissant échapper sans souffrir cette vie qu'un instant plus tôt, il défendait avec la dernière énergie.

Eugène Kerbiriou ne cherchait plus à se donner l'allure ni le courage supposés d'un adulte. C'en était trop pour le pauvre enfant à qui son frère avait cependant réussi à faire enfileur un gilet de sauvetage. Où était-il ce frère ? Eugène l'appelait sans cesse mais sa petite voix d'enfant ne portait pas bien loin.

- Jean ? Où es-tu ? Ne me laisse pas ! J'ai peur !

Jean avait été emporté dans la confusion puis par une vague. Il était passé par dessus bord sans dire un mot.

Dépassé par l'évènement qui échappait totalement à sa compréhension, Eugène sanglotait dans un coin, pauvre enfant perdu, dépassé par l'ampleur du drame qu'il vivait sans. Un *Johnny* le prit par le bras et l'entraîna vers le pont milieu. Une vague l'arracha à son sauveteur qui s'en fut rouler avec lui sur le pont. Le premier se fractura la nuque contre le bordé. Le second roula jusqu'à ce que sa tête vienne heurter violemment le treuil au pied du mât. Sans le savoir, l'un et l'autre venaient d'entrer ensemble dans le Royaume des Morts. Dieu seul savait quand ils se retrouveraient ces deux là et si seulement leurs âmes allaient se reconnaître.

Ce fut un simple grondement qui aurait pu passer inaperçu si une énorme bouffée de vapeur et de fumée n'avait en même temps surgi de la cheminée...

Onze heures et onze minutes.

... semblable au râle du mourant qui exhale son dernier souffle. Invisible, pernicious, le mal se répandait à l'intérieur du navire et les chaudières dont personne n'avait eu le temps d'étouffer les feux venaient d'exploser. Si vu de la passerelle, cette explosion n'avait ressemblé qu'à un dernier soupir, il n'en était pas de même dans les fonds du navire car c'était vers le bas que s'était produite la déflagration qui achevait de rompre la colonne vertébrale du *Hilda*. A l'aplomb de la chaufferie, la quille était brisée et la déchirure de la coque se propageait vers le pont. Comme si elle avait senti l'affaiblissement soudain du grand corps brisé, la mer parut soudain s'acharner sur sa victime avec une vigueur nouvelle, frappant, heurtant, malmenant l'étrave dont les tôles gémissaient sous l'effet de la torture. Des deux bords, celui de bâbord était le plus endommagé et par la blessure de son flanc, la coque laissait échapper des maillons entiers de chaîne qui faute d'entraves, filaient vers les profondeurs du récif.

"Faites mon Dieu que nos signaux de détresse aient été aperçus ou entendus quelque part !"

Faute de pression, la sirène s'était tue. Désormais il n'existait plus ni son ni lumière pour signaler le drame du *Hilda*. Seuls persistaient les cris et les appels des naufragés, pauvres plainte de la détresse humaine mais le vent, ce soir l'allié de la mer, se chargeait de les disperser aussitôt jusqu'à ce qu'il n'en reste plus le moindre son.

Aveuglé par les embruns, William Gregory crut apercevoir les feux d'un navire qui se dirigeait vers eux mais c'était très incertain ; sans doute même assez lointain. Il abandonna la rambarde d'une main et se frotta les yeux. La vague qui éclatait sur le rouf se précipita sur la passerelle, empoignant le Capitaine. Sous la violence de l'attaque, sa dernière main lâcha prise. Aussitôt, il se sentit ballotté en tous sens, emporté dans un univers liquide et noir. Il lui sembla qu'il allait refaire surface mais au contraire, le remous l'entraîna un peu plus profondément, heurtant furieusement contre la roche un corps disloqué. Suffoquant, le diaphragme agité de spasmes incontrôlables, il perdit connaissance...

Deux éclats rouges.

A son tour, William Gregory venait d'entrer dans l'univers des marins périls en mer.

Onze heures douze.

Dans un dernier déchirement, l'étrave se sépara du reste du navire et se coucha sur le récif. Le mât avant disparut à son tour, emportant avec lui la grappe humaine qui l'avait choisi pour refuge. Des *Johnnies* pour la plupart.

Amputée de sa partie avant, la coque du *Hilda* glissa vers l'arrière, s'inclina sur bâbord et finit par s'immobiliser dans cette position, enserrée dans les bras du récif. La quille touchait le fond mais malgré la marée encore haute, le mât incliné à quarante cinq degrés émergeait sur les deux tiers de sa hauteur. Il constituait désormais le dernier refuge. Un tout jeune garçon du nom de Calarnou s'y précipita, escaladant les enfléchures. Derrière lui, un autre breton criait :

- Monte petit ! Monte le plus haut possible ! Ce n'est que tout en haut de ce foutu mât que nous aurons une chance de nous en sortir !

Deux éclats rouges...

Cette fois, la lueur paraissait plus faible, comme sur le point de s'éteindre. La neige recommençait à tomber.

Albert Pearson, trempé jusqu'aux os avait gravi l'escalier tribord du rouf parce qu'il n'était pas encore submergé et aussi parce qu'il conduisait à la passerelle. Sa mission sur le pont était achevée. Un seul canot sur les quatre avait pu prendre la mer. Le bilan était terrible. Il fallait en rendre compte à Gregory.

- Capitaine ! appela-t-il.

Pas de réponse. A tâtons, il entreprit de contourner l'abri de navigation et réitéra son appel. Pas de réponse ! Il comprit alors que si son brave Capitaine n'était plus à son poste, ce ne pouvait être que le fait de la mer. Gregory n'aurait jamais abandonné son poste si la mer ne l'avait enlevé. A la hâte, il redescendit l'escalier et se jeta dans l'eau en direction du mât arrière. Ils étaient ainsi une trentaine d'hommes, cramponnés à ce qui paraissait devoir être leur dernière chance de survie.

Moins d'un quart d'heure s'était écoulé depuis le terrible choc contre les récifs. Plus de la moitié des occupants du *Hilda* avaient déjà perdu la vie, victimes autant du naufrage que du froid.

S'acharnant inlassablement sur un pantin désarticulé qui un moment plus tôt avait été un homme, le projetant à chaque vague contre la roche, le retournant pour mieux le lancer, la mer achevait dans le noir son oeuvre de mort.

On devina plus qu'on ne vit le dernier double éclat rouge du phare. Une nouvelle averse de pluie et de neige réduisait à

nouveau la visibilité. Seuls quelques gémissements que le vent emportait aussitôt pour les cacher dans le creux des vagues, traduisaient encore la présence de vies humaines sur l'épave.

Agé de vingt trois ans et quatre mois, le paquebot à vapeur *Hilda* de la London and South Western Railway Company, son équipage et ses passagers venaient de rencontrer leur destin sur ce récif, à quelques milles d'un port qu'ils avaient vainement tenté de rejoindre.

9

Recroquevillée contre Louis dans le fond du canot, Mary grelottait tout autant de froid que d'angoisse, cette angoisse latente, permanente, qui ne l'avait plus quittée depuis l'appareillage du paquebot et qui maintenant, à la dérive sur cette mer déchaînée, trouvait toute sa justification. Près d'elle, la petite Joyce que sa mère tentait sans grand succès de protéger, pleurait doucement, articulait difficilement quelques sons dans lesquels on pouvait deviner le mot "*cold*". Froid ! Non pas un froid tel que nous le connaissons tous, mais un froid venu de l'intérieur du corps, un froid intense qui ralentissait les fonctions vitales et conduisait très vite à la mort.

A la barre du canot, le Lieutenant Greaves avait tout d'abord essayé avec ses matelots, de faire route au sud vers la côte. Il avait fallu bien vite renoncer car il était impossible de se servir correctement des avirons tant la mer était grosse et les vagues impressionnantes. Restait la solution de l'ancre flottante qui à défaut de permettre de faire route, pouvait maintenir l'embarcation en dérive le nez face à la vague. C'était la solution qu'il avait finalement adoptée. Dans cette position, la chaloupe embarquait beaucoup moins d'eau, ce qui ne l'empêchait pour autant pas de rouler affreusement d'un bord sur l'autre au milieu

des vagues, chacune d'entre elles, la gratifiant au passage de quelques litres d'eau supplémentaires. Alors, hommes et matelots se relayant, poursuivaient sans relâche l'écopage afin de maintenir à flot ce dernier lien qui les rattachait à la vie. Un rapide décompte avait permis au Lieutenant de dénombrer les naufragés dont il avait désormais la charge. Lui compris, ils étaient quarante cinq. Cela faisait beaucoup trop dans un canot normalement prévu pour trente et le surchargeait dangereusement dans cette mer. Mais pouvait-il faire autrement quand un peu plus tôt, il avait recueilli plusieurs nageurs épuisés sur le point de couler ? Il n'était pas possible de les abandonner à la noyade et à la mort.

- Louis, j'ai peur. Si peur et si froid. Nous sommes perdus...

- Non Mary ! Vous n'avez pas le droit de dire cela. Il faut continuer à lutter et à espérer.

- Oui, bien sûr, vous devez avoir raison, mais sans vous je ne serais plus de ce monde à l'heure qu'il est. Je ne m'en serais jamais sortie seule. Oh Louis ! promettez-moi de ne jamais me quitter.

- Je vous le promets mon aimée. Vous ne serez plus jamais seule comme vous avez pu l'être par le passé !

Dans cette lugubre nuit peuplée de vent, de vagues et de plaintes, où nulle côte n'était visible, le canot dérivait vers l'inconnu. Parfois, dans un coup de roulis plus prononcé, la mer déferlait sur les malheureux qui instinctivement, cherchaient à se protéger en se penchant vers le bord opposé, mettant ainsi en péril le précaire îlot de survie qui les portait. A plusieurs reprises déjà, Greaves avait été amené à les mettre en garde face aux dangers que pareil comportement leur faisait courir mais il

doutait de finir par être entendu de gens qui pour beaucoup n'avaient pas du tout le sens marin.

*

* *

Albert Pearson s'était à son tour réfugié dans les haubans du mât arrière avec ses compagnons d'infortune. Bien qu'exposés à toutes les intempéries, ils avaient au moins le formidable privilège de ne pas avoir à nager pour éviter la noyade. Mais où était donc passée la centaine de personnes présentes à bord au moment de l'accident ? De mémoire, le Second tentait de faire le décompte de ceux qui pouvaient s'en tirer. Voyons... Le premier canot renversé. Tous ses occupants perdus dans les lames. Une dizaine de noyés au moins. Plus de chance avec le second qui avait été lancé avec plus de vingt personnes à bord, peut-être même trente... Le troisième écrasé contre la coque. Au moins trente victimes ! Quant au quatrième, avant même qu'il ait pu servir, la mer l'avait noyé quand l'arrière s'était enfoncé davantage... Bien sûr, tout le monde ou presque avait du recevoir un gilet de sauvetage, mais dans cette eau glaciale, les chances de survie ne pouvaient excéder quelques dizaines de minutes. Les gardiens du phare avaient certainement aperçu ou entendu leurs signaux de détresse et averti Saint Malo qui en ce moment même devait sans aucun doute, lancer vers eux tous ses moyens de sauvetage... Encore fallait-il qu'ils arrivent vite ces moyens ! Ainsi, en ajoutant la trentaine dont il faisait partie, cela permettait de penser qu'à cette heure une moitié au moins des marins et passagers du *Hilda* pouvait être encore en vie.

Pauvre Pearson ! Supposition bien optimiste ! Dans cette tempête à laquelle venaient s'ajouter le froid et le traumatisme du naufrage, ils n'étaient pas si nombreux ceux qui vivaient encore et pour beaucoup, la mort avait revêtu l'aspect d'une eau glacée qui se glissait sous les vêtements, pénétrait par le nez, envahissait la gorge et pour finir, noyait les yeux. Une eau devant laquelle les poumons tentaient de faire barrage mais qui finissait par accomplir son oeuvre de mort en provoquant l'asphyxie de ses victimes. Le Second du *Hilda* estima à trente minutes, le temps écoulé depuis le naufrage. Il en faudrait bien encore autant avant d'espérer un quelconque secours. A condition bien sûr que l'alerte ait pu être donnée !

Pour le moment, on distinguait très bien l'oeil lumineux du phare qui, régulièrement, continuait à adresser ses signaux de mise en garde. Le feu était rouge. Ils étaient donc échoués dans le secteur ouest du phare dont les écrans de couleur placés devant la lentille déterminaient les zones dangereuses de part et d'autre de la passe. Si quelque bateau était en route de Saint Malo vers eux, on n'en voyait encore nul feu de signalisation. Pearson se prit soudain à douter. Et si par malheur, personne n'avait remarqué leurs signaux... Dans ce cas, le bilan allait s'alourdir terriblement dans les heures à venir et il n'accordait plus guère de chances au misérable troupeau humain dont il faisait partie.

L'équipage et lui-même avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour sauver le plus possible de vies. Les *Johnnies* y avaient aussi bien contribué, faisant preuve d'une grande discipline. Ils étaient pour beaucoup dans la réussite du lancement du second canot dans lequel une vingtaine de femmes et quelques enfants avaient pris place, permettant une évacuation aussi

ordonnée que possible. Il revoyait encore ce grand colosse qui à bout de bras, faisait passer les naufragés du bord au canot, jurant comme le diable dans cette langue rocailleuse qui était la sienne. Quelle énergie ! Quel sang-froid ! Par tous les saints du Ciel, ces rescapés là lui devraient une fière chandelle.

Autrefois, le *Hilda* avait porté des voiles. Une chance ! Souvenir de cette époque, il lui restait des enfléchures, véritables échelles de corde entre les haubans qui ce soir, permettaient l'ascension du mât jusqu'aux deux tiers de sa hauteur totale. C'était là qu'ils étaient tous empêtrés.

Il faut que je fasse quelque chose pour que ces gens tiennent jusqu'à l'arrivée des secours. Il faut lutter contre ce froid insidieux qui, à la manière douce, anesthésie le corps puis le cerveau, tuant aussi sûrement que la noyade. Il faut absolument que personne ne s'endorme !

- Ecoutez moi ! Ecoutez-moi tous ! C'est Albert Pearson, le Capitaine en Second qui vous parle. A l'heure qu'il est, des secours sont en route de Saint Malo pour nous sortir de là. Alors il faut tenir et ne pas vous laisser aller à dormir ! Il faut rester éveillé ! Allez, répétez après moi.

"*No sleeping ! no sleeping ! Pas dormir !* "

- Plus fort que cela les gars ! Encore plus fort !

" *No sleeping ! no sleeping...* "

- C'est bien ! Alors maintenant que vous êtes tous bien réveillés, chacun va me donner son nom en commençant par celui d'entre vous qui est le plus haut dans le mât !

- Caroff Olivier !

- Mouster Jean Louis !

- Calarnou Jean !

- Yves Velly !

- Paul Penn !
- James Grinter !
- Frederick Hower ... !

Vingt huit noms ! Ils étaient donc vingt huit malheureux encore vivants sur cette épave battue par la tempête.

La mer baissait, découvrant peu à peu le récif sur lequel s'était éventré le *Hilda*. C'était désormais sur lui que les vagues venaient briser, ne gratifiant plus que d'embruns tous ces pauvres gens, ce qui était autrement plus facile à supporter que les gifles cinglantes des lames. Plus facile à supporter certes, mais quelle différence cela peut-il faire quand on est de toutes façons trempé jusqu'aux os ? Quelle différence quand on ne pourra se sécher ni ce soir ni cette nuit ? Quelle différence quand la température de l'air est proche de zéro ?

Après l'appel des noms, Pearson avait obligé chacun à donner sa date et son lieu de naissance, puis le nom de ses parents. Ceci épuisé, on en était venu aux histoires drôles ou non, peu importait. L'essentiel était de rester éveillé. Quand vint le tour des chansons, le coeur n'y était plus. Même le Second se sentait faiblir à son tour. Il avait épuisé toute son énergie à maintenir ses compagnons éveillés mais à présent, le froid l'engourdissait chaque minute davantage. Il s'obligea à remuer autant que pouvait le lui permettre sa position sur les haubans.

La pluie et la neige avaient cessé. Dans une échancrure de la couche nuageuse, quelques étoiles apparaissaient. Mais sur la mer, rien ! Mis à part les phares, aucun feu n'était visible. Leurs signaux de détresse n'avaient donc pas été perçus...

Le découragement l'envahit et pour la première fois, il fut tenté de se laisser sombrer dans le bienheureux engourdissement qui mène sans douleur à la mort.

Non ! Il fallait réagir !

- *Wake up bloody bastards* ! Réveillez-vous tas de salopards ! *Wake up* !

Sa rage de vivre était telle qu'il en devenait agressif, même si l'insulte venue du fond de lui-même s'adressait plus aux événements qu'à ses malheureux compagnons. Seule cette hargne qu'il parvenait encore à tirer de ses ultimes ressources pourrait leur redonner le courage de lutter. Peine perdue ! Personne ou presque ne réagit à son appel.

Sous ses pieds, la mer dans sa fureur battait maintenant la roche. L'océan tout entier grondait comme si dans ses vagues, il roulait d'énormes blocs de pierre.

Une voix lointaine appelait Paul Penn. Une voix qui le sortit de sa léthargie.

- *Ped eur eo* ?

L'heure qu'il était ? Au diable l'heure ! Qui pouvait bien poser cette question saugrenue alors qu'il serait bientôt l'heure de mourir ?

- *Ped eur eo* ? reprit l'enfant.

Penn réalisa que c'était le petit Calarnou qu'il avait juché sur son épaule pour qu'il ne tombe pas.

- Je n'en ai aucune idée petit ! Ma montre doit être arrêtée avec toute l'eau qu'elle a reçu et de plus, je n'ai rien pour l'éclairer ! Disons qu'il doit être le milieu de la nuit !

- Tu crois qu'on va venir nous chercher ?

- Mais oui on va venir ! Il faut tenir bon *ma faotrig* !

Tenir mon petit gars ! Plus facile à dire qu'à faire quand on n'a que douze ans et que l'on a perdu toute trace du reste de sa famille. Car ils étaient quatre tout à l'heure, le père et ses trois fils alors que maintenant, il était seul ! Voyant son père emporté

par une lame et passer par dessus bord, il avait crié " Papa ". En vain ! Le père n'avait pas reparu. Quant à ses deux frères plus âgés que lui, il les avait appelés sans succès durant de longues minutes jusqu'au moment où il avait senti quelqu'un l'empoigner et le hisser dans le mât.

- Monte !

Et il avait escaladé les haubans. Quand il n'avait pas pu monter davantage, il avait passé son bras autour d'un cordage puis s'était mis à pleurer en silence.

Paul Penn connaissait bien l'enfant. Ils étaient de Cléder l'un et l'autre. Il l'avait réconforté de son mieux et quand le petit n'avait plus pu se maintenir dans cette position précaire, il l'avait fait asseoir sur son épaule. Au fil des heures, il devenait bien lourd à porter. Pis encore, il ne sentait plus son épaule qui s'était engourdie. Mais là aussi, il fallait tenir ! Il savait trop bien que s'il cessait de le soutenir, l'enfant aurait vite fait de tomber à la mer.

Deux hommes déjà étaient tombés. Il n'avait pu les identifier. L'un d'eux était anglais, de cela il était certain car c'était en cette langue qu'il avait lancé son dernier appel. Quant au second, il n'en savait rien. L'homme n'avait rien dit. Pas un mot, pas un cri, juste un frémissement des haubans et le bruit distinct d'un plongeon. Sans doute était-il mort avant même de tomber.

Les secondes, les minutes et maintenant les heures s'écoulaient. Redoutablement longues ! Dans les plis sombres de la nuit, la Mort moissonnait à grands coups de faux, couchant dans l'andain des vagues toutes les vies qui passaient à sa portée. Belle récolte cette nuit ! Elle pouvait être satisfaite, la Grande Faucheuse !

*

* *

Repliée sur elle-même dans le fond du canot, Mary ne parlait plus. Elle demeurait prostrée, incapable de mettre deux pensées cohérentes bout à bout. Pendant un temps qu'il lui était impossible d'évaluer, elle avait fait face courageusement puis peu à peu, sous l'effet du froid et de l'angoisse, elle n'avait plus bougé, insensible jusque sous les douches qu'elle recevait quand un paquet de mer passait par dessus le bordé. Sans succès, Louis avait tenté de la tirer de cette dangereuse torpeur, mais pour toute réponse, il n'avait obtenu d'elle que quelques grognements. Accroupi à ses côtés, il ne pouvait que lui tenir le poignet dont il cherchait anxieusement le frémissement du pouls. Il aurait fallu pouvoir remuer, se dégourdir. A vingt cinq dans le canot cela n'aurait déjà pas été facile, même par beau temps. Alors à trente ou plus et avec l'état de la mer, imaginez !

Parfois pourtant, la jeune fille sortait de sa prostration et à son tour, elle prenait la main de Louis quelques instants avant de se raccrocher à un montant sous le banc de nage. Près d'elle, une autre Mary, la mère des deux enfants Rooke tentait maladroitement d'abriter ses petits. Transie, Joyce ne pleurait plus, se contentant de répéter d'une voix plaintive chargée de toute la détresse de la fillette " Froid maman ! ". Edmond lui était étrangement calme. Comme s'il avait voulu montrer à sa mère qu'elle pouvait compter sur son petit homme. Papa serait fier de lui quand il lui raconterait qu'il n'avait même pas pleuré ! Car Edmond n'en doutait pas : il allait le revoir son papa. C'était même cette certitude qui lui permettait de faire face courageusement.

Ballottée dans des vagues hautes de trois mètres, la chaloupe du *Hilda* était plus que jamais en délicate posture. Surchargée, alourdie par l'eau qu'il fallait sans cesse écoper, ce qui n'était pas une sinécure au milieu de tous les naufragés, elle risquait à tout moment d'être coiffée par une vague et de se remplir. Charlie Greaves en était bien conscient mais ne s'en était ouvert à personne. Pour autant qu'il pouvait en juger, par rapport au phare du Cap Fréhel que l'on apercevait régulièrement entre les averses, ils avaient continué de dériver vers l'ouest et il n'ignorait pas quel nouveau danger ce cap représentait pour leur bien frêle embarcation. Toute cette côte n'était que falaises sauf peut-être au fond des baies et il était illusoire d'imaginer un seul instant qu'ils pourraient s'en sortir si le canot venait à faire terre dans ces parages. Mais cette réflexion aussi, il la gardait pour lui.

Après la mer, le froid était leur pire ennemi. Il avait abandonné son ciré aux femmes afin qu'elles puissent s'abriter derrière ce mince rempart et depuis, n'ayant plus le moindre vêtement sec, il souffrait cruellement des mille morsures que les embruns infligeaient à son visage et à ses mains.

Pour sa part, le Lieutenant Greaves refusait l'idée même de la mort. Son devoir d'officier d'abord, sa foi en la vie associée à une indéfectible volonté face à l'adversité ensuite, lui apportaient cette énergie qu'il tentait d'insuffler à ses compagnons de détresse. Lui aussi, il les obligeait à parler ou à chanter mais tous ne l'entendaient pas. Elisabeth Hutchinson par exemple, qui s'en était allé dans la mort avec la réserve qui avait prévalu dans sa vie. Elle s'était éteinte doucement, sans rien dire, pour ne gêner personne. Madame Foster l'avait suivie peu après, sans un mot elle non plus. Traumatisée par la séparation d'avec son

mari dont elle se doutait bien qu'elle ne le reverrait plus, terrifiée par le gouffre noir au dessus duquel se mouvait le canot, elle s'était abandonné à la mort, lui livrant son être sans combattre.

Mary serrait à son tour mollement la main de Louis. Comme dans un état second, elle devinait plus qu'elle ne les ressentait les mouvements violents du canot. Les douches glacées quand elles l'atteignaient ne provoquaient plus le moindre frisson. Le mal de mer était oublié, il était resté à bord lors du naufrage... Elle n'était plus que froid, un froid si profond qu'il avait gagné son squelette jusqu'à l'intérieur même des os. Quoique partiellement anesthésié, son cerveau lui communiquait pourtant encore un dernier signal d'alarme, un signal confus qui faisait état de mort si elle ne bougeait pas... Elle ne voulait pas l'entendre. Epuisée, elle refusait tout effort qui aurait pu la sortir de son indolente léthargie.

Le filin de l'ancre flottante avait du casser car soudain, Greaves sentit l'embarcation refuser puis venir en travers de la lame dont elle dévalait la pente. Des centaines de litres d'eau bondirent à bord. La vague suivante la renversa, précipitant à la mer la plus grande partie de ses occupants. Les cris que seule la nuit entendit furent ceux de la pauvre détresse humaine, cris impudiques d'un homme qui ne savait pas nager, cris déchirants d'une femme qui ne pouvait garder la tête de ses enfants hors de l'eau.

Mary n'eut qu'une faible conscience du chavirement en se retrouvant dans l'eau. Loin, très loin, la voix de Louis lui disait de s'accrocher à lui. Quelqu'un lui tirait le bras. Louis ? Puis ce fut le vide, un silence bienheureux dans lequel elle se laissa glisser.

Nageur robuste, le jeune homme s'épuisait à garder hors de l'eau la tête de la jeune femme. Signe certain de mort imminente, les images de leur court bonheur revenaient sans cesse, défilant devant ses yeux noyés de sel. Dans un dernier effort, il tenta à l'aide de sa ceinture d'attacher Mary à lui afin que la mort ne sépare pas leurs corps. Il allait y parvenir quand le néant l'emporta.

Un tourbillon rapide fait d'étranges sensations de chute l'aspira puis il émergea soudain dans une vive clarté. Rayonnante, Mary devenue être de lumière était là et lui tendait les bras. A présent il comprenait la raison de sa rencontre avec la jeune femme. Il saisissait enfin les desseins secrets du hasard qui en avait voulu ainsi. Leur amour n'était pas d'essence terrestre ; il ne pouvait donc vivre et s'exprimer que dans l'Autre. Alors, rasséréiné, il laissa glisser son âme jusqu'à elle pour se fondre en sa Lumière.

Entre deux nuages, glissant silencieusement vers l'ouest, une étoile filante raya le ciel. Elle emportait deux âmes...

*

* *

En ces heures sombres de la nuit, les survivants de la mâture n'étaient plus que de faibles étincelles de vie qui s'éteignaient les unes après les autres. Une dernière fois, Pearson avait bien tenté de sortir ses compagnons de l'anéantissement dans lequel ils étaient plongés mais seules quelques faibles voix avaient fait écho à son appel. Près de lui, un breton était tombé. D'abord, il avait senti sa chute. Brève,

brutale. Maintenant, dans la pénombre, il devinait le corps qui était resté pris par un pied dans les enfléchures, cadavre que la mer dans son indécente voracité continuait à agiter comme si elle avait voulu le faire tomber dans la gueule béante de ses vagues.

Une vie défilait devant les yeux de Pearson. La sienne ? Oui sans doute puisqu'il y voyait sa mère devant une lessive. Il ne l'avait jamais connue autrement que faisant la lessive la pauvre femme. Et en plus de celles de la maison, elle se chargeait également de celles des autres pour gagner les quelques guinées destinées à améliorer le quotidien. Ils étaient encore six frères et soeurs autour de son cercueil quand elle avait été emportée par une mauvaise bronchite. Et son père... Comme il avait été fier de lui lorsqu'un soir, il était arrivé à leur petite maison de Portsmouth, exhibant un brevet tout frais de Lieutenant ! Il avait même fallu aller le montrer séance tenante à tous les amis et ce soir là, le pauvre père tout ému avait eu bien du mal à rentrer appuyé sur son officier de fils... Et Gregory ? Etait-il toujours en vie ? Non sans doute. Un Capitaine de sa trempe ne survivait jamais à son bateau. Pauvre Capitaine ! Pourvu que la mort lui ait été douce. Il ne méritait pas cet accident stupide, lui si prudent, si bon marin. Comment avaient-ils pu s'échouer ainsi ? Il se sentait trop fatigué pour chercher plus longtemps réponse à une question que dorénavant personne ne lui poserait jamais. Et dire qu'à présent, il y avait au moins trois milles de visibilité ! Le vent ne faiblissait pas et il lui sembla que la mer avait recommencé à monter. Il en déduisit qu'il devait être quatre ou cinq heures du matin. Mais quand ce calvaire prendrait-il fin ? Une nouvelle fois, il inter-

pella ses compagnons. Trois, peut-être quatre voix firent écho à cet appel. Alors, il se mit à hurler.

- Dieu du ciel ! Nous allons tous y rester et personne ne saura jamais ce qui s'est passé ici !

Épuisé par cette ultime révolte contre un destin auquel il ne pouvait plus échapper, il ferma les yeux. La Mort qui passait près de lui en profita pour l'emporter et sans un cri, bras en croix, il bascula dans les flots.

- Jean ! Réponds-moi !

Paul Penn venait soudain de prendre conscience que depuis un bon moment, le petit Calarnou sur son épaule, ne bougeait plus.

- Calarnou ! Remue toi *ma faotrig* ! Il ne faut pas dormir !

Un mètre plus bas, Olivier Caroff se tenait toujours au hauban. D'ailleurs, eut-il voulu l'abandonner que ses doigts tétanisés auraient refusé de s'ouvrir. Il fallait tenir. Subir aussi. Subir le vent, le froid et la mer qui s'agitait sous ses pieds, gouffre obscur dans lequel il imaginait de monstrueuses créatures l'attendant gueule ouverte. Ses yeux brûlés de sel et de froid lui faisaient endurer mille souffrances. Pourtant, il fut le premier, à signaler l'horizon qui blanchissait derrière l'île Cézembre. Enfin l'aube ! Plus que jamais, il fallait tenir ! D'une voix raffermie, il interpella le jeune garçon à son tour.

- Tiens bon Calarnou ! *Dac'hal mad* ! Le jour se lève !

James Grinter remua faiblement et découvrit à son tour l'aube naissante d'où émergeait à présent la flèche pointue de la cathédrale de Saint Malo. Dieu du ciel, ce cauchemar allait-il bientôt prendre fin ? Avec le jour qui venait, des recherches allaient être entreprises et on les retrouverait vite... Encore fallait-il tenir jusque là. Ah comme il la regrettait cette bienfaitante

chaleur de la chambre de chauffe de son vieux *Hilda* ! Comme elle lui semblait douce à présent sa bonne chaufferie où il faisait toujours trop chaud... Chaud ? Que pourrait bien signifier désormais ce mot quand on a eu si froid ? Elles étaient pourtant là ses braves chaudières, à quelques mètres sous ses pieds. Mais elles aussi étaient froides, glacées comme la mort, éventrées dans l'explosion qui avait brisé l'échine du paquebot et séparé en deux parties son grand corps de métal.

10

Saint Cast. Dimanche 19 Novembre, sept heures du matin.

La nuit froide et venteuse avait peu à peu cédé la place à une aube d'hiver grise et glacée. Il ne pleuvait plus mais de sombres nuages bas couraient toujours dans le ciel, pourchassant les ténèbres qui s'enfuyaient dans l'ouest. Comme chaque matin quand il sortait pour la première fois de la journée, Auguste L'Hôtelier huma le temps en regardant le ciel. Depuis les hauteurs du village où il avait sa demeure, il recevait en pleine face le long mugissement du vent qui apportait avec lui le fracas des rouleaux brisant sur la grève. Ah il l'avait bien dit que le temps allait changer ! Après le calme inhabituel des jours précédents, la tempête hivernale n'avait pas tardé à se manifester et à reprendre ses droits, occupant toute la côte, de Cherbourg jusqu'à Brest et sans doute même au-delà.

Comme chaque matin, le garde-champêtre faisait le tour des becs de gaz qu'il avait allumés la veille et qu'il rallumerait ce soir. Il commençait par les rues autour de l'église puis descendait vers le port où il achevait cette tournée matinale. Quand il faisait moins froid, il aimait prendre le temps de flâner, écouter l'éveil de son village. Et quand il faisait vraiment beau, lors des matins d'été, il passait de longs moments face à la mer, alors que personne ou presque n'était encore levé. Là, il profitait seul de la beauté tranquille du site, contemplant ce qu'il se plaisait à appeler un matin de création du monde et à imaginer qu'avec le Créateur, il était le seul à en jouir. En tout état de cause, ce ne

serait pas le cas ce matin ! Avec ce froid humide qui transperçait même son lourd pardessus, il n'avait qu'une hâte, regagner au plus vite la chaleur de son foyer et n'en plus bouger jusqu'à l'heure de la messe.

Au détour d'une ruelle, il déboucha face à la grève. Un vent chargé d'embruns le cueillit de plein fouet. Il faisait encore sombre mais il remarqua tout de suite que la plage était parsemée d'épaves que la mer roulait jusqu'au plein. Intrigué, il pressa le pas. Il n'était pas rare durant ces tempêtes d'hiver que la mer rejette ainsi des planches, des espars et parfois même un tonneau mais jamais il n'en avait vu autant à la fois. Et ces masses sombres ressemblant de loin à des ballots de tissu, qu'est ce que cela pouvait bien être ? Il fit quelques pas dans leur direction. Stupéfait, il marqua une brève pause avant d'ôter ses sabots et de courir vers la mer.

- Nom dé Dié ! J'avions 'core jamais vu çà !

Dans ses rouleaux qui giflaient furieusement le sable, la mer charriait des cadavres.

Il entra dans l'eau jusqu'aux genoux et en retira le corps d'une fillette blonde vêtue d'une simple chemise de nuit.

- C'est y possible pareille misère !

Il prit la petite morte dans ses bras et la déposa délicatement sur le sable, hors d'atteinte de la mer. D'autres corps avaient besoin de lui. Il y en avait partout. Au bord comme au loin. Ils apparaissaient sur le sommet d'une vague, disparaissaient dans un creux, réapparaissaient au sommet de la suivante. Certains soutenus par leur gilet de sauvetage se tenaient presque droit mais aucun ne faisait le moindre geste. Raidis par la mort et le froid, ils étaient figés dans leur dernière attitude. Se précipitant une nouvelle fois dans les vagues, il leur disputa le corps d'un

homme. Celui-là était trop lourd pour qu'il puisse le porter. Il se contenta de le tirer au sec. Jamais il ne parviendrait à les sortir tous de l'eau. Il lui fallait de l'aide.

Oubliant ses sabots sur le sable, il partit en courant vers les habitations les plus proches. La première était celle de Jean Marie, un patron pêcheur.

- Jean Marie ! Jean Marie ! Viens vite Nom dé Dié !

Joignant le geste à la parole, il frappait à coups redoublés contre la porte. En grinçant, un volet s'entrebâilla et la tête du pêcheur apparut.

- C'est ta Auguste ! Mais qu'est ce qui t'arrive pour gueuler de la sorte à matin ?

- Viens vite j'te dis ! Ya des neillés plein la grève !

Jean Marie se demanda s'il avait bien compris.

- Des noyés ?

- Oui dame ! Plein d'neillés qui sont là dans l'eau !

- Bou Diou de Bou Diou ! J'arrive ! Victorine cours t'en vite prévenir d'autres hommes !

Tout en glissant sa chemise de nuit dans le pantalon, le pêcheur décrocha sa veste, sortit en hâte et se précipita à son tour sur la plage. Essoufflé par la course autant que par l'émotion, Auguste le suivait tout en continuant à marmonner entre deux respirations.

- Plein la grève que j'te dis ! Plein la grève !

*

* *
* *

Vapeur *Ada*. Huit heures du matin...

Profitant du jour qui était maintenant tout à fait levé, l'oeil

rivé à sa longue-vue, Jim Howe scrutait le large. La mer était toujours forte. Le vent pour sa part, tout en restant soutenu, avait tendance à faiblir. Depuis le point de mouillage du bateau, le regard prenait toute la passe en enfilade. Elle était déserte ! Le *Hilda* n'était pas rentré et ce matin on n'en voyait nulle trace jusqu'à l'horizon. Etonnant quand même !

Les averses devenaient à présent plus rares tandis que des pans de bleu s'accrochaient au ciel entre les nuages.

Il sonna la machine.

- Vous avez de la pression ?

- Autant que nécessaire, Capitaine, on peut appareiller !

Se penchant par dessus le pavois de toile de la passerelle, il héla son jeune Lieutenant qui venait de prendre le nouveau quart dans l'abri de navigation.

- Monsieur Palmer ! Deux hommes avec vous au guindeau pour virer la chaîne ! Nous appareillons !

De la cheminée, s'échappaient de lourdes volutes de fumée noire que le vent dispersait aussitôt. Tirée par le guindeau, maille après maille, la chaîne regagnait son puits en raguant contre la coque jusqu'à ce que l'ancre apparut, encore chargée de sable vaseux du fond.

- A pic !

- Bien !

La sonnerie du chadburn retentit comme Jim Howe plaçait le levier de l'appareil sur "Avant lente". A faible vitesse, le petit vapeur mit le cap vers le large tandis que sur la plage avant, on achevait de saisir l'ancre aux postes de mer. L'*Ada* salua la terre d'un coup de sirène auquel un pêcheur à la ligne répondit depuis l'extrémité du môle en agitant sa casquette.

Le Capitaine était demeuré sur la passerelle, calé dans l'en-

coignure de l'aileron tribord et de ce poste, il parcourait le large du regard. Tantôt à l'oeil nu, tantôt avec sa longue-vue. Où pouvait bien être passé le *Hilda* ? Il aurait du être arrivé à présent... A moins qu'il n'ait relâché à Jersey ? Oui, après tout, c'était bien possible. Il avait pu se trouver en avarie dans le mauvais temps d'hier soir et à cette heure, se trouver à quai à Saint Héliier. Il interrogerait au passage le sémaphore de Corbière lorsqu'en fin de matinée, il doublerait la pointe sud-ouest de l'île.

Johnny Palmer apparut en haut de l'échelle bâbord, porteur d'un pot de thé et de deux grandes tasses.

- Bonne idée Monsieur Palmer ! Il ne fait pas bien chaud sur la passerelle ce matin !

Sans plus attendre, le Capitaine s'empara du récipient, remerciant ainsi sans l'exprimer, la délicate attention de son Lieutenant.

Au fond, je l'aime bien cet officier. C'est vrai qu'il est encore jeune et parfois même un peu chien fou, mais foi d'ancien, c'est de la graine de bon marin. Quand il aura acquis du métier, il fera un bon Second. Pour sûr, il doit bien m'en vouloir lorsque je le reprends, cela se voit rien qu'à son regard, mais le jour où il sera Second, il se rappellera des conseils du père Howe et n'hésitera pas à son tour à bousculer si nécessaire les jeunes lieutenants. Tout ne s'apprend pas à l'école, *by Jove* ! Je le sais bien, moi qui navigue depuis tant d'années !

Il porta sa tasse de thé à hauteur du visage.

- *Cheers* Monsieur Palmer !

- *Cheers* Capitaine !

Son bon sourire jovial découvrit largement une dentition parfaite.

- Je crois que nous allons encore bien rouler, n'est-ce pas ?

- Probable ! La mer ne va pas se calmer de sitôt après la tempête de cette nuit ! Mais cela ne nous empêchera pas de faire route et si Dieu veut, ce soir nous serons à Southampton !

Sa tasse de thé avalée, Howe s'empara une nouvelle fois de sa longue-vue. Palmer rangeait les tasses et s'apprêtait à redescendre le bidon de thé à la cuisine. Bien engagé dans le chenal, cap sur la haute mer, l'*Ada* laissait sur bâbord la roche du Buron, signalée par une balise. A un mille devant l'étrave, la tour grise du phare du Jardin contemplait de toute sa hauteur, l'écume blanche des vagues fouettant ses pieds.

- Oh ! Dieu du ciel !

Interloqué, le Lieutenant s'arrêta net. Le ton du Capitaine paraissait bien grave tout à coup.

- Le *Hilda* !

- Où ? Je ne vois rien ?

- Là-bas, sur les Pierres des Portes ! Je reconnais son mât qui émerge... et à côté, on dirait que c'est son avant ! Oh *my God* ! J'ai l'impression qu'il est brisé en deux !

Pétrifié, Johnny Palmer regardait avidement dans la direction indiquée. Derrière le phare, il discernait la masse sombre du récif des Portes, amas de roches que la marée montante commençait à couvrir. En effet, il y avait bien là un mât qui émergeait ! La gorge nouée par l'émotion, Howe fixait intensément le récif tout en continuant à décrire l'image terrible que la lentille de la longue-vue projetait sur sa rétine avec une force telle que son coeur battait la chamade.

- Pas de doute Johnny ! C'est bien lui !

Sous le coup de l'émotion, il en avait même oublié d'appeler "Monsieur" son Lieutenant.

- De l'arrière, je ne vois que le mât et c'est bien la proue qui

est échouée à plusieurs dizaines de yards de là. Elle est couchée sur tribord ! Mais... Un instant... Oui, c'est bien cela...

Muet de stupeur, Palmer attendait la suite tandis qu'à l'oeil nu, il distinguait maintenant ce qui devait être l'avant du paquebot naufragé.

- Il y a des hommes encore accrochés dans le mât ! Vite Monsieur Palmer ! Allons-y ! Allez chercher le bosco et préparez les deux canots. Vous en prendrez un chacun ! Je vais m'approcher du récif et vous irez accoster l'épave. Il faut sauver ces gens !

Johnny Palmer abandonna là le bidon de thé et descendit en catastrophe l'échelle de passerelle, se ruant haletant, dans le poste d'équipage.

- Monsieur Morel ! Montez vite sur le pont ! le *Hilda* est devant nous sur les Portes ! Vite, il va falloir mettre nos canots à l'eau !

Onésime Morel, le maître d'équipage du navire était jersiais et comme tous à bord, il connaissait bien ce dangereux barrage de récifs. Le *Hilda* échoué dessus... Bon Dieu ! Après la tempête de la nuit, il devait y avoir des dégâts !

Howe approcha l'*Ada* jusqu'à un peu moins d'une encablure du récif et mouilla. C'était le maximum qu'il osait faire avec cette forte houle. Le premier canot armé par Morel et deux hommes descendait déjà sous les bossoirs. Sitôt à flot, ils se mirent tous les trois aux avirons. Il fallait souquer terriblement fort dans cette mer et de surcroît contre le courant, mais en ces instants dramatiques, aucun ne ménageait sa peine. Une douzaine d'hommes parmi lesquels certains agitaient faiblement le bras, étaient toujours accrochés aux enfléchures

De longues minutes furent nécessaires pour atteindre l'épave.

Contournant la proue renversée sur laquelle il n'y avait plus âme qui vive, Morel se dirigea droit sur le mât dont une dizaine de mètres émergeaient encore. Il lui fallut cependant contourner le récif pour approcher l'épave par l'ouest. La partie arrière du navire gisait inclinée sur bâbord, prisonnière entre les bras de deux avancées de roches que la houle battait sans répit. Penché bras tendus à l'avant de l'embarcation, le bosco, un bout à la main essayait de le lancer aux rescapés mais aucun n'était en mesure de s'en emparer tant ils étaient engourdis par le froid. Il fallait s'y prendre autrement. Au moment où une vague souleva le canot jusqu'à hauteur du mât, il réussit à crocher un hauban de sa gaffe et à passer son amarre derrière. Maintenant, ils allaient pouvoir venir en aide aux naufragés.

- Sautez à bord, cria-t-il à celui qui était le plus proche.

L'homme parut hésiter un instant puis s'élança. Il chuta lourdement dans l'embarcation. Et d'un !

A son tour, James Grinter sauta dans les bras de ses sauveteurs. Et de deux !

Paul Penn jeta un dernier regard sur le petit Calarnou qui, raidi de froid n'avait plus besoin désormais du soutien de son épaule. Les yeux vitreux de l'enfant contemplaient fixement la mer tandis que les lèvres arrondies autour de la bouche entrouverte, semblaient s'être figées dans un dernier rictus de désespoir. Il rejoignit les autres.

Jean Louis Mouster manqua l'embarcation et tomba à l'eau. Un matelot le rattrapa de justesse par un pan de vêtement au moment où épuisé, il allait couler. Et de quatre !

Profitant d'un bref moment d'accalmie, Morel se lança courageusement dans le gréement. Il ne fallait pas s'attarder sur ceux qui paraissaient morts. Il en restait encore deux qui remuaient

faiblement. Ceux-là, trop épuisés et sans doute effrayés par les mouvements de rappel impressionnants du petit canot n'allaient pas pouvoir se sauver seuls... ! Doucement mais fermement, le bosco en prit un par le bras, guida sa descente hésitante et à l'instant où la chaloupe arrivait à sa hauteur, il le poussa dedans sans trop de ménagements. De la même façon, un sixième naufragé embarqua à son tour. Il ne semblait plus y avoir trace de vie chez ceux que les haubans continuaient à retenir. Il sauta à bord et largua l'amarre.

- En arrière les gars ! On retourne vite à bord !

Palmer approchait à son tour avec la seconde embarcation.

- Je crois bien qu'il n'y a plus personne de vivant, Lieutenant !

En effet, les hommes qui se trouvaient encore dans la mâture avaient tous cessé de vivre et Palmer ne recueillit que des morts.

Les deux canots ayant rejoint le vapeur, Howe remit aussitôt le cap sur Saint Malo. A présent, il fallait vite déclencher les secours.

Dans le poste d'équipage, on aidait les six rescapés à se défaire de leurs vêtements détrempés, puis on les enveloppa dans de grosses couvertures pour les frictionner. Après la nuit qu'ils venaient de passer, ce poste chauffé semblait un paradis. Peu à peu, la vie revenait dans ces corps glacés. Les coeurs retrouvaient un rythme plus proche de la normale et le sang recommençait à circuler dans les veines.

Howe s'était rendu près d'eux pour tenter d'en savoir plus sur les circonstances du naufrage, mais aucun de ces malheureux n'était encore en mesure de prononcer une phrase cohérente. Tout au plus, parvenaient-ils en tremblant à articuler quelques mots parmi lesquels les termes tempête, neige et froid

revenaient le plus souvent. Le Capitaine s'inquiéta également du sort de son vieil ami Gregory, mais là encore, il ne put rien obtenir des naufragés si ce n'était le mot "non" qui signifiait sans doute qu'ils n'en savaient rien.

Trente minutes plus tard, profitant de la marée haute, l'*Ada* était à quai devant la Grande Porte.

Dès le lever du jour, après une bien mauvaise nuit désertée par le sommeil, Adrien Hamon était monté sur les remparts observer le large. Le retard du *Hilda* commençait vraiment à l'inquiéter. De là, il avait vu l'*Ada* appareiller. Aussi, quelle ne fut pas sa surprise quand il le vit stopper puis faire demi-tour un moment après. Il avait tout d'abord cru à une avarie mais lorsque le navire était passé dans le Chenal de la Bourse, Howe l'avait reconnu sur le quai et avait crié dans son porte-voix l'effrayante nouvelle. Il envoya l'un de ses commis en courant jusqu'à l'agence. Il fallait d'urgence prévenir la Marine pour qu'elle déclenche les secours.

*

* *

Dans le même temps, à Saint Cast on continuait à sortir des corps de l'eau. On en avait déjà retiré une trentaine. Des hommes, quelques femmes et aussi deux enfants. Vers neuf heures, la mer avait rejeté une bouée couronne portant l'inscription *S.S. HILDA*. Le navire n'était pas inconnu des pêcheurs qui l'avaient rencontré plus d'une fois alors qu'ils pêchaient au large. Il devenait désormais évident que tous ces morts ne pouvaient être hélas, que partie d'une catastrophe bien plus grande et dont l'ampleur restait encore à connaître.

Il fallait avertir Saint Malo. Mais à Saint Cast, il n'y avait pas de moyens. Il fallait se rendre à Matignon pour le moins et là, prévenir la Gendarmerie qui se chargerait de toutes les démarches. A la hâte, on avait sellé un cheval et le sacristain avait filé bride abattue porter la tragique nouvelle. Une heure plus tard, Gendarmerie et Douane étaient sur les lieux.

Sur la plage, la population présente s'affairait au soin de tous ces morts. Il fallait les retirer de l'eau et les préparer à recevoir une sépulture chrétienne. Beaucoup rappelaient à leurs concitoyens le dramatique naufrage du *Drummond Castle* entre Ouessant et Molène quelques années plus tôt. En cette pénible occasion, les bretons avaient fait preuve d'une immense charité qui avait ému la Reine Victoria en personne ! Saint Cast ne pouvait faire moins... Alors, on s'en allait quérir qui une paire de draps, qui quelques fleurs dans les buissons d'hortensias, afin d'apporter à toutes ces pauvres victimes un petit viatique pour effectuer saintement le grand voyage de l'Au-delà. Les gendarmes avaient fait réunir les corps sur la digue mais il fallait leur trouver un autre lieu de regroupement ailleurs qu'en plein air. On se mit d'accord sur la vieille église désaffectée. Là au moins, on pourrait leur faire un peu de toilette et dresser une chapelle ardente afin de les veiller. Pour assurer le funèbre transport, les bonnes volontés ne manquaient pas, chacun voulant, à deux semaines de l'Avent, apporter sa pieuse contribution. Les hommes fournissaient les charrettes et leurs bras, les femmes elles, apportaient du linge et des fleurs.

En fin de matinée, ce n'était pas moins de quarante cinq cadavres qui avaient été ainsi déposés sous les voûtes froides et austères de la vieille église. Le pénible travail d'identification pouvait commencer. Pour chaque corps, un gendarme établissait

une fiche décrivant le noyé, son âge apparent, ses vêtements et les signes particuliers que l'on pouvait relever. Un inventaire des poches était également effectué, sinistre besogne livrant de façon impudique quelques bribes de la vie de chacun aux enquêteurs. Quelques noms commencèrent ainsi à apparaître et étaient alors épinglés sur le sobre linceul de drap. Il y avait trois catégories de victimes : des marins qui portaient tous des vêtements aux couleurs et insignes de la South Western, des hommes habillés à la mode de Bretagne et tous les autres passagers. Ces bretons intriguaient quelque peu car à Saint Cast, le phénomène *Johnny* n'était pas connu et nombreux étaient ceux qui s'interrogeaient sur leur présence à bord de ce bateau, d'autant que certains transportaient sur eux d'assez importantes sommes d'argent.

Germaine, l'épouse d'Auguste avait aussitôt jeté son dévolu sur la petite morte que son mari avait lui-même tirée de l'eau. Cette petite désormais serait la sienne aussi longtemps que personne ne viendrait la lui enlever et elle lui dédiait un soin tout particulier.

Comme tu as du avoir froid pauvre petit ange avec cette seule chemise de nuit sur le dos. Tu devais sûrement dormir quand s'est produit le naufrage ! Tiens ma petite fée, regarde la belle robe que je t'ai apportée. La dernière de mes filles l'a revêtue pour sa communion et elle est bénie. Elle sera un peu grande pour toi mais tu seras tellement plus jolie ainsi. Et puis voici aussi une image de la Bonne Vierge. Je vais la poser là sur ton petit coeur pour qu'elle prenne bien soin de toi maintenant. Et puis ce ruban rouge, c'est pour tenir tes jolis cheveux. Ah mon pauvre Auguste ! comme tu as bien fait de retirer cet ange de la mer !

Sans cesser de pleurer, Germaine peignait les longs cheveux blonds que la mer avait emmêlés. Au bout d'un moment, elle se redressa en écrasant une dernière larme. Sa petite fée était bien la plus belle de tous ces pauvres morts. Elle se pencha sur elle et déposa un baiser sur le petit front glacé en murmurant.

- Dors mon ange ! Toi au moins tu ne dormiras pas dans la mer.

*

* *

Saint Malo était en effervescence. En moins d'une heure, la terrible nouvelle s'était répandue partout en ville, s'étendant à Saint Servan, Paramé et Dinard, colportée par les uns et les autres avec plus ou moins d'exactitude. Même Fifine, la marchande de lait un peu simple d'esprit y allait de sa contribution à l'annonce du désastre.

- L' batiau d' Sioutampton est neillé ! répétait-elle à chaque porte.

Il pouvait être environ midi lorsque l'on frappa à la porte de la villa Grindle à Saint Enogat.

Evelyn sursauta et d'un pas machinal, se dirigea vers l'entrée. Aucune nouvelle de son mari... Aucune nouvelle du *Hilda* qui, elle en était certaine, n'était toujours pas arrivé. Elle avait peu dormi, se levant à maintes reprises au cours de la nuit pour voir si elle apercevait les feux du navire. Rien n'était apparu ! Pas de feux, pas de bateau. L'aube l'avait trouvée debout derrière la baie du salon, épuisée et oppressée par l'angoisse qui lui nouait l'estomac. Devant ses enfants, elle s'était efforcé de n'en rien laisser paraître quand elle leur avait dit que le *Hilda* n'avait pas

encore du accoster à Saint Malo. Ils avaient déjeuné puis étaient sortis. Depuis, elle n'avait plus cessé de guetter le large sauf pour essayer de joindre la Compagnie au téléphone mais elle n'avait pas obtenu de réponse...

Le visiteur n'était autre que Victor, leur voisin déjà bien âgé qui revenait de l'office dominical.

- Bonjour, Madame Grindle ! Me permettez-vous d'entrer un instant ?

- Bien sûr Victor, entrez !

Elle s'effaça et introduisit le visiteur dans le salon. Le vieil homme jeta un coup d'oeil furtif à la mer et fit face à Evelyn Grindle, tournant et retournant son chapeau entre ses doigts.

Un pressentiment horrible lui traversa l'esprit... Victor ne venait que très rarement à leur domicile sans avoir été au préalable invité. Il fallait qu'il eut une bonne raison. D'une voix blanche, elle le pria de s'asseoir, mais il déclina l'offre.

- Madame Grindle, je viens d'apprendre une terrible nouvelle à la sortie du temple. J'ai pris la liberté de venir vous en parler aussitôt...

Entre ses doigts qui s'agitaient convulsivement, le chapeau tremblait. Evelyn crut défaillir.

- Le... *Hilda* ?

- Oui, le *Hilda*... Mais vous le saviez ?

- Non, dit-elle en s'appuyant sur le bord d'un guéridon. Que s'est-il passé ?

- Il a fait naufrage cette nuit, près de l'île Cézembre. C'est un vapeur qui l'a trouvé là ce matin. Il a ramené des rescapés à Saint Malo et d'autres bateaux ont pris la mer pour rechercher les canots de sauvetage.

Sentant fléchir ses jambes, elle dut s'asseoir.

- Mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Toute la nuit, je n'ai pu m'empêcher d'imaginer le pire... Savez-vous si mon mari était au nombre de ces rescapés ?

- Je ne sais rien de plus, Madame Grindle, j'en suis profondément désolé. J'espère de tout coeur qu'il est de ceux là ! Mais ne désespérez pas et surtout ne m'en veuillez pas de vous avoir appris l'accident. Il m'a semblé que je devais vous prévenir...

- Vous avez bien fait, Victor. Je préfère encore l'apprendre de vous...

Elle ne put contenir ses larmes plus longtemps. Gêné, Victor se leva, lui baisa la main et prit congé. En sortant, il croisa les enfants Grindle qui rentraient de promenade.

- Allez vite voir votre mère, dit-il gravement à l'aîné. Elle va avoir besoin de vous !

Interloqué, le jeune homme regardait tour à tour sa maison et le vieil homme.

- Va ! dit-il en posant la main sur son épaule.

*

* *

Sur la passerelle du contre torpilleur *Lancier*, le Lieutenant de Vaisseau Devoir était à son poste depuis l'appareillage de Saint Servan à midi. En compagnie du torpilleur 158, il effectuait un ratissage minutieux de la région du naufrage, à la recherche de survivants. Depuis deux heures qu'il patrouillait, il n'avait retrouvé que quelques épaves dérivantes, portes de cabines, literie, planches. Rien de bien extraordinaire. Pour sa part, le 158 avait repêché un noyé. De nombreux bateaux s'étaient maintenant joints aux unités militaires. Tous les navires de la

liaison Dinard - Saint Malo, sauf un qui continuait à assurer le service, s'étaient associés au dispositif de sauvetage, bientôt rejoints par l'avisogarde-pêche *Albatros*.

- Commandant ! Tribord vingt degrés ! Il y a quelque chose qui flotte !

Le Capitaine Devoir braqua sa longue-vue dans la direction indiquée. En effet, à environ un demi-mille, flottait ce qui à cette distance pouvait passer pour un coffre presque totalement submergé.

- A droite cinq !... Zéro la barre ! En avant demi ! Parez une embarcation à tribord.

A vitesse réduite, le contre torpilleur mit le cap sur cet objet qu'avait signalé le quartier-maître timonier. A mesure que le navire se rapprochait, ce qui de loin avait été pris pour un coffre s'avérait maintenant être en fait un corps humain. Le *Lancier* mit en panne et le canot descendit à la mer.

- C'est un noyé, bosco ! Faites attention en l'approchant !

Le maître de manoeuvre, patron de la chaloupe, se signa et embarqua le dernier.

Le corps fut hissé à bord dans un profond silence puis transporté dans la coursive avant. C'était celui d'un homme de l'équipage. Encore un qui recevrait une autre sépulture que la mer.

A la nuit tombante, pavillon en berne, le *Lancier* regagnait Saint Malo. Dans la coursive, un deuxième corps avait rejoint le premier.

11

Dimanche après-midi, Mairie de Roscoff.

La clarté blafarde d'un jour de fin d'automne pénétrait si timidement par les fenêtres de la salle des délibérations du Conseil Municipal qu'elle avait du être renforcée par la lumière vacillante de quatre lampes à pétrole disposées sur la grande table ovale autour de laquelle une vingtaine de personnes étaient regroupées. L'atmosphère enfumée de tabac s'était alourdie au point de devenir pesante à mesure que passaient les heures et que les rares informations en provenance de Saint Malo ne faisaient qu'ajouter aux sombres pressentiments que l'annonce de l'accident avait fait naître.

Réunis autour de Pierre d'Herbais, le maire de la ville, il y avait tous les maires des bourgs et villages d'alentour. Le maire de Cléder, celui de Saint Pol, le premier adjoint de Sibiril, tout le Conseil de Plouzévédé et bien d'autres encore, serrés les uns contre les autres, comme s'ils avaient voulu former un bloc capable de faire face à l'ampleur du drame qui les laissait abasourdis, presque sans voix, pétrifiés même quand la sonnerie grêle du téléphone résonnait dans la grande salle devenue sinistre.

Pierre d'Herbais raccrocha le combiné à son support mural et se retourna vers l'assemblée grave de ses compagnons. Tous les regards tournés vers lui délaissaient pour un temps la

contemplation muette de l'écoulement désordonné de l'humidité sur les vitres embuées de la grande salle que l'on n'avait même pas pensé à chauffer.

- Mes amis, ce sont maintenant quarante corps qui ont été relevés sur la côte de Saint Cast parmi lesquels si j'en crois les descriptions qui m'en ont été faites, il y a nombre des nôtres. Les rescapés sont actuellement au nombre de six dont un marin du bord. Quatre survivants appartiennent à la Compagnie Louis Quiviger de Cléder et le dernier à la Compagnie des frères Pichon de Roscoff. Ceci permet donc de supposer que les membres de ces deux compagnies étaient bien à bord. Mais cela ne nous donne qu'une partie de la réponse car le nombre de nos *Johnnies* retrouvés me laisse à penser qu'au moins deux autres compagnies se trouvaient à bord !

Un brouhaha de stupéfaction accueillit cette déclaration. Au moins quatre compagnies ! A présent, il devenait possible de mettre des visages sur des noms et de deviner ceux dont on était sans nouvelles ou qui n'avaient pas encore été identifiés. Quatre compagnies au moins ! Il n'était pas un village, pas un bourg qui ne fut touché de près ou de loin, dans ses enfants ou dans ses proches. Le poids de la tragédie s'abattait lourdement sur les épaules des élus qui ne réalisaient pas totalement l'étendue d'un désastre que pourtant chacun pressentait. François Quément, premier adjoint de Roscoff prit la parole à son tour.

- Monsieur le Maire, il me paraît souhaitable que nous nous rendions au plus vite à Saint Malo avec quelques familles qui ont des parents dans les compagnies Quiviger et Pichon afin que l'on identifie les corps et que cesse au plus vite cette terrible

incertitude. Ce retour était le premier de la saison et bien peu ont du en avertir leur proches.

- Je partage votre avis, François et je vous demande donc d'organiser puis de conduire cette délégation jusqu'à Saint Malo où vous me rejoindrez. Je vais partir dès demain matin avec Monsieur de Guébriant, le maire de Saint Pol afin d'organiser l'accueil. Réunissez une a deux personnes au sein des familles qui sont concernées et rendez vous sur place au plus vite. Quand pensez-vous pouvoir partir ?

- Disons demain dans la matinée et nous dormirons en route afin d'être à Saint Malo aux premières heures de la matinée de mardi.

Une averse cingla les fenêtres de la mairie. La nuit était tombée et Roscoff se préparait à vivre de sombres heures d'angoisse que seuls quelques becs de gaz allaient éclairer. Dans tous les foyers, commençait une cruelle, une insoutenable attente faite tour à tour d'espérance et de désespoir, au rythme même du balancier des rumeurs qui se propageaient de maison en maison. Il n'était pas une famille dans toute cette région léonarde, qui de près ou de loin ne fut concernée. Ils étaient mille deux cents, ces hommes qui en cet été de 1905 avaient pris le chemin de l'Angleterre avec leurs bottes d'oignon ou d'échalote. Huit cents familles ou presque qui étaient directement touchées et au moins autant qui, si elles n'avaient pas de parents dans ces compagnies de *Johnnies*, étaient liées d'une façon ou d'une autre à leurs membres.

*

* *

Les six rescapés avaient été installés dans l'une des salles de l'Hôpital du Rosais à Saint Servan où ils recevaient les soins attentifs du personnel hospitalier. Peu à peu, à mesure qu'ils se réchauffaient, ils reprenaient leurs sens, sans véritablement réaliser à quelle mort ils venaient d'échapper. Le premier en mesure de répondre aux questions des autorités était Olivier Caroff. Sa robuste constitution et sa jeunesse, lui avaient sans doute permis de faire face mieux que les autres et de récupérer le premier.

Assis près de son lit se tenait Michel Rouault de Colligny, l'administrateur des Affaires Maritimes chargé de l'enquête et accompagné de deux gendarmes. Difficilement, la conversation s'engagea. Caroff était encore très affaibli mais surtout, il ne parlait pas trop le français tandis que le fonctionnaire de la Marine lui, ne connaissait pas un mot de breton, pas plus d'ailleurs que les gendarmes. Il fallut aller chercher à l'Arsenal, un quartier-maître canonnier originaire de l'île de Batz afin de s'en faire un interprète.

- Olivier Caroff, dites-nous ce que vous savez du naufrage !

Mot après mot, le quartier-maître traduisait le récit du jeune homme.

- J'étais dans le salon avant où j'avais fini par m'endormir malgré le mauvais temps. Beaucoup de mes compagnons étaient épuisés par le mal de mer et certains d'entre eux n'avaient plus la force de se lever. Je me suis bientôt réveillé car j'avais froid. Il me sembla que la tempête loin de s'apaiser, avait au contraire redoublé. Je me suis alors vêtu de mon manteau et je suis sorti sur le pont. Il faisait nuit noire et on n'y voyait pas à plus de quelques mètres. Je m'avançai en direction de l'arrière du navire

et j'aperçus le Capitaine qui donnait des ordres. Un matelot anglais était près de moi. "Sale temps ! me dit-il, nous devons être près de Saint Malo mais nous ne voyons pas le phare."

- Quelle heure était-il quand ce matelot vous a dit que le navire devait être près de Saint Malo ?

- Je n'en ai pas la moindre idée. En tout cas il devait être plus de dix heures du soir car lorsque je suis sorti du salon, un autre *Johnny* disait que nous avions déjà quatre heures de retard alors que nous devions arriver à six heures.

L'administrateur nota la précision horaire.

- Et ensuite, qu'avez vous vu ?

- Ensuite, il s'est passé peu de temps et j'ai aperçu la lueur de ce qui devait être le phare de Saint Malo. J'ai entendu des ordres sur la passerelle mais je n'ai pas compris ce qui se disait. Puis le phare disparut à nouveau dans une averse de neige. J'attendis encore un peu sans rien voir et décidai de retourner me coucher. La mer était toujours forte et le bateau roulait beaucoup. La sirène sifflait régulièrement et entre deux sifflements, on agitait le battant de la cloche. C'est alors que se produisit un choc formidable qui me jeta a terre. Je me relevai et m'élançai vers l'arrière...

- Pourquoi vers l'arrière ?

- Je ne sais pas. C'était instinctif...

- Continuez je vous prie.

Caressant de la langue le bas de sa moustache, l'un des gendarmes transcrivait la conversation mot à mot.

- Je me heurtai alors au mât et poursuivis jusqu'au bordé. Je sentais bien sous mes pieds le navire qui s'enfonçait. Sans plus réfléchir, je grimpai alors dans les enfléchures, espérant que la mer ne m'y rejoindrait pas.

- Avez-vous vu mettre les canots de sauvetage à l'eau ?

- Oui, j'en ai vu deux. Le premier s'est renversé avec ceux qui étaient dedans. A cet instant, j'ai béni le Ciel d'avoir choisi le mât.

- Que s'est-il passé ensuite ?

- Il y avait beaucoup de bousculade et des gens qui criaient. Dans un porte-voix, le Capitaine demandait de faire évacuer les femmes et les enfants. L'autre canot a été lancé à ce moment là et il m'a semblé qu'il soit parvenu à se dégager du navire. Je me suis dit alors que je devrais peut-être essayer aussi de gagner les embarcations mais je ne pouvais déjà plus descendre du mât. Un certain nombre de personnes ayant grimpé derrière moi, cela n'était plus possible. C'est environ à ce moment là que nous avons vu le mât avant s'effondrer avec tous ceux qu'il portait. Près de moi quelqu'un a crié en anglais que nous étions trop nombreux dans les haubans et que notre mât allait céder à son tour. Il nous disait de descendre mais personne ne voulait bouger. Après je ne me souviens plus très bien de ce qui s'est passé pendant quelque temps. Je ne me rappelle que du moment où le Second nous a fait chanter. Il me semble que beaucoup de temps s'était écoulé depuis le naufrage. Le navire ne s'enfonçait plus et la mer baissait...

- Combien étiez-vous sur le mât ?

- Au début nous étions assez nombreux. Une trentaine peut-être. Mais le froid nous gagnait et de temps en temps quelqu'un tombait. J'ai vu un *Johnny*, un gars de Plouézoc'h, tomber deux fois et remonter à chaque fois. A la troisième fois, il a été emporté. Je ne saurais dire combien de temps j'ai passé ainsi. Le froid était atroce et je ne pouvais pas bouger pour me réchauffer. J'avais envie de dormir et j'avais de plus en plus de

mal à lutter contre le sommeil. Je n'entendais plus rien. J'étais à-demi inconscient quand j'ai vu approcher la masse noire de l'*Ada* et l'embarcation qui venait nous sauver. Il faisait clair mais je n'ai pas vu le jour se lever...

Epuisé par son récit, Caroff s'était laissé aller à fermer les yeux. Un rictus de douleur apparut sur ses lèvres et il geignit brièvement. La soeur infirmière essuya son front fiévreux.

- Laissez le maintenant, dit-elle, il n'est plus en mesure de poursuivre.

A son tour, Paul Penn fit aux enquêteurs un récit à peu près semblable à celui de son camarade. Décidément, il n'allait pas être facile d'établir les circonstances exactes du drame, d'autant que James Grinter, le seul survivant de l'équipage n'apportait aucun détail nouveau puisqu'il était de repos au moment de l'accident. Il ne put que confirmer le sang-froid de Gregory. Il se souvenait par contre mieux que les autres de l'explosion de la machine qui n'avait pas échappé au chauffeur qu'il était.

- Il y eut un grondement sourd et je vis de la vapeur s'échapper de la cheminée. Je compris aussitôt que la chaudière avait explosé. A partir de ce moment là, le bateau a commencé à se casser en deux et il s'est définitivement brisé en quelques minutes. Il y avait encore beaucoup de monde à l'avant. Ceux là n'ont eu aucune chance...

Olivier Caroff émergea de sa torpeur et demanda où étaient les autres rescapés.

- J'ai bien peur que vous soyez les seuls, indiqua le fonctionnaire de la Marine. Nous n'avons à cette heure retrouvé que des cadavres et à mon avis, il y a peu de chances pour que quelqu'un ait pu survivre aussi longtemps dans une eau aussi froide.

- *Ma Doue ! Ma zad !*

- Que dit-il ? demanda l'un des gendarmes.

- Son père ! Il était à bord avec lui !

Le jeune homme ferma les yeux et détourna pudiquement la tête pour cacher la larme qu'il sentait couler sur sa joue.

*

* *

Toute la journée, dans le vent, la pluie et le froid, le canot de sauvetage de Saint Servan, tout comme celui de Dinard, avait patrouillé les passes tant à la voile qu'à l'aviron dans l'espoir de retrouver encore un survivant mais en vain. Trempé, fatigué, dépité, l'équipage du patron Macé après avoir collecté encore quelques épaves sans valeur, avait mis le cap sur Solidor, profitant du courant de flot pour alléger sa peine.

Rien ni personne ! De cette sortie infructueuse, ils ne rapportaient que quelques débris, des planches, des gilets de sauvetage et une bouée couronne vide. Sur le récif, la masse noire du vapeur disloqué les avait nargués des heures durant jusqu'à ce que le flot ne laisse plus émerger que le mât tragique. Beaucoup de peine, de fatigue et de souffrance pour quelques espars. Il était temps de rentrer car la nuit tombait vite.

Devant la pointe du Marégraphe, Macé fit affaler la voile et armer les avirons. Encore quelques dizaines de brasses et le canot rejoindrait le plan incliné par où il le conduirait à son abri jusqu'au lendemain. De là, il suffisait alors de le treuiller pour le faire glisser tout au long du chemin de halage en bois suiffé.

Quelques minutes plus tard, grâce à une élingue tournée

sur l'une des bittes d'étrave, le lourd canot tiré par le treuil à vapeur, sortait de l'eau. Triste journée !

Comme à l'accoutumée, l'équipage avait sauté à terre dès que le câble avait été en place afin d'accompagner le canot durant le treuillage et éviter qu'il puisse être endommagé durant cette opération délicate.

C'est à ce moment là, que le gabier Le Marrec perdant l'équilibre sur la pente glissante, tombait devant le canot. La nuit masqua sa chute et le bruit du treuil couvrit son cri, ne permettant pas de réaliser assez tôt le drame qui venait de se passer. Avant que l'on ait pu interrompre le treuillage, le malheureux avait une jambe sectionnée à la hauteur de la hanche. La blessure était gravissime. Malgré la diligence des secours, le pauvre homme ne devait survivre que quelques minutes et succomber, exsangue, sous le regard impuissant de ses camarades.

Un nom de plus venait de s'ajouter au martyrologe déjà bien long du paquebot *Hilda* de la South Western tandis que Saint Servan en ce Dimanche soir maudit pleurait l'un de ses enfants tout en continuant de réchauffer ses six rescapés.

Une nouvelle nuit humide et venteuse était descendue sur la Bretagne. De Saint Malo à l'île de Batz, toutes les cloches des églises sonnaient le glas en une longue et douloureuse plainte, dans laquelle chacun pouvait distinguer deux syllabes que le bronze martelait en écho : Hil- da ! Hil- da !

Dans les entrailles du paquebot englouti, un congé repu glissa silencieusement entre les murailles de sa nouvelle demeure.

*

* *

Saint Cast, lundi matin.

Depuis les macabres découvertes de la veille, on ne parlait plus que de la catastrophe qui venait de s'abattre sur la région malouine et plus encore en pays léonard. Il n'était pas un foyer dans le village qui d'une manière ou d'une autre n'ait apporté sa contribution à la funèbre tâche collective du soin des morts. Beaucoup avaient fourni des fleurs ou des draps pour confectionner les linceuls. D'autres, des femmes surtout, avaient donné leur temps et leur dévouement à l'ultime toilette des malheureuses victimes et la vieille église transformée en chapelle ardente abritait désormais près de cinquante corps dont une bonne partie n'était toujours pas identifiés. D'après la Mairie, une délégation de familles devait arriver le lendemain en provenance de Roscoff et de sa région. On attendait d'ailleurs dans la journée la venue du maire de cette dernière accompagné du premier magistrat de Saint Pol, sa voisine elle aussi lourdement frappée.

Cette matinée tout comme la précédente, était bien grise sous son plafond de nuages bas tandis que la mer tout juste calmée après sa dernière furie grondait encore sourdement derrière le fracas des rouleaux que le flot poussait vers la grève. La marée de la veille au soir n'avait apporté que des débris divers provenant pour la plupart du navire naufragé. Aucun nouveau corps n'avait été rendu. Aussi, ce matin, une heure avant la marée haute, il y avait déjà attroupement pour voir ce que la pleine mer allait encore bien pouvoir rejeter.

Il ne fut pas nécessaire d'attendre bien longtemps...

Peu avant l'heure de la marée, la mer rejeta d'abord les restes d'un canot à peine endommagé suivis peu après du corps d'un enfant. Puis un autre cadavre et encore un autre vinrent s'échouer à leur tour. Plongés jusqu'à la ceinture dans l'eau glacée, des pêcheurs se relayaient pour soustraire ses proies à l'océan lequel, sans doute repu, ne faisait plus de difficultés pour les rendre.

Comme ceux de la veille, les corps profondément marqués par le séjour dans l'eau glaciale portaient profondément gravé sur le visage le dernier rictus que la mort y avait figé.

Au nombre de ce sinistre arrivage, il y avait trois femmes dont une toute jeune âgée d'une vingtaine d'années. Elle portait encore sur elle une médaille de la Vierge et un papier sur lequel elle avait griffonné en anglais "Priez pour moi". Dans une poche de la veste de son tailleur, un autre papier lui aussi parfaitement lisible portait une adresse à Pontivy. Il y avait aussi le corps d'un grand jeune homme dont l'examen des documents trouvés sur lui, révéla qu'il était attaché au Collège de Saint Briec et originaire de Chatelaudren...

En début d'après-midi, le lourd vantail de la vieille église se refermait sur le dernier corps que la mer allait rendre sur la grève de Saint Cast. Sous la froide voûte centenaire ils étaient maintenant soixante cinq, endormis pour l'éternité dans le silence au parfum d'encens d'une paix retrouvée.

12

Mardi matin, 21 Novembre.

Profitant de la marée haute, le torpilleur *Lancier* accosta la cale du port de Saint Cast. La présence de ce navire d'une taille bien supérieure à celle des barques de pêche qui fréquentaient d'ordinaire le mouillage avait attiré nombre de curieux mais aussi d'officiels. Car, c'était justement à bord du *Lancier* que les familles et les proches des *Johnnies* arrivaient de Saint Malo pour la pénible identification des victimes, accompagnés de leurs maires et du consul de Grande Bretagne.

Ils étaient une soixantaine arrivés le matin même de Roscoff et de sa région. Quelques hommes mais surtout des femmes qui se tenaient maintenant sur ce quai, les yeux rougis de fatigue et de tristesse. Dans un grand silence lourd d'émotion, Joseph Gouyet maire de Saint Cast serrait affectueusement les mains, essayant de trouver une parole adoucissante pour chacun. Lentement, sous un ciel bas et gris, précédé du curé et de son vicaire, le cortège se forma et se mit en route vers les hauteurs du village, vers la vieille église. Le vent et la mer étaient à nouveau apaisés. Qui eut pu croire que

ce calme retrouvé cachait dans sa sérénité, le plus grand drame que l'océan ait engendré sur les eaux vertes de la Baie de Saint Malo ? Et pourtant, dans cette assemblée de mères, de veuves, de parents et d'amis, combien de vies brisées, combien de familles marquées à jamais pour avoir perdu en une nuit leurs forces vives en la personne d'un père ou d'un fils quand ce n'était pas plusieurs. Beaucoup de ces familles perdaient plus qu'un proche, en perdant celui qui les faisait vivre de son travail et que personne désormais ne viendrait remplacer. A la douleur de la disparition d'un être cher s'ajoutait maintenant l'incertitude du lendemain.

Le chemin jusqu'à la vieille église n'était pas bien long mais très pentu. Il fallut à plusieurs reprises, ralentir le pas afin de permettre aux personnes âgées de rester dans le cortège. L'abbé Ménard, recteur du village, entonna un *Requiem* aussitôt repris par la foule.

Au sommet de la côte se dressait la nouvelle église. Son haut clocher paraissait étendre sa protection sur la modeste aïeule dont le parvis aujourd'hui tendu de noir, semblait à toutes ces familles l'entrée d'un univers de peine qui allait faire basculer leur vie dans l'horreur. Quel épouvantable spectacle en effet, les attendait derrière ces tentures ? Quel être cher allaient-ils découvrir ou bien encore chercher en vain ? Le chant se fit plus grave, plus profond, à mesure que le cortège approchait du terme de sa marche funèbre.

Comme un condamné au pied de l'échafaud, Eulalie Kerbiriou marqua un temps d'arrêt devant la lourde porte de chêne, semblant examiner chaque pli de la tenture, puis se signa et pénétra dans la chapelle d'un pas alourdi par tout le sombre

pressentiment qui depuis l'annonce de la catastrophe, ne l'avait plus quitté.

Elles étaient là, toutes ces malheureuses victimes que la mer avait rendues, allongées à même le sol sur des draps et recouvertes d'un linceul. De part et d'autre de la nef, c'était une soixantaine de corps que l'on avait ainsi alignés jusqu'au chœur, en une ultime et funèbre parade. Devant chaque mort, brûlait un cierge dont la maigre chaleur dégagée par la flamme, venait à présent se mêler à l'odeur entêtante de l'encens pour réchauffer un peu une atmosphère glacée. La pauvre femme crut défaillir en découvrant le terrible spectacle. Déjà, une vieille bretonne qui l'avait précédée, s'était laissé tomber près d'un corps dont elle caressait le visage tout en pleurant silencieusement. Ce cadavre était celui de son époux.

En tremblant, Eulalie soulevait le coin des voiles qui recouvraient le visage des morts, s'attendant à tout instant à trouver un être cher. Elle en avait déjà examiné une dizaine quand elle parvint devant une petite forme allongée. Un enfant ! Son coeur se mit à battre à grands coups et comme dans un cauchemar, incrédule, elle découvrit lentement le visage.

- Mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Comment avez-vous pu laisser faire cela ? Mon petit... mon petit... Non, ce n'est pas possible !

Elle s'agenouilla en sanglotant et prit la tête du petit mort entre ses mains.

- Et ton frère mon petit ? Où est-il ton frère ? Dis le moi !... Dis le à ta maman... Ah Dieu du Ciel ! pourquoi ?... Pourquoi m'avoir repris cette petite vie ?

Elle découvrit un peu plus le corps. Une main apparut, frêle et fine main d'enfant. Un chapelet était encore entortillé

autour de son poignet. Celui là même qu'elle lui avait donné le jour de son départ pour l'Angleterre. Effondrée, la pauvre femme se coucha en pleurant sur le petit cadavre glacé.

- Au moins, gémit-elle, il est mort en priant ! Mon Dieu, je sais maintenant qu'il est près de vous... Je n'ai plus le droit de me plaindre !

Le vicaire s'agenouilla à son tour, bénit le petit et prit la main d'Eulalie pour l'aider à se relever. Le calvaire n'était pas fini. Il savait bien lui qui avait vu tous ces naufragés, que deux mètres plus loin, était étendu un autre jeune homme à peine plus grand que celui-ci et qui à l'évidence en était le frère. Soutenant la malheureuse, il pria intérieurement avec toute la ferveur dont il était capable, implorant le Dieu qu'il servait de prendre en pitié une mère qui pour la seconde fois en quelques minutes allait devoir affronter la douleur absolue de la perte d'un enfant.

Partout, les mêmes scènes se reproduisaient. Quand ce n'était pas un mari ou un fils que l'on reconnaissait, c'était un frère, un cousin ou encore un ami. La tragédie touchait l'assemblée tout entière, écrasant sous son poids incommensurable les plus endurcis de ces hommes rudes, marins pour la plupart, qui après avoir arraché ces corps à la mer avaient tenu à apporter aux familles le pauvre réconfort de leur présence.

Malgré tout le tact des autorités, les formalités hélas nécessaires, furent dramatiquement longues mais tous les corps étaient désormais identifiés définitivement et la voûte sombre sur laquelle dansaient les ombres, ne renvoyait plus que l'écho de sanglots étouffés. Ultime et pudique manifestation de cette douleur que les bretons répugnent à extérioriser, surtout quand ils perdent un proche.

Entonnée par le prêtre puis reprise avec ferveur par l'assemblée tout entière, la prière des morts s'éleva vers le ciel, implorant pour chacun une existence spirituelle plus douce que celle qu'il venait de laisser ici-bas. Les familles quittèrent l'église pour être réparties dans différents foyers du village tandis que les militaires du 24^e Régiment de Dragons et du 13^e Hussards stationnés à Dinan et à Saint Malo procédaient à la mise en place des cercueils en vue de la mise en bière qui devait avoir lieu dès le lendemain matin.

*
* *

C'était une foule imposante et grave qui en ce mercredi après-midi, avait pris place dans la vieille église devenue beaucoup trop petite en cette terrible circonstance. Un dernier hommage allait être rendu aux bretons sur les lieux même de leur mort avant que les militaires ne conduisent les dépouilles à Plancoët d'où elles seraient acheminées vers la région léonarde. Cérémonie émouvante de recueillement au cours de laquelle dans une homélie d'une rare éloquence, l'abbé Ménard devait rappeler la découverte sur le corps de Mary Miles de ce papier griffonné à la hâte et porteur de son ultime message "Priez pour moi !".

L'absoute fut ensuite donnée, puis ce fut avec beaucoup de délicatesse, l'adjudant Penhoet du 24^e Dragons qui ordonna le départ des corps vers Plancoët.

Il ne restait plus à Saint Cast que le cercueil de la pauvre Mary Miles dont nulle famille et pour cause, n'avait réclamé le

corps. Elle fut inhumée le jour même dans le cimetière du village.

Le lendemain, une messe solennelle réunissait en la cathédrale de Saint Malo les autorités religieuses, civiles et militaires de toute la région. Cérémonie poignante qui se déroula sous un ciel chargé au milieu d'un fort coup de vent. La mer qui venait de rendre un corps le matin même et dont on entendait le grondement derrière les remparts, avait sans doute tenu à rappeler en la circonstance, sa présence éternelle dans la vie des hommes.

Dans les semaines suivantes, de nouveaux cadavres furent rejetés à la côte. D'autres ne reparurent jamais. Ceux là ne devaient recevoir pour sépulture que les eaux vertes de la Manche.

Qu'à jamais, notre souvenir fleurisse la tombe de leur mémoire.

EPILOGUE

Le vieil homme entra dans la petite ferme où il avait vécu durant tant d'années et vint s'asseoir sur l'antique chaise à accoudoirs, celle à laquelle il confiait dorénavant le délassement de ses membres fatigués par une vie de labeur dans les champs. Il n'avait jamais ménagé ni son courage ni sa peine mais à présent, il n'aspirait plus qu'à cultiver l'art d'être grand-père.

Et ils le savaient bien, ces deux jeunes enfants qui, après l'avoir suivi en silence, avaient attendu qu'il se soit installé et désaltéré.

Alors, le plus jeune des deux s'était approché du vieil homme et s'était hissé sur ses genoux tandis que le second venait se blottir contre son épaule.

- Grand père, papa m'a dit qu'un bateau s'était perdu cette nuit devant Roscoff... Dis, grand-père, c'est comment un naufrage ?

- Un naufrage...?

Le vieil homme marqua une pause, comme s'il cherchait dans un coin de sa mémoire, l'explication qu'il allait donner à ses petits enfants.

- J'en ai vécu un, il y a bien longtemps... C'était devant Saint Malo, sur un récif qui s'appelle la Pierre des Portes...

Il serra un peu plus les deux petits contre lui et poursuivit, un tremblement dans la voix.

- Un naufrage, c'est quelque chose de terrible...

ANNEXES**Equipage du S.S. HILDA en date du 18.11.1905****Officiers**

GREGORY William, 56 ans, Capitaine
PEARSON Albert, Edward, 40 ans, Second
GREAVES Ernest, Charles, 35 ans, Lieutenant
TOPPING John, George, 45 ans, Chef Mécanicien
COURTMANN John, William, 50 ans, Pilote

Pont

WARREN George, Thomas, 61 ans, Maître d'Equipage
CHAPPELL Emmanuel, 31 ans, matelot
FLOWER Frederick, Isaac, 20 ans, matelot
FLOWER William, Henry, 26 ans, matelot
FONTAINE Walter, Hubert, 38 ans, matelot
GRIMSTEAD Archibald, George, 26 ans, matelot
PATCH Edward, George, 34 ans, matelot
WINTER Frank, Gilbert, 18 ans, mousse

Machine

HAMMOND Arthur, 42 ans, Maître mécanicien
BARROW John, 37 ans, chauffeur
BURROUGHS John, Thomas, 22 ans, chauffeur
GRINTER James, 48 ans, chauffeur
HARPER Henry, 49 ans, mécanicien
LILLYWHITE Alfred, 25 ans, chauffeur
MARTIN Thomas, Henry, 29 ans, chauffeur
MASH Albert, 30 ans, chauffeur

Intendance

BAKER Robert, 65 ans, Commissaire de Bord

CHESTER Benjamin, 55 ans, steward

ELWYN Emily, 46 ans, femme de chambre

HUBBARD Mary, Ann, 35 ans, femme de chambre

MARETT Sydney, 36 ans, steward

MURDOCK William, John, 38 ans, cuisinier

SPENCELEY Ellis, William, 28 ans, steward

LISTE DES PASSAGERS**Passagers de 1e et 2e classe**

Mme CAVENDISH-BUTLER Isabel, 33 ans
Mlle DENHAM Alice, Mary, 17 ans, gouvernante
Mlle ECKFORD Helen, Vivienne, 24 ans, de St Servan
Colonel FOSTER John
Mme FOSTER
Mr GRINDLE George, A., 46 ans, Ingénieur de Marine
Mme JACKSON
Mme LEROUX Marie-Louise, de St Servan
Mme LE CUZIAT Léonie de St Brieuc
Mme GAISFORD Laura, 39 ans de Dinard
Mlle LINKLATER Mary, nurse
Mlle MILES Mary, 22 ans
Mme MONTIER-HUTCHINSON Elisabeth, 75 ans, de Dinard
Major PRICE Augustus, 51 ans
Mme PRICE
Mr ROPERT Louis, 22 ans, étudiant universitaire à St Brieuc
Mme ROOKE Mary, 26 ans, de Dinard
Enfant ROOKE Joyce, 5 ans
Enfant ROOKE Edmond, 7 ans
Pasteur STANLEY Thomas, Carter, 72 ans
Mme STANLEY Catherine, son épouse
Mlle STANLEY Mildred
Mlle STANLEY Norah
Mr SYKES William, John, 65 ans
Mr UVEDALE Edward
Mlle VASS Jessica, 35 ans, gouvernante
Mr WELLESLEY Herbert, Arthur, 38 ans
Mme WELLESLEY Charlotte

Passagers de pont (Johnnies)

ABAMON François de Cléder
 BIHAN Hervé
 BIHAN Jean Marie
 BIHAN Paul de Sibiril
 BIHAN René
 BOTREL Jean Marie de La Feuillée
 BOTREL Jean de Plouescat
 BROCHEC Yves de Plouescat
 CALARNOU Jean Marie, Patron de compagnie de Cléder
 CALARNOU fils, 14 ans de Cléder
 CALARNOU fils, 15 ans, de Cléder
 CAROFF Jean Marie, 56 ans, de Roscoff
 CAROFF Oliver, 22 ans, de Roscoff, rescapé
 CREAC'H Jean Marie de Plougoulm
 CREAC'H Jean de Cléder
 CREIGNOU François de Roscoff
 FLOCH Paul de Cléder
 GOASDOUE Yves de Plougoulm
 GOAVEC François de Treflez
 GUIVARC'H Jean Marie, 35 ans, de Cléder
 HIRRIEN François
 HIRRIEN Jean Marie
 JAOUEN Jean de Plouescat
 JAOUEN Paul de Plouescat
 KERBIRIOU Eugène, 13 ans
 KERBIRIOU Jean, 17 ans
 KERBRAT Guillaume de Plouescat
 LAOT Tanguy, 24 ans, de Cléder, rescapé
 LE BIHAN Hervé, de Cléder
 LE GOFF Charles de Plouescat
 LE GOFF Louis, 19 ans, de Plounevez
 LE SANN Jean François de Plougasnou
 LE SANN Maurice de Plouescat
 LE SANN Yves de Plouescat
 LE SAOUT Louis de Sibiril
 LEBIHAN Jacques de Sibiril
 LEGUEN Yves de Cléder
 LESQUEN Jean Marie
 LESQUEN Paul
 MONFORT François de Plougoulm

MONFORT Jean Marie de Plougoulm
MOUSTER Jean Louis de La Feuillée, rescapé
NICOLAS Louis de Plouescat
OLIVIER Yves Marie de Sibiril
OLLIVIER Claude de Cléder
OLLIVIER Guillaume de Roscoff
OLLIVIER Jean de Cléder
PENN Paul-Marie, 22 ans, de Cléder, rescapé
PENDU François de Plougoulm
PENDU Jean-Marie de Plougoulm
PERRON François de Sibiril
PERRON Jean Marie de Sibiril
PICHON Guillaume de Roscoff
PICHON Jean François de Roscoff
PICHON Léon de Roscoff
POSTEC François
POSTEC Jean-Marie
POZAN Jean Marie de La Feuillée
QUEMENEUR Joseph de Plouzéoc'h
QUIVIGER Louis de Cléder, Patron de compagnie
ROZEC Louis, 30 ans, de Plouzévédé, rescapé
SENAN Yves de Plouescat
SIMON Jean, 25 ans, de Roscoff
SIMON Yves de Roscoff
TANGUY Claude de Sibiril
TANGUY ... de Sibiril, frère du précédent
TANGUY Guillaume de Sibiril
TANGUY ... de Sibiril, Patron de compagnie
TOULLEC Jacques de Cléder
TOULLEC Jean Paul de Cléder
TOURNAY Guillaume de Roscoff
VELLY François de Cléder
VELLY Jacques, 17 ans, de Cléder
VELLY Jean de Cléder
VELLY Yves de Cléder

NAVIRE A VAPEUR HILDA

Construit par les Chantiers Aitken & Mansel de Glasgow et lancé en Juillet 1882 pour le compte de la London & South Western Railway Company qui l'exploitera sur ses liaisons trans-Manche.

Caractéristiques :

Longueur entre perpendiculaires :	71 m 78
Largeur au maître-bau :	8 m 86
Creux :	4 m 32
Déplacement :	848 tonnes
Vitesse :	14 noeuds

Machines :

Machine à vapeur *compound* à deux cylindres, d'une puissance de 1530 CV. Construite en 1882 aux ateliers Thomson de Glasgow. Chaudière Northam Iron Works remplacée à Southampton en 1894

Equipements de sauvetage :

6 canots, deux à l'arrière, quatre de part et d'autre de la passerelle
12 bouées couronnes
318 gilets individuels

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Marées du 18 Novembre 1905 à Saint Malo

	Heure	Hauteur	Coefficient	BM Basse mer PM Pleine mer
BM	4 h 04	3,50 m		
PM	9 h 43	10,05 m	56	
BM	16 h 24	3,60 m		
PM	22 h 07	9,60 m	53	
19 Novembre				
BM	4 h 45	3,95 m		
PM	10 h 31	9,60 m	50	
BM	17 h 08	3,95 m		
PM	23 h 00	9,20 m	47	

Ephémérides astronomiques du 18 novembre

Soleil	Lever	7 h 21	Coucher	16 h 24
Lune	Lever	22 h 01	Coucher	12 h 14 le 19

Situation météorologique générale le 18 Novembre

La situation météo telle que représentée dans les archives de la Météorologie Nationale, est très fragmentaire faute à l'évidence de moyens de transmission et d'analyse comparables à ceux que nous connaissons.

On peut cependant noter la présence d'une dépression de 757 mm centrée sur l'ouest du bassin méditerranéen et d'une zone de hautes pressions sur l'Europe Centrale qui amène un temps froid avec des vents de secteur est se renforçant sur la Manche et l'Océan Atlantique par effet de convergence. Les températures sont en baisse en toutes régions. Température relevée à Paris au lever du jour - 3°.

Observations du 18 novembre à 18 heures

Cherbourg vent E force 6 - mer très agitée - ciel couvert - 5° - 760mm

La Hague vent E force 6 - mer très agitée - averses - 5° - 759 mm

Brest St Mathieu vent ENE force 3 mer belle - couvert - 3° - 753 mm

Observations du 19 novembre à 8 heures du matin

Cherbourg vent ENE force 7 - mer grosse - couvert - 5° - 752 mm

La Hague vent ENE force 8 - mer très grosse - couvert - 5° - 751 mm

Brest vent ENE force 3 - mer peu agitée - pluie - 4° - 750 m